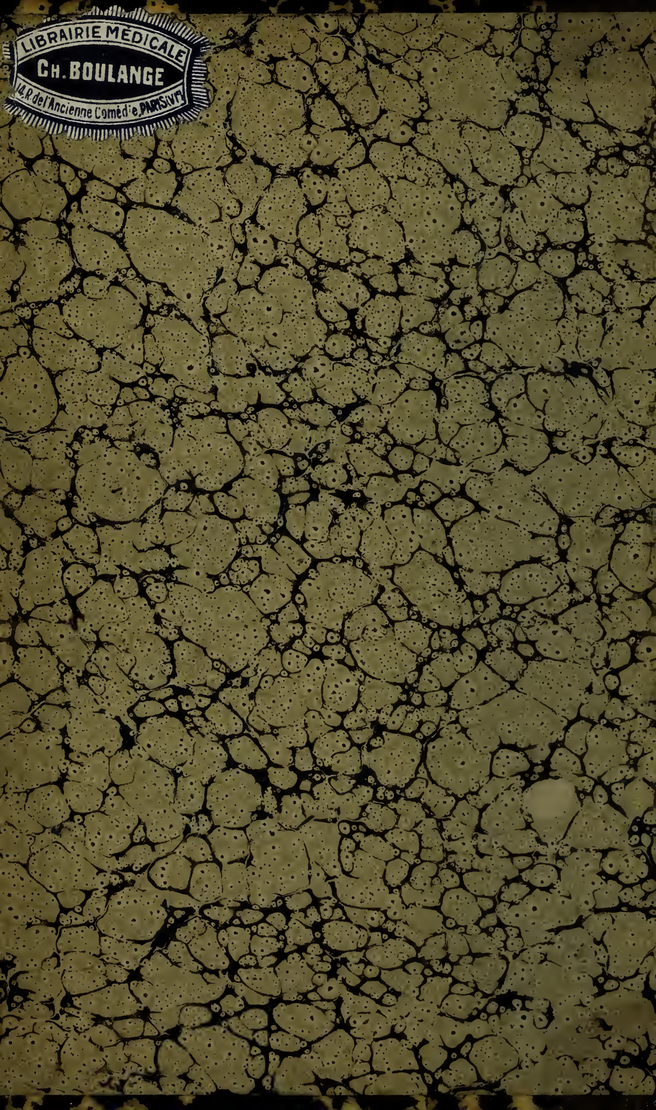




LIBRAIRIE MÉDICALE
CH. BOULANGE
14, R. de l'Ancienne Comédie, PARIS (VIe)



RETZ (NOËL)

PRÉCIS SUR LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES,

Qui ſont les ſources de la mortalité parmi les Gens de guerre, les gens de mer & les Artiſans.

AVEC la concordance des Moyens de prévenir & de guérir ces Maladies, ſelon les réſultats de la pratique de SYDENHAM, CHIRAC, LIND, MONRO, PRINGLE, BERTIN, STRACK, CLARKE, LUCADOU & RETZ.



A PARIS,

Chez MÉQUIGNON, l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXVII.

La base de l'Art de guérir consiste dans le traitement des Fièvres Remittentes & Intermittentes. En effet, ces Maladies participent de la plupart des autres, & elles en sont peut-être toujours les sources.



AUTRES OUVRAGES de M. Retz, Médecin ordinaire du Roi, servant par Quartier, (ci-devant Médecin ordinaire des Hopitaux de la Marine à Rochefort, pendant la dernière guerre,) qui se trouvent chez le même Libraire.

I.

Météorologie appliquée à la Médecine & à l'Agriculture, Ouvrage qui a remporté le Prix, au jugement de l'Académie de Bruxelles en 1778, sur cette question.

Décrire la température la plus ordinaire des saisons aux Pays-Bas, en indiquer les influences, tant sur l'économie animale que végétale; marquer les suites fâcheuses que peuvent avoir des changemens notables dans cette température, avec les moyens d'y obvier,

Avec un Traité *d'un nouvel Hygromètre comparable*, in-8, avec figures.

II.

Recherches Pathologiques, Anatomiques & Judiciaires, sur les signes de l'empoisonnement; ou Réponse à cette Question :

Quels sont, dans les Malades & les Cadavres, les signes certains, d'après lesquels un Médecin puisse décider qu'un homme a été empoisonné par un corrosif, lorsqu'il lui faut éclairer les Juges sur ce délit? *in* 8.

III.

MÉMOIRES pour servir à l'Histoire de la Jonglerie, dans lequel on démontre les phénomènes du Mesmérisme, 1784, *seconde édition*, *in-8.* avec figures.

IV.

FRAGMENS sur l'Electricité humaine, premier Mémoire, *contenant les motifs & les moyens d'augmenter & de diminuer le fluide électrique du corps humain dans les Maladies qui l'exigent.*

Second Mémoire, *contenant des recherches sur la cause de la mort des personnes foudroyées, & sur les moyens de se préserver de la foudre*, 1785, *in-12.*

V.

DES MALADIES de la Peau, particulièrement de celles du visage & des affections morales qui les accompagnent; leur origine, leur description, leur traitement; seconde édition, augmentée, 1786, in-12, *avec figures.*

VI.

NOUVELLES instructives, bibliographiques, historiques & critiques de Médecine, Chirurgie & Pharmacie; ou recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre, pour être au courant des connoissances & à l'abri des erreurs relatives à l'art de guérir, in-18.

Années 1785;
——— 1786,
——— 1787,
Le quatrième vol. sous presse.

AVERTISSEMENT.

ON *ajoute au* Précis des Maladies Épidémiques, *imprimé en 1784, les Extraits des Livres où la même matière a été traitée, conformément aux lumières de l'expérience. — On forme, par ce moyen, un corps complet de connoiſſances ſolides, relatives aux maladies les plus communes parmi les Soldats, les Matelots & les Artiſans raſſemblés en grand nombre : Maladies, qui ſont les ſources des mortalités, lorſqu'elles ne ſont pas traitées ſuivant ces connoiſſances.*

— On démontre par-là que les Maladies funestes aux Gens de guerre, aux Gens de mer & aux Artisans, sont toutes de la même nature dans le principe; qu'elles ne diffèrent ni dans les lieux éloignés les uns des autres, ni durant les diverses saisons, ni chez les différens individus, & que le même traitement leur convient par-tout. — On explique par conséquent pourquoi les objections hazardées par les Médecins qui n'ont point exercé leur Art auprès des Soldats, Matelots & Artisans rassemblés, pour contredire aux Observations communiquées par les Médecins en plein exercice, sont non-seule-

ment abſurdes, mais encore dangereuſes. — *Enfin on fait voir le ridicule que ſe donnent certains* Journaliſtes, *qui prétendent altérer les réſultats des écrits des Obſervateurs par leurs hypothèſes, & qui, ſans connoiſſance de cauſe, ſans que leurs pieds quittent le Bureau, ſans que leurs yeux s'écartent du papier, où ils écrivent à la tâche, n'obéiſſent qu'au caprice & à la paſſion. Voyez le* Journal de Médecine, Février 1785, page 403.

N. B Les perſonnes qui ont le Précis des Maladies Epidémiques, imprimé en 1784, pourront ſe

procurer ſéparément les additions ſans être obligées d'acquérir une ſeconde fois le commencement.





INTRODUCTION.

L'on demande ſouvent à quel livre de médecine on doit avoir recours de préférence pour ſe diriger ſoi-même & diriger les troupes, les équipages des vaiſſeaux, les ouvriers dans les arſenaux, & tous les hommes raſſemblés en grand nombre, qui ſont continuellement menacés des maladies qu'on appelle *populaires* ou *épidémiques ?*

Une réponſe à cette demande m'a paru d'autant plus intéreſſante, que les maladies épidémiques ou populaires ſont la ſource preſqu'excluſive des mortalités ; cette réponſe paroît en même tems d'autant plus aiſée à faire, que le rapprochement des obſervations ſur les maladies populaires, démontre

leur parfaite identité. En effet, ces maladies ſont les mêmes dans tous les pays, tous les climats, toutes les ſaiſons, tous les individus; elles ſont, dans l'abord, de la claſſe des fièvres *remittentes* & *intermittentes*; elles éprouvent ſeulement quelques variétés qui ne ſont pas plus conſidérables d'un pays à un autre que d'un individu à l'autre, dans le même pays, & qui n'exigent point ou qui exigent très-peu de différence dans les traitemens.

Cette remarque jettera d'abord dans l'étonnement ceux qui ſont accoutumés à croire qu'il y a des maladies particulières aux Soldats; d'autres qui attaquent excluſivement les gens de mer; que les diverſes claſſes d'Artiſans ſont auſſi ſujettes à des maladies diſtinctes, & que chaque pays produit un genre de maladies particulier. La

multiplicité des obſervations ſur ce ſujet, & la fauſſe combinaiſon des réſultats qu'on en tire communément, ont ajouté aux erreurs des Médecins. On a porté l'abus, non pas de l'obſervation, mais des deſcriptions des maladies obſervées, juſqu'à ſuppoſer entr'elles des différences relatives à chaque âge, à chaque tempérament, à chaque genre de ſervice, à chaque profeſſion, enfin à chaque poſition particulière des individus. Je n'héſite point d'aſſurer que le préjugé & l'imitation n'ont pu entraîner dans ces opinions que les Médecins qui n'avoient pas pour guides les lumières de l'expérience.

L'identité des maladies des gens de guerre, de mer & des Artiſans m'avoit d'abord frappé, tandis que je raſſemblois des obſervations pour un autre de mes ouvrages de

médecine-pratique (1), & j'en ai été convaincu dans les hopitaux de la marine pendant la dernière guerre : un grand nombre d'individus, tant ſoldats que matelots & ouvriers, de tout âge, *venus de tous les pays indifféremment*, & dans toute ſorte de circonſtances, n'ont offert, dans ces hopitaux, qu'un petit nombre de maladies eſſentielles.

En effet, les Soldats & les Matelots ne ſont-ils pas le plus ſouvent dans la même poſition les uns que les autres? La plupart d'entr'eux ne ſont-ils pas Artiſans? Et les Artiſans, qui ne ſont ni gens de guerre, ni gens de mer, mais qui habitent le même climat, dans la même ſaiſon, & qui vivent

(1) Météorologie appliquée à la médecine, Ouvrage couronné en 1778 par l'Académie de Bruxelles. in-8., Paris, Méquignon.

pour ainſi dire de la même manière que ces eſpèces d'hommes, peuvent-ils être attaqués de maladies différentes? J'ai de la peine à croire qu'aucun Médecin ait été fondé à trouver, dans les maladies populaires, les différences qui ont donné lieu à tant de livres de Médecine ſur ce ſujet. Et c'eſt en partie pour porter le jour néceſſaire dans cette matière, que j'ai autoriſé mon opinion de celles des Médecins les plus recommandables par leurs obſervations, & par le ſuccès de leur pratique.

A la vérité, les Obſervateurs, qui s'accordent à reconnoître l'identité des maladies populaires dans leur principe, conviennent qu'elles peuvent prendre enſuite divers caractères dans différentes circonſtances, comme quand on les néglige au commencement,

ou qu'on les traite mal; & que, par les altérations qu'elles éprouvent, de bénignes & ſalutaires qu'elles devoient être, elles deviennent très-graves, & traînent après elles des rechûtes réitérées, des maux incurables & la mort. Mais ces ſuites fâcheuſes ſont elles-mêmes une nouvelle preuve de l'identité eſſentielle des maladies des gens de guerre, de mer & des Artiſans, puiſqu'elles ſont les mêmes parmi ces trois claſſes d'hommes, dans tous les pays où ils ſervent ou travaillent.

Ceux donc qui croyent, ſur l'aſſurance de quelques Médecins peu expérimentés, que ces maladies varient ſuivant les *climats où ils ſont & d'où ils viennent*, les ſaiſons, les vents, les exhalaiſons, les tempéramens, les exercices, les affections de l'ame, les *ſpaſmes*, les

miasmes, &c. &c. seront forcés de changer d'avis; ils reconnoîtront la concordance parfaite des Observateurs qui ont vécu très-éloignés les uns des autres; ils ne pourront s'empêcher de convenir que les observations faites dans le Nord ou du côté du Midi, sur terre ou à bord des vaisseaux, dans les Colonies même, sur des malades de constitution très - différentes, fournissent les mêmes résultats; & que la pratique des Médecins expérimentés, par-tout complettement uniforme, a eu par-tout les mêmes succès.

Il s'agit de présenter sous un même point de vue les plus saines connoissances pratiques qui concernent la *maladie populaire* générale des Soldats, des Matelots & des Artisans, d'où procèdent les mortalités, & d'y réunir celles qui

embraſſent les ſecours reconnus propres à arrêter les ravages de cette maladie, & à l'empêcher par-là de devenir funeſte. Tel eſt le but que je me propoſe de remplir dans cet Ouvrage ; il ſera compoſé des *Précis des Obſervations* faites dans différens climats très-éloignés les uns des autres, par pluſieurs Médecins qui ne ſe ſont point communiqué leurs idées, & qui n'ont eu égard qu'aux faits.

Quoique la mer & le ſéjour dans les vaiſſeaux & les Colonies ſoient réellement des climats différens de ceux où l'on a obſervé les maladies populaires, ſur leſquelles on a le plus de renſeignemens ; ce que pluſieurs Médecins ont publié ſur ces maladies, *après les avoir obſervées eux-mêmes*, ne permet pas de douter qu'elles ne ſoient de la même nature que

celles qui règnent à terre. Mais il faut bien ſe donner de garde d'ajouter foi à toutes les obſervations qui nous viennent de ces climats. La Médecine, qui ſeroit très-importante auprès des gens de mer, eu égard à l'influence que les guerres navales & le commerce maritime ont ſur l'exiſtence des Européens, y eſt tout-à-fait négligée.

Trois principales raiſons aiſées à concevoir, s'oppoſent aux progrès de l'art de guérir ſur mer. 1°. Le défaut de Médecins dans la plupart des endroits où il y a des gens attachés aux ſervices de la marine. 2°. L'abus de ſuppléer aux Médecins, dans ces endroits, & principalement à bord des vaiſſeaux, par des Chirurgiens qui n'ont aucune connoiſſance des maladies internes. 3°. L'abus plus

pernicieux encore, auquel des Médecins n'ont pas craint de se livrer, en écrivant sur des maladies qu'ils ne connoissoient que par tradition.

Ce dernier abus a fait que les prétendues connoissances, consignées dans quelques livres de Médecine écrits pour les gens de mer, ont trompé la confiance. Un autre mal a résulté de l'annonce de ces livres, de la profusion avec laquelle ils ont été répandus, & de l'autorité qui a forcé quelquefois à les considérer; c'est un dégoût presqu'universel pour tous les Livres, où l'on traite des maladies des gens de mer, au point que d'excellens Ouvrages, mis au jour depuis quelques années, sont pour ainsi dire restés dans l'oubli, & qu'on ne cesse effectivement de demander quelle est, parmi ces pro-

ductions, celle qui mérite la préférence ?

Celle-ci est formée du choix de tout ce qu'il étoit important de connoître. On y verra, par le relevé des observations faites à la distance de plus d'un siècle les unes des autres, que les anciens Observateurs ont eu à combattre précisément les mêmes maladies que celles auxquelles nous donnons tous les jours nos soins; que les secours avec lesquels nous réussissons à les guérir sont exclusivement ceux qu'ils ont employés; que, de notre tems, la distance la plus étendue des lieux n'apporte aucune différence dans les mêmes observations faites avec la même exactitude, & qu'il règne une parfaite concordance dans les traitemens employés à ces distances de tems & de lieu; on n'aura pas de

peine à en conclure qu'un Ouvrage établi ſur cette baſe contient les meilleurs moyens de guérir, de prévenir la maladie dont il y eſt queſtion, & de mettre tous les ſecours qu'elle exige ſous les yeux des gens de l'art, qui n'auroient pas eu l'occaſion de donner leurs ſoins aux mêmes recherches.

La principale partie de cet Ouvrage comprend les obſervations que j'ai faites à Rochefort pendant la dernière guerre; comment les aurois-je ſupprimées? Elles offrent un réſumé circonſtancié de toutes celles qu'on a faites dans tous les tems, & tous les lieux où l'on a eu à traiter des gens de guerre ou de mer, ou des Artiſans raſſemblés en grand nombre: le traitement des maladies que j'ai obſervées eſt calqué ſur celui que SYDENHAM

a oppofé, à Londres, aux mêmes maladies qui y régnoient en 1661, 62, 63 & 64 : les mêmes règles y font fuivies, les mêmes remèdes recommandés ; & il femble, en lifant cette partie des Ouvrages du célèbre Médecin Anglois, ou qu'il auroit exercé la médecine de mon tems & près de mes malades, ou que j'étois tranfporté auprès des fiens pour vérifier fes remarques.

Mon propre travail, comme Auteur, ne confifte donc ici que dans mes obfervations & dans les développemens que je leur ai donnés, conformément à celles de Sydenham : je ne fuis, en quelque façon, que l'Editeur du refte de l'Ouvrage. Ce que j'ai emprunté de Sydenham paroîtra d'ailleurs d'autant plus précieux, qu'il a décrit la maladie générale des

Soldats, Matelots & Artiſans, ſous des traits qui ont ſervi de canevas à tout ce qu'on a publié de bien dans la ſuite ſur le même ſujet, ſans en excepter l'excellent Commentaire de VANSWIETEN ſur les Aphoriſmes de BOERHAAVE.

Le Précis de mes obſervations ſera diviſé en cinq Parties : la première aura pour objet, la nature des maladies qui conſtituent l'épidémie ; elles y ſeront conſidérées dans trois ſections ; 1°. par rapport aux individus ; 2°. en elles-mêmes ; 3°. dans leurs ſuites. Dans la ſeconde Partie, diviſée en deux ſections, les cauſes de l'épidémie ſeront diſtinguées ; 1°. par rapport à la ſituation du ſol ; 2°. à la conſtitution du climat, ſuivant les obſervations météorologiques ; 3°. à l'influence des marais. On

développera dans la ſeconde ſection, les cauſes des ſuites fâcheuſes & funeſtes de l'épidémie, qui ſont bien différentes de celles de l'épidémie elle-même, & l'on fera voir qu'elles ſont uniquement relatives à la manière de vivre des individus & aux traitemens.

La troiſième Partie contiendra la deſcription de l'épidémie, & fera l'énumération ſuccincte des ſymptômes qui la caractériſent, & des différentes modifications qu'elle éprouve, eu égard aux circonſtances. On trouvera, dans la quatrième Partie, ce qui concerne le traitement des maladies qui auront été décrites dans la précédente; & dans la cinquième, les moyens préſervatifs de l'épidémie, que l'on devra employer par-tout où l'on feroit expoſé à en être attaqué ſans les précautions indiqueés.

Je ne remonterai point, pour prouver l'identité des maladies des Soldats, Matelots & Artiſans, aux deſcriptions qu'en ont fait *Celſe*, *Lanciſi*, *Baglivi*, *Proſper Alpin*, &c. &c. parce que ces deſcriptions ne ſont pas accompagnées des moyens de guériſon, dont la médecine moderne s'eſt enrichie; je ne ferai pas mention non plus des ouvrages modernes dans leſquels on a ſubſtitué des hypothèſes & des raiſonnements inutiles aux faits qu'il falloit conſidérer uniquement.

Le premier Auteur après *Sydenham*, dont les obſervations ont le poids que leur donne l'exactitude & la concordance avec celles de ce ſavant Obſervateur, eſt CHIRAC, premier Médecin du Duc Régent & du feu Roi: il avoit ſervi comme moi en qualité de Médecin de la Marine

Marine dans les Hôpitaux de Rochefort ; il avoit compoſé ſon *Traité des Fièvres malignes peſtilentielles & autres*, qui ſont une des modifications des ſuites fâcheuſes des maladies que je décris ; l'Ouvrage de Chirac, (imprimé en 1741, 2 *vol. in*-12), eut peu de ſuccès, quoiqu'il fût d'un très-habile Praticien ; tel eſt le ſort de pluſieurs livres de Médecine pratique très bons, dont la réputation dépend en quelque ſorte des rapports inſérés dans les *journaux*, par quelques Médecins de la Capitale, qui ne ſont point Praticiens; car le langage des Praticiens eſt pour ainſi dire inintelligible pour ceux qui ne le ſont pas, & qui ont en revanche le langage des hypothèſes, que les Praticiens n'entendent guères.

Il ſuffit de nommer LIND pour

donner une idée avantageuſe de tout ce qu'on peut étayer de ſon autorité; l'analyſe de ſon *Appendice ſur les Fièvres intermittentes* qu'il a imprimé en Anglois, à la ſuite de ſon *Eſſai ſur les Maladies des pays chauds*, eſt le chef-d'œuvre d'un Obſervateur; il ſuit ces maladies juſques dans leurs ſuites fâcheuſes & funeſtes, & il augmente nos connoiſſances ſur les moyens de prévenir tous ces accidens par un bon traitement. L'excellente traduction françoiſe, enrichie de notes, que M. THION DE LA CHAUME a donnée dernièrement de l'Ouvrage entier de Lind, ajoute encore au mérite de cette production.

MONRO, Médecin d'Armée en Angleterre, y traitoit, à raiſon de la conſtitution nationale, autant de gens de mer & d'Artiſans

que de Soldats proprement dits. Deux chapitres de ſon Ouvrage anglois, intitulé *Médecine d'Armée*, offrent des réſultats d'obſervations ſur les fièvres rémittentes & intermittentes qui méritent l'attention des gens de l'art. On ne ſera pas fâché de connoître enſuite une partie eſſentielle de l'Ouvrage de PRINGLE, qui traite des mêmes maladies.

Un Auteur plus moderne a publié, l'an paſſé, en françois, *les moyens de conſerver la ſanté des Blancs & des Nègres dans les climats chauds*. Cet Ouvrage, compoſé d'obſervations précieuſes, eſt de M. BERTIN, Médecin à Roſoy en Brie, qui a eu la modeſtie de garder l'anonime. C'eſt notre maladie populaire qu'il a décrite non-ſeulement dans celle des habitans des Colonies, des Soldats, Matelots & Ar-

tiſans que le ſervice porte en Amérique, mais encore celle des perſonnes qui y ſont attirées par les affaires, & qui ſont expoſées à voyager dans d'autres pays analogues. Les recherches de cet Auteur remontent à la cauſe des maladies les plus communes dans les contrées où il a exercé la médecine, & les moyens qu'il propoſe pour s'en préſerver, ſont déduits avec une ſagacité rare. Le mérite tranſcendant de cette production, m'a décidé à conſerver le ſtyle propre de l'Auteur, dans le court extrait que j'en ai fait, au lieu de m'expoſer à lui déplaire en l'altérant.

Ce ſeroit une perte de paſſer ſous ſilence l'ouvrage latin de STRACK, qui a pour titre, *Obſervations Médicinales ſur les Fièvres Intermittentes*, couronné par l'Académie de Dijon en 1782, & qui

a paru l'année dernière. La matière y eſt traitée avec une telle clarté & un tel fond d'expérience relative à tous les ſujets, ſoit Soldats ou Marins, Ouvriers ou Citoyens, que le Précis de cette production ne ſauroit manquer d'intéreſſer infiniment.

On me diſpenſera d'inſérer, parmi ces extraits, celui du *Mémoire* de M. VOULLONNE, qui a partagé le prix de M. Strack ; je le regarde comme fort inférieur au précédent quant à la partie pratique, quoiqu'il ſoit peut-être d'un plus grand mérite à d'autres égards.

Les réſultats des excellentes Obſervations de CLARKE, Médecin Anglois, termineront ce Recueil, & confirmeront les principes des Auteurs précédens.

Le dernier Extrait deſtiné à

completter jusqu'à présent les connoissances acquises sur le sujet que j'ai entrepris de traiter, est un Mémoire qui vient de paroître, *sur les Maladies les plus familières à Rochefort, & sur celles qui ont régné dans l'armée navale en* 1779. M. LUCADOU, Auteur de ce Mémoire, qui a fait lui-même les observations qu'il contient, ne pouvoit manquer de concourir à la concordance des Observateurs.

Ce que j'ai dit d'abord, (*page* XVIII) fait assez voir aux Médecins cliniques pourquoi je ne fais pas mention de plusieurs autres Ouvrages sur les maladies des gens de guerre & de mer; ils savent d'avance que la plupart de ceux qu'on a publiés sur ce sujet depuis une dixaine d'années, ont été composées dans le silence du cabinet, par des Médecins qui

n'avoient pour guide de leur travail, que leur imagination, ou des réminiſcences imparfaites qui n'ont pu les préſerver de commettre beaucoup d'erreurs.

J'eſpère que les Auteurs ou Traducteurs vivans des productions modernes, tant latines que françoiſes & angloiſes, qui auront fourni la matière de quelques extraits, verront avec plaiſir que je profite de leurs obſervations pour les rendre utiles les unes par les autres; c'eſt entrer dans leurs vues que de ne rien négliger pour le bien public, leur gloire & les progrès de leur art.

N. B. Les chiffres *Arabes*, renfermés entre deux paranthèſes, qui ſe trouveront dans le cours de l'Ouvrage, feront des renvois aux paragraphes précédens, où il

aura été queſtion du même ſujet; & les chiffres *romains*, renfermés de même, indiqueront les formules des médicamens qu'on a placées enſemble à la fin de l'Ouvrage.



PRÉCIS

Sur la nature, les causes, les symptômes & le traitement des Maladies Epidémiques qui règnent à Rochefort, &c.

PREMIERE PARTIE.

De la nature des Maladies.

SECTION PREMIERE.

Des Maladies considérées relativement aux Individus.

1. ON distingue à Rochefort deux classes d'individus, celle des Indigènes & celle des Etrangers, que les arsenaux de Marine, les armemens, les Ouvrages pour les canaux, les desséchemens, & divers services y attirent de toutes parts. Les premiers, sont les citoyens proprement dit; les autres, sont des ouvriers employés aux travaux, des Matelots réservés pour les

équipages, des hommes attachés à la garde & à l'entretien des magasins, les Soldats de Marine, ceux de la Garnison & les Forçats; le nombre de ces sujets est indéterminé.

2. On observe des différences essentielles dans les dispositions des sujets de chacune de ces classes, aux Maladies Epidémiques; la santé des indigênes est inébranlable au milieu d'une multitude de malades qui les environnent quelquefois; si quelques-uns sont assaillis par l'Epidémie, leur nombre n'est que comme un point imperceptible dans le tableau de ses ravages, &, tandis qu'elle épargne les habitans, elle tombe, pour ainsi-dire, exclusivement sur les Etrangers, sans que les différences d'âge, de patrie, de condition, soient pour eux des motifs d'exception.

3. Parmi ces victimes de l'Epidémie, quelques-unes ont des dispoſi-

tions particulières qui occaſionnent des diverſités remarquables dans les nuances des Maladies : les Ouvriers en ſont plus promptement & plus vivement atteints que les autres Sujets, ſans doute à cauſe de leur changement plus prompt de climat & de leur expoſition à la chaleur durant le travail, ainſi qu'on le verra dans la ſeconde Partie.

4. Les Maladies des Soldats de la Garniſon, qui ont changé de climat auſſi précipitamment que les Ouvriers, & qui travaillent comme eux, ſont peu différentes. La même nuance caractériſe encore celles des Recrues nombreuſes du Corps Royal de la Marine & des nouvelles levées pour les Claſſes, tous Sujets nouvellement arrivés & tirés des Provinces éloignées.

5. Outre la diſpoſition aux Maladies que les Matelots doivent au changement de climat & qui leur eſt com-

mune avec les Ouvriers & les Soldats, ils ont encore celle qu'ils acquièrent par les alternatives fréquentes de l'air qu'ils respirent sur mer, & par la nature de leurs alimens ; les anciens Soldats de Marine, qui ont navigué, ont les mêmes dispositions.

6. Les Forçats gardent toute leur vie le sceau intérieur d'une dégradation physique, qui leur a été imprimée par leur long séjour dans les prisons ; d'où il résulte une disposition continuelle aux affections Epidémiques les plus graves.

7. Les Etrangers qui ne sont compris dans aucune de ces classes, ceux même dont l'aisance apporte une différence dans le régime qui sembleroit devoir les préserver de l'Epidemie, n'en sont pas exempts ; il en arrive dans tous les sujets affectés, comme si la constitution du climat exigeoit de leur économie animale une espèce de

réforme analogue à la conſtitution de la nouvelle atmoſphère dans laquelle ils ſe trouvent.

8. L'Été eſt la ſaiſon pendant laquelle l'invaſion de l'Epidémie de Rochefort a lieu; c'eſt communément durant le premier Été que les Sujets paſſent à Rochefort, qu'elle s'empare d'eux. Comme les remplacemens des individus employés aux armemens & au ſervice, ont été continuels durant la guerre, & que tous les mouvemens dans ces diverſes parties ont été conſidérables; cette ſaiſon & les ſuivantes ont attiré une telle quantité d'Etrangers, que les Maladies s'y ſont ſoutenues, & ont autoriſé à croire très-inſalubre l'air qu'on y reſpire.

9. La réputation d'inſalubrité qu'a cette Ville, ſurpaſſe celle de tous les autres endroits dans leſquels règnent cependant les mêmes Maladies; cette prévention répand l'épouvante; la mul-

titude cède aveuglément à l'impulsion de la crainte & s'en exagère le motif : cela éloigne de ce port beaucoup de sujets qu'il seroit utile d'y attirer & d'y retenir : on remarque même que la terreur influe sur l'imagination, au point de hâter l'invasion de l'Epidémie & d'empirer l'état des Malades ; toutes ces raisons m'ont fait chercher à remédier à d'aussi grands inconvéniens.

10. Il est vrai qu'au premier coup-d'œil, les Maladies qui ont régné à Rochefort & dans les environs, durant la guerre, ont pu paroître effrayantes : la multitude des Malades, qui faisoit le sujet de toutes les conversations, la surcharge des Hôpitaux, l'aspect des convalescens que l'on rencontroit à chaque pas dans les rues & les places publiques ; la pâleur, le dépérissement d'une quantité d'individus qu'on avoit vu jouir peu auparavant de tous les avantages de la santé, la

continuité de ce ſpectacle dans tous les Étés, eu égard au fréquent remplacement des ſujets, enfin la mortalité elle-même, étoient, pour ceux qui n'étendoient pas plus loin leurs recherches, des motifs ſéduiſans d'accuſer l'inſalubrité de l'air de ces ravages.

11. La nature des Maladies, ni les propriétés de l'air n'étant conſtatées dans ces endroits notés d'inſalubrité, il étoit naturel que le vulgaire établit ſon jugement ſur l'apparence; on eſt allé juſqu'à déterminer la propriété de cet élément, qu'on a cru malfaiſante; on l'a ſuppoſée dans les exhalaiſons des marais; le tems, l'habitude, ont accrédité le préjugé, qui l'attribue aux émanations des marais voiſins; la terreur l'a répandu; des Journaliſtes n'ont pas craint de le promulguer & de multiplier ſes partiſans.

12. Cependant il réſulte déjà de l'obſervation (2), une conſéquence

bien contraire à l'opinion de l'insalubrité de l'air de Rochefort. Comment en effet cet air, s'il étoit insalubre, causeroit-il des Maladies qui épargneroient une partie distincte des individus qui le respirent ? Comment sur-tout ces individus privilégiés seroient-ils précisément ceux qui par leur séjour plus long & moins interrompu dans cet air, en perçoivent nécessairement une plus grande partie, & sont plus long-tems exposés au contact de cet élément ?

13. Le vulgaire est forcé de reconnoître cette différence dans la manière d'agir de l'Epidémie, à l'égard des Etrangers, tandis qu'elle épargne les indigênes ; il est cependant imbu du préjugé de l'insalubrité de l'air ; il fonde son erreur sur le prétexte de l'habitude de ceux-ci à le respirer ; mais l'habitude ne peut être regardée comme un préservatif contre les Maladies Epidémiques,

puiſque par-tout où ces Maladies ſont cauſées par les vices de l'air, les naturels du Pays, toutes choſes égales d'ailleurs, les eſſuient indiſtinctement comme les Etrangers. Cette identité dans l'invaſion des Maladies Epidémiques, eſt ſur-tout inaltérable lorſqu'elles procèdent de l'influence des marais, comme on en a pluſieurs exemples.

14. Un air très-pur & dégagé de tous miaſmes malfaiſans, peut donner lieu à des changemens dans l'économie animale, qui compromettent la ſanté & la vie, & qui n'ont lieu qu'eu égard à la diſpoſition des ſujets, & à des circonſtances indépendantes d'une pareille inſalubrité. Lorſque l'Académicien M. *Bourguer*, fut incommodé, lui & ſes Compagnons de voyage, ſur le ſommet des Cordillères, il ne lui vint point à l'eſprit d'accuſer l'inſalubrité de l'air de ce qu'ils reſſentoient.

15 Les Maladies Epidémiques de Rochefort, aulieu d'être causées par l'air qu'on y respire, sont donc plus vraisemblablement l'effet des changemens qui se font dans l'économie animale des Etrangers qui y sont nouvellement arrivés. Ce qui le confirme, c'est qu'on n'a pas plutôt essuyé l'Epidémie, qu'on vit dans lieux où elle règne, en aussi bonne santé que les indigênes, & qu'on n'y est exposé comme par-tout ailleurs, qu'aux Epidémies particulières & aux Maladies accidentelles.

16. Mais cette immunité est susceptible de varier par les circonstances: les Etrangers une fois délivrés de l'Epidémie, peuvent acquérir la disposition à en être attaqués de nouveau; il suffit pour cela de s'absenter durant quelque tems, & de passer ce tems fort avant dans les terres; alors, comme si l'économie animale avoit éprouvé un autre changement imperceptible, on

revient auſſi diſpoſé, ou preſqu'auſſi diſpoſé aux Maladies, que lorſqu'on eſt arrivé pour la première fois; le ſéjour à la mer n'expoſe pas au même danger. Ces obſervations, que j'ai répétées très-fréquemment, acquerront encore plus d'autorité par celles qui vont ſervir à faire connoître la nature des changemens d'où procède l'Epidémie.

SECTION DEUXIÈME.

Des Maladies conſidérées en elles-mêmes.

17. Les Maladies Epidémiques de Rochefort ſont plus remarquables par le grand nombre des Malades, que par leur gravité; elles ne ſont point ce qu'elles paroiſſent au vulgaire; elles ne participent pas du caractère des Maladies connues pour être les effets des exhalaiſons des marais; elles ne ſont par elles-mêmes, ni malignes,

ni contagieuſes, ni funeſtes; elles ne deviennent telles, que par des circonſtances particulières.

18. En effet, les Maladies qui procèdent des influences marécageuſes, ont un caractère diſtinct, d'après lequel il n'eſt pas poſſible de les confondre avec celles que d'autres influences occaſionnent : les Maladies aigues ſont des fièvres putrides bilieuſes, ou bilieuſes des marais, telles que *Pringle* les a décrites (*Maladies des Armées*), & les Chroniques, des fièvres intermittentes contemporaines; mais l'Epidémie de Rochefort, conſiſte excluſivement dans des fièvres continues-remittentes, qui ne ſont pas putrides, & dans des fièvres intermittentes, qui au lieu d'être contemporaines de ces dernières, en ſont ordinairement les ſuites dans la convaleſcence, n'attaquent preſque jamais d'emblée, & prennent naiſſance dans une autre ſaiſon.

19. Quand cette différence feroit la feule entre les deux efpèces de Maladies comparées, elle fuffiroit pour faire diftinguer les Maladies de Rochefort; elles participent fi peu des fièvres bilieufes, qu'elles reffemblent au contraire à une forte d'Epidémie particulière, qui s'eft répandue depuis quelques années dans beaucoup d'endroits où il n'y a point de marais, & dont le principal caractère eft celui des fièvres intermittentes.

20. Les Médecins ne feront pas étonnés d'entendre donner le caractère des fièvres intermittentes à une Maladie aigue; mais cela exige une explication pour les autres. Les fièvres intermittentes font marquées par le friffon & la chaleur, accompagnée fouvent & quelquefois fuivie de fueur; les accès font féparés par un tems nommé apurexie, pendant lequel les Malades font fans fièvre.

21. Ces Maladies préludent par un bouleverſement dans l'économie animale, qui ne permet pas aux ſymptômes qui caractériſent les fièvres intermittentes d'être diſtincts; le friſſon, la chaleur & la ſueur, empiètent l'un ſur l'autre; quelquefois la ſueur manque, dans d'autres ſujets, elle ne diſcontinue pas, & l'apurexie n'a preſque jamais lieu.

22. Ce début eſt celui d'une fièvre continue, ſous l'enveloppe de laquelle on ne perd pas de vue le génie eſſentiel de la Maladie, qui eſt celui des fièvres intermittentes. *Sydenham*, parlant d'une Epidémie ſemblable qu'il a obſervée à Londres en 1661, 1662, 1663 & 1664, dit ingénieuſement: « *que la fièvre continue*, ou le début, » *lui ſembloit un abrégé de fièvre intermittente*, & *qu'à ſon tour*, *chaque* » *accès de fièvre intermittente repréſentoit* » *à ſes yeux le début* ».

23. Il ajoute que, « *cette fièvre con-* » *tinue ne différoit de la fièvre intermit-* » *tente, qu'en ce que dans la première,* » *le mouvement qui doit procurer la dé-* » *puration se fait d'un seul trait, tandis* » *que dans l'autre, la dépuration a lieu* » *par intervalles & par l'effet d'efforts* » *entrecoupés* «.

24. Quoique l'apurexie ait rarement lieu dans l'Epidémie en question, elle observe souvent des remittences de quelques heures, durant lesquelles les Malades se croiant sans fièvre, prennent le redoublement qui survient chaque jour, pour un accès de fièvre intermittente; ils appellent en conséquence cette fièvre *double tierce*; mais c'est une erreur qui n'en impose point aux Médecins; la fièvre est alors continue-remittente. Il n'y a point de fièvre double tierce, qui n'ait été préalablement intermittente, & dont le caractère, suivant l'observation de

Sydenham, n'ait été changé par la négligence, les vices du régime, ou les erreurs dans le traitement.

25. Dès que les ſecours convenables ont débrouillé le cahos du début, & calmé le tumulte dans les deux ou trois premiers jours, la fièvre continue diſparoît; mais ſi quelque reſte de la cauſe de la Maladie ſubſiſte encore, de nouveaux ſymptômes reprennent vigueur & s'établiſſent ſelon le type réglé qui appartient aux fièvres intermittentes.

26. Tantôt ce ſont des fièvres quotidiennes, qui attaquent plus ordinairement les Perſonnes délicates & celles qui ont un tempérament pituiteux; les plus communes, ſont les fièvres tierces; la fièvre quarte eſt plus particulièrement le partage des ſujets robuſtes, & d'un âge avancé.

27. Ni la fièvre continue, qui caractériſe l'invaſion de l'Epidémie, ni les fièvres intermittentes qui lui ſuccèdent,

ne font mortelles ; elles se guériffent même aifément toutes les fois que les fujets font fains, fobres, dociles, & que la Maladie eft attaquée dans fon principe, & conformément aux règles qui vont être prefcrites. Ceux qui croiroient avoir des motifs de contredire cette obfervation, font priés de continuer d'obferver, avant de porter leur jugement.

SECTION TROISIÈME.

Des Maladies confidérées relativement à leurs fuites.

28. Il eft vrai qu'à Rochefort, les circonftances relatives à l'Epidémie, font tellement combinées, qu'elles rendent les apparences favorables à l'opinion de l'infalubrité de l'air de cette ville ; qu'il en réfulte différentes Maladies très-graves, tant aigues, que chroniques, des convalefcences inter-

minables, & même, il faut l'avouer, une grande mortalité.

29. Mais l'époque de ces accidens, n'est jamais celle à laquelle l'Epidémie proprement dite exerce ses ravages, & a le plus d'intensité; l'invasion de l'Epidémie est toujours séparée de ces accidens par un espace de plusieurs semaines, & ceux-ci sont accompagnés de circonstances, qui ne permettent pas d'accuser cette invasion des maux qui la suivent.

30. C'est durant l'Été que l'Epidémie paroît à Rochefort; elle commence ordinairement au mois de Juillet; elle se répand jusqu'au milieu d'Août, quelquefois jusques dans le courant de Septembre, comme en 1780; & durant tout ce tems là, le nombre des Malades surpasse toutes les proportions générales données dans d'autres cas; mais l'Epidémie est toujours arrêtée dans le commencement de Septembre, en

même tems que la conſtitution de l'atmoſphère ſe trouve changée, & alors il ne tombe plus d'autres Malades.

31. Cependant le nombre des morts n'excède pas juſqu'au mois de Septembre, celui qui ſeroit en tout autre tems & tout autre lieu, l'effet des maladies les plus ſimples & les moins meurtrières; mais durant les mois de Septembre, Octobre & Novembre ſuivans, la mortalité augmente à meſure que le nombre des Malades diminue, comme on le voit dans la Table ſuivante, dreſſée conformément aux obſervations faites à l'Hôpital de Rochefort, ſur les fébricitans ſeulement.

Tableau de l'Epidémie & de la mortalité.

Année	1780.		1781.		1782.		1873.	
Mois	Malad.	Morts.	Malad.	Morts.	Malad.	Morts.	Malad.	Morts.
Juillet	1357.	42.	910.	26.	983.	31.	567.	30.
Août	2557.	174.	789.	79.	834.	51.	819.	54.
Septem.	990.	345.	621.	151.	710.	132.	541.	67.
Octobre	880.	359.	485.	178.	527.	154.	482.	89.
Novem.	682.	222.	300.	126.	425.	180.	263.	77.

32. Ainſi la mortalité durant les mois de Juillet & Août que l'Epidémie

exerce ſes ravages, n'excède pas un vingtième ; mais dans les mois ſuivans, l'augmentation graduelle du nombre des morts contraſte ſingulièrement avec la diminution du nombre des Malades, & la mortalité ſe porte tout à coup à un huitiéme ; à la fin de Septembre & au commencement d'Octobre, elle eſt quelquefois d'un troiſiéme à un 4e., & jamais moins d'un cinquiéme. Elle continue à être conſidérable juſqu'à la fin de l'année, & l'on voit encore au mois de Janvier des traîneurs déſeſpérés.

33. Si ces obſervations générales ne ſuffiſoient pas pour prouver que les ſuites funeſtes de l'Epidémie de Rochefort n'en ſont point les effets, de nouvelles obſervations particulières ſur les individus viendroient à leur appui : en effet, preſque tous les Malades des mois de Juillet & Août guériſſent, & ſortent de l'Hôpital ; mais les mêmes

ſujets reviennent y périr en grand nombre, après que l'Epidémie eſt paſſée.

34. Or il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer que l'Epidémie régne encore à l'époque de la mortalité, puiſque la Maladie Epidémique a ceſſé d'attaquer, ni qu'elle continue ſes ravages ſur ſes premiéres victimes, puiſque la plus grande partie de ceux-ci ſont guéris; la guériſon des Malades, aſſaillis d'abord par l'épidémie, prouve d'ailleurs qu'elle n'étoit point meurtrière.

35. L'Epidémie par elle-même n'eſt donc ni aſſez grave, ni aſſez funeſte, pour que l'air de Rochefort mérite la réputation d'inſalubrité qu'il a; mais d'où viennent donc, dira-t-on, les ſuites facheuſes du ſéjour dans ce Port, & la mortalité qui y règne? Pour répondre à cette queſtion, & la réſoudre d'une manière ſatisfaiſante, il faut diſtinguer deux époques à leur égard: 1°. Celle des Maladies Epidé-

miques qui ont été le ſujet des conſidérations précédentes. 2°. Celle des Maladies funeſtes qui en ſont les ſuites.

36. Les premières n'attaquent preſque que les Etrangers, & ſont déterminées par des circonſtances relatives au changement qui ſe fait dans leur économie animale, pour qu'ils prennent une conſtitution analogue à celle du nouveau climat dans lequel ils ſe trouvent.

Les autres ſont le partage excluſif de ceux qui ont eſſuyé cette même Epidémie, & qui en ont été guéris; elles ſont occaſionnées par un concours d'autres circonſtances relatives à leur manière de vivre pendant & après la convaleſcence, & qui ſont propres à occaſionner, même ſans l'aide d'aucune Maladie Epidémique, les mêmes accidens, & une mortalité auſſi conſidérable. Les unes & les autres de ces circonſtances ſeront obſervées dans la ſeconde Partie.

RÉSULTAT.

I. La Maladie Epidémique de Rochefort n'étant point meurtrière, n'eſt pas propre par conſéquent à motiver la réputation d'inſalubrité qu'on donne à l'air de cette Ville.

II. D'ailleurs, elle épargne les naturels du pays, & elle marque une prédilection ſingulière pour les Etrangers; elle ne procède donc point d'un air inſalubre, à l'influence duquel les premiers ſeroient au moins également expoſés.

III. C'eſt une fièvre continue-remittente ſans aucun mauvais caractère, cauſée par le paſſage des ſujets d'une température éloignée dans celle de Rochefort, & par des circonſtances particulières relatives à celle-ci, qui rendent l'impreſſion du changement plus ſenſible.

IV. Les Maladies funeſtes qui motivent la réputation d'inſalubrité que l'air de Rochefort a acquiſe, prennent naiſſance après que l'Epidémie eſt paſſée, & ne procèdent d'aucune autre conſtitution inſalubre de l'air, puiſque l'air n'attaque plus la ſanté de perſonne, pas même celle des Etrangers arrivés après l'époque de l'Epidémie.

V. Elles attaquent excluſivement ceux qui ont eſſuyé l'Epidémie pendant & après leur convaleſcence, & elles ſont cauſées par un concours de circonſtances propres à occaſionner les mêmes accidens & la même mortalité.

SECONDE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Des causes des Maladies Epidémiques de Rochefort.

SECTION PREMIERE.

Maladies considérées relativement au climat.

Situation de Rochefort.

37. ROCHEFORT est au 16e. dégré 42 minutes de longitude, & au 46e. dégré 3 minutes de latitude; cette Ville est à deux lieues de l'Océan, proche de la *Charente*, rivière considérable, dont l'embouchure est au sud-ouest & dont le trajet a lieu dans les parties orientale & méridionale, & à très-peu de distance de la Ville.

38. Elle occupe, dans sa plus grande étendue, la partie déclive d'un monti-

cule dont la baſe ſe termine du côté du midi & du levant, & dont le ſommet eſt à l'oueſt & au ſeptentrion. La Charente roule ſes eaux à l'extrémité de la colline, & le bord de cette rivière limitrophe de la Ville, eſt occupé par différens Atteliers néceſſaires à un Arſenal de marine ; il eſt le champ où ſe font les ouvrages qui y ſont relatifs.

39. Du côté de la Charente, oppoſé à la Ville, eſt une vaſte étendue de terrein parallèle à la rivière juſqu'à ſon embouchure, dans laquelle il y a des nappes de marais conſidérables & en grand nombre, qui s'étendent très-loin dans la partie du ſud, & preſque toutes les terres de cette partie ſont marécageuſes.

40. Le ſol qu'arroſe la Charente dans la partie orientale des environs de Rochefort, eſt également parſemé de marais prolongés à pluſieurs lieues

de diſtance ; il y en a même qui prennent un peu ſur la partie ſeptentrionale ; mais ceux-ci ſont différens des autres.

41. Au ſortir de Rochefort, du côté du nord, le ſol a une toute autre conſtitution ; il s'élève, & à meſure qu'on avance dans les terres, on le trouve plus ferme, pierreux, coupé par des montagnes, planté de bois, & l'on admire dans le Pays les ſituations les plus pittoreſques, les payſages les plus variés.

42. Une partie des environs de Rochefort qui ſont à l'oueſt, participent des mêmes agrémens que le côté du nord ; mais celle qui s'étend au midi eſt occupée par l'Océan ; de ſorte que tout le ſol qui ſépare cette Ville de la mer, & la Ville même, ſont expoſés aux influences des vents méridionaux, que rien n'arrête dans leur cours.

43. Outre les marais & les terres

marécageuses situées au midi & à l'est de Rochefort, il y a au sud ouest une grande étendue de terrein dont la nature est la même après la retraite des marées ; les bords de la rivière, dans tout son trajet le long de la Ville jusqu'à son embouchure, sont également vaseux & d'un voisinage suspect.

44. Cette Ville est donc tellement située, qu'elle est élevée du côté des lieux secs & agréables qui sont au nord & à l'ouest, & qu'elle s'incline vers les terres humides & marécageuses qui sont au midi & au levant. Pour peu que la constitution du climat ne soit pas propre à corriger ce vice de localité, on doit s'attendre à diverses suites fâcheuses de cette mauvaise disposition du sol.

45. La pente de Rochefort n'est pas à la vérité considérable ; mais elle donne d'autant plus de prise aux influences de la température, que les

rues ſont percées ſuivant la direction de la même pente, que beaucoup de maiſons très-baſſes ſont au-deſſous de quelques grands édifices qui réfléchiſſent la température, & que ce ſont les ſujets employés à l'Arſenal qui non-ſeulement habitent ces maiſons, mais encore reſtent pendant leur travail à l'extrémité abſolue de la même pente & en plein air.

46. C'eſt pourquoi, l'extrémité méridionale de la Ville eſt la plus maltraitée par l'Epidémie, tant à cauſe de la petiteſſe des maiſons, que de la multitude de ceux qui les habitent de préférence, afin d'être dans le voiſinage de l'Arſenal, & de leur expoſition continuelle durant le travail aux influences de la température, que l'élévation du ſol qui leur eſt ſeptentrional arrête totalement ſur eux.

Constitution du climat.

47. Un très-beau Ciel durant la plus grande partie des saisons, invite au séjour de Rochefort; les Etrangers qui s'en sont fait une idée, d'après la mauvaise réputation de l'air, sont étonnés de sa sérénité presque continuelle dans les années communes. L'aspect du Printems est on ne peut pas plus gracieux, & ses agrémens sont constans; l'Automne, si l'on en excepte quelques bourrasques, mêlées de pluies, qui sont de peu de durée, n'est pas moins agréable; l'Hyver est doux; on n'éprouve pour l'ordinaire que de foibles gelées durant cette saison, & elle est rarement pluvieuse; l'Eté lui-même, qui est la saison durant laquelle l'Epidémie exerce ses ravages, fait illusion, & cache ce que son influence a de nuisible, sous les dehors trompeurs d'une atmosphère

extraordinairement pure & très-rarement nébuleuſe.

48. La chaleur qui règne à Rochefort pendant l'Eté, ſurpaſſe de beaucoup la chaleur moyenne du climat de la France. Ceux qui jugent l'intenſité de cette propriété de l'air par l'obſervation momentanée du *Thermomètre*, héſiteront de le croire, parce que le mercure ne s'élève pas dans cet inſtrument au-delà du terme ordinaire de la chaleur moyenne du Royaume; mais la continuité de cette chaleur l'augmente conſidérablement. En effet, elle dure pluſieurs mois conſécutifs, & elle ne varie preſque pas; on n'obſerve ſouvent que trois ou quatre dégrés de diſtance du terme de la plus grande élévation du Thermomètre pendant le jour, au terme de ſa moindre élévation pendant la nuit; d'où il réſulte une bien plus grande ſomme de dégrés de chaleur dans la conſtitution.

49. La sécheresse concourt avec la chaleur qu'on éprouve à Rochefort, à occasionner l'Epidémie ; communément l'*hygromètre* est si élevé, qu'il marque presqu'une absence totale d'humidité. Le langage de cet instrument s'accorde avec le défaut de pluie & de transpiration des terres qui a lieu durant la saison ; les vapeurs élevées de la mer voisine contractent même rarement des mélanges avec l'air de Rochefort, à raison de la direction des vents.

50. La bonne ou mauvaise constitution d'un climat dépend presqu'exclusivement des *vents* qui font circuler l'air ; le vent du nord & celui de l'ouest, qui sont l'un froid & l'autre humide, sont les plus favorables à la santé, mais ils ne règnent pour ainsi-dire jamais à Rochefort durant l'Eté ; les deux autres sont les vents dominans de cette saison. Le vent du midi sur-tout qui est sec à Rochefort, y est

pernicieux ; les Anciens attribuoient les fâcheux effets de ce vent sur la santé, à la propriété qu'ils lui suppofoient de porter avec lui dans les organes, les émanations des animaux venimeux qui couvrent les fables brulans de l'Afrique ; mais on fait aujourd'hui qu'il a de lui-même la propriété de caufer des dérangemens dans l'économie animale, fans qu'il foit befoin d'avoir recours, pour en rendre raifon, à l'influence de quelque fubftance maligne qu'il pourroit contenir.

51. La chaleur & la féchereffe fuffifent pour rendre le vent du midi nuifible à la fanté ; elles accélèrent la putréfaction des fubftances inanimées qui font expofées à fon fouffle ; par fon moyen, les viandes fe gâtent promptement ; au moment où il s'élève, les latrines, les foffes de propreté des Villes, & les animaux expofés à la voirie, exhalent au loin leur

odeur ; ce qui prouve qu'il nuit plutôt à la ſanté par l'impreſſion qu'il fait ſur les corps vivans, que par l'introduction dans leurs organes de quelque ſubſtance hétérogêne qu'il pourroit contenir.

52. Une autre conſéquence à tirer de là, c'eſt que le vent de midi ſuffit pour cauſer l'épidémie de Rochefort, & qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer que les émanations des marais y ont quelque part. Cela eſt d'autant plus certain que l'inclinaiſon de Rochefort vers le midi (45, 46) favoriſe davantage l'influence fâcheuſe du vent parti de ce point de l'horiſon, que ce vent règne pour ainſi dire ſeul durant les ravages de l'épidémie, que dans toute autre ſaiſon, même celles où les marais couverts d'eau ne ſont ſuſpects d'aucune exhalaiſon, il ſuſcite toujours des maladies à Rochefort & qu'enfin on ne le voit jamais s'élever dans cette

ville, qu'on ne ſoit fondé à prédire une augmentation dans le nombre des malades.

53. Le *calme* remplace quelquefois le vent de midi dans la conſtitution pendant des intervalles conſidérables & ſur-tout aux heures du jour où la chaleur a le plus d'intenſité; il influe ſur la ſanté d'une manière auſſi fâcheuſe, que le vent du midi; il en eſt de même du vent d'orient, qui eſt alors pour l'ordinaire très-foible & preſqu'imperceptible. L'épidémie de 1780, qui a été beaucoup plus grave que dans les années communes & dont les ſuites ont été bien plus funeſtes, a pris naiſſance durant le ſouffle du vent de midi; elle a continué ſes ravages dans une conſtitution très-chaude & très-ſéche, durant laquelle l'atmoſphère étoit légèrement agitée le matin & le ſoir par des vents d'eſt & reſtoit abſolument ſans mouvement pendant tout le jour.

54. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la conſtitution du climat de Rochefort à l'époque de l'épidémie, c'eſt la peſanteur de l'atmoſphère : le *Baromètre* donne 27 pouces 6 lignes pour ſa hauteur moyenne dans le climat moyen de la France, tandis que la hauteur moyenne du même inſtrument ſur les bords de la Mer eſt de 28 pouces deux lignes, qu'il eſt à ce terme & plus élevé durant la plus grande partie de l'été, & qu'il ne deſcend preſque jamais au-deſſous de 27 pouces ſix lignes. Cette différence du poids de l'atmoſphère conſiſte dans une augmentation d'environ ſix cent livres, ſuivant ce qui eſt reçu en Phyſique, que la variation d'un pouce du mercure dans le Baromètre, marque une différence d'environ mille livres dans la peſanteur de l'air.

55. Pour peu qu'on y refléchiſſe, on trouvera cette augmentation de

poids difficile à ſupporter impunément par les Etrangers qui vivoient auparavant dans une atmoſphère moins peſante; ſur-tout dans une ſaiſon où la chaleur, la ſécheresſe, l'influence des vents de midi & le calme, rendent l'économie animale plus ſuſceptible de cette impreſſion que dans toute autre, & ſur-tout dans une Ville dont la ſituation favoriſe toutes ces influences.

Marais.

56. De ce qu'il y a des contrées aſſez malheureuſement ſituées pour être environnées de marais, dont les exhalaiſons cauſent des maladies épidémiques, & de ce que Rochefort eſt environné de marais & ravagé par une épidémie, on conclud que ce ſont les marais qui l'occaſionnent. Cet eſprit de curioſité qui porte les hommes à rechercher les cauſes de leurs cala-

mités, a attaché les regards des habitans de cette Ville sur les marais qui l'environnent, comme sur le point le plus saillant du tableau que leurs recherches embrassoient; le jugement porté sur cette matière n'a pas eu d'autre fondement; l'examen qu'elle auroit exigé a été éludé par le cri public; le préjugé l'a emporté même dans l'esprit de bien de personnes, capables sans lui de saisir la chose sous son vrai point de vue; on s'est accoutumé à croire que l'épidémie de Rochefort est l'effet des marais, comme on a cru, sur l'apparence pendant plusieurs siècles, que le soleil tournoit autour de la terre, que la lune déterminoit le flux & reflux de la Mer, l'écoulement périodique des femmes, &c. & que l'observation des astres conduisoit à l'Art de prédire les grands évènemens.

57. Mais si l'on veut examiner les

circonſtances qui accompagnent néceſſairement les épidémies cauſées réellement par l'influence des marais, on les trouvera bien différentes de celles de Rochefort. Prenons pour objet de comparaiſon quelques cantons de la Flandre Françoiſe noyés de marais & très-maltraités par des maladies : les Villes de *Bergues*, *Gravelines*, une partie du pays de *Lille* & des confins de l'*Artois*, où mes obſervations météorologiques & noſologiques ont déterminé l'influence des marais ſur les maladies. (*Introduction. Note.*)

58. La conſtitution générale du climat de ces Villes eſt froide & humide; elle eſt ſpécialement, pendant la ſaiſon des épidémies, humide, pluvieuſe, chargée de brouillards & très-venteuſe, cette ſaiſon eſt l'automne; les maladies ſont des fièvres putrides-bilieuſes ou bilieuſes des marais & des fièvres intermittentes contemporaines; à Rochefort

au contraire, les maladies sont des fièvres continues-rémittentes, simples & bénignes; elles règnent durant l'été dans une constitution très-chaude & très-sèche, sous le plus beau Ciel, tandis qu'il ne se fait aucune exhalaison apparente & dans une atmosphère peu ou point agitée; en faut-il davantage pour détruire l'opinion de l'influence des marais sur l'épidémie de cette Ville?

59. La même décision est nécessaire, si l'on a égard à la nature des marais des deux endroits comparés: ceux des contrées Flamandes occupent les points les plus bas d'un sol composé de limon & de végétaux pourris, d'où l'on tire le plus souvent *la tourbe*; ils sont éloignés de la Mer, formés des eaux qui s'écoulent du plat pays suivant une pente naturelle, & presqu'en tout tems couverts de vapeurs d'une odeur désagréable. Au contraire l'atmosphère des

environs de Rochefort occupés par des marais, eſt, préjugé à part, durant la conſtitution épidémique, abſolument pure & ſans odeur; en effet, le terrein ne renferme pas dans ſon ſein des ſubſtances végétales putréfiées.

60. Il y en a de trois eſpèces: *les marais ſalans*, ils ſont formés par les eaux de la Mer épanchées ſur les terres voiſines & infiltrées dans la ſubſtance de leur ſurface; ces eaux ſont ſtagnantes, elles procurent une abondante récolte de ſel marin & elles donnent une très-grande propriété pour la végétation aux terres cultivées qui les environnent & qu'on nomme *boſſes*. La bonne ſanté des cultivateurs de ces marais & de ceux qui habitent dans leur voiſinage, écarte le ſoupçon que l'on pourroit avoir ſur leur influence.

61. Des marais d'une ſeconde eſpèce qui ſe trouvent aux environs de Rochefort, occupent le centre de pluſieurs

plaines terminées par des collines où la vigne se plaît & bordées de vallons qui sont d'excellentes prairies; les eaux de ces marais sont douces, transparentes, remplies de plantes vivaces & elles nourrissent du poisson dans quelques endroits. On soupçonneroit à la limpidité de ces eaux, à la vue des plantes vertes & fleuries qui les couvrent de leur cîme, à une espèce de mouvement intestin qu'elles ont, & à leur bon goût, que cette espèce de marais est un amas d'eau produite par des sources inaccessibles aux yeux à cause du volume d'eau & de plantes aquatiques qui les couvrent; en effet, on n'observe dans tous les environs aucune épidémie & l'air n'y a point la même réputation d'insalubrité qu'à Rochefort.

62. Les marais de la troisième espèce qui se trouvent aux environs de cette Ville, sont plus semblables en appa-

rence aux marais de la Flandre ; mais, à les examiner de près, ils ſont bien différens ; ils occupent la partie Méridionale & un peu Orientale des dehors de Rochefort, à peu de diſtance de l'embouchure de la Charente ; leur ſurface ſeule eſt couverte de végétaux vivans ; plus bas c'eſt une terre argilleuſe purement diſſoute dans l'eau, qui ne contient aucune ſubſtance ſuſceptible de putréfaction ; ils ſont formés ſuivant la loi univerſelle de l'hydroſtatique, qui veut qu'au confluent de deux rivières ou à l'embouchure d'une rivière conſidérable, les eaux preſſées en deux ſens contraires, s'infiltrent & ſoient pouſſées de proche en proche fort au loin dans les terres latérales. Ils ſont à cet égard comme ceux qui environnent la Ville de *Tours* à cauſe de la jonction de la *Loire* au *Cher*, & leur influence n'eſt pas plus malfaiſante.

63. D'ailleurs les maladies causées en Flandre par les émanations des marais, exercent sur-tout leurs ravages sur les habitans des lieux les plus exposés à leur influence (13), à cause de leur proximité ou de leur direction; ce que ne fait pas l'influence des marais de Rochefort. A *Charente*, à *Soubise*, Villes l'une au Nord & l'autre au Midi, plus proches l'une & l'autre des marais que l'arcenal, à *la Rochelle*, à *Fouras*, au *Port des Barques*, à *Marenne* & autres lieux qui leur sont limitrophes, l'épidémie n'a pas lieu & on n'y observe point de maladie endémique; à Rochefort même, comme il a été dit (12), ceux qui sont le plus long-tems exposés à l'influence des marais, sont précisément ceux qui n'essuyent pas l'épidémie.

64. *Brouage*, petite ville située au milieu des marais de la dernière espèce, est habitée par des hommes bien por-

tans ; le ſang y eſt beau ; la population & la durée de la vie ſont ordinaires : les Habitans vivent 70, 80 ans dans ces marais, dont on accuſe ailleurs l'influence de tant de maux ; ils ne reſpirent cependant que l'air impregné de leurs exhalaiſons, ils n'ont d'autre nourriture que le bled & les légumes qu'ils cultivent dans leur voiſinage, d'autre boiſſon que des eaux qui en ſont voiſines, ou le vin produit par les côtaux que leurs vapeurs enveloppent lorſqu'ils en répandent ; leurs troupeaux n'ont d'autre paturage que les herbes qu'ils font naître ; ils s'en nourriſſent & s'engraiſſent à la ſatisfaction des Propriétaires, & les Etrangers viſitent impunément ces lieux ſans en éprouver aucun inconvénient. On eſt enfin rarement malade à Brouage : quinze années écoulées ſans qu'on ait eſſuyé d'Epidémie dans cette Ville, ont effacé de la mémoire des Habitans

les ravages de celle à laquelle a donné une fois lieu l'ouverture des terres concédées à divers Particuliers pour la culture du sel.

65. Il est vrai que les Habitans de quelques autres endroits voisins de Rochefort, & environnés de marais comme Brouage, ne jouissent pas d'une bonne santé; à *S. Jean d'Angle*, *S. Fort*, *S. Aignan*, &c. il règne des maladies ; mais ce ne sont pas celles qui caractérisent l'Epidémie de Rochefort; ce sont des diarrhées, des dyssenteries, des obstructions, des fièvres intermittentes, la cachexie, le scorbut, maladies qui n'ont à aucune époque, comme à Rochefort, le type de fièvre continue-remittente, & dont on ne peut se dispenser de reconnoître la cause dans l'usage habituel des eaux marécageuses des puits qui sont leur boisson exclusive.

66. La disposition du climat de Ro-

chefort, relative à la végétation, ſeroit au beſoin une nouvelle preuve que l'Epidémie de cette Ville n'eſt point l'effet des exhalaiſons des marais; on ſait combien de telles exhalaiſons ſont favorables aux végétaux; cependant ils ne font aucun progrès à Rochefort, ni dans les environs; on n'y recueille juſqu'à une certaine diſtance, où le ſol garde la ſituation inclinée vers le midi, ni vin, ni fruit, ni pour ainſi-dire de bled; les arbres plantés & cultivés avec ſoin, reſtent rabougris, & aucun ne parvient, malgré la culture, à ſon dégré d'accroiſſement.

67. Il réſulte donc 1°. que les Maladies qu'on attribue à l'influence des marais voiſins de Rochefort, diffèrent de celles qui ſont les effets de cette influence dans d'autres Provinces. 2°. Que la conſtitution du climat, que la nature des marais ne ſont pas les mêmes. 3°. Que les Sujets qui, dans

l'hypothèse de leur influence, devroient en être les plus incommodés, le sont au contraire moins. 4°. Que les Habitans des marais eux-mêmes ne sont pas incommodés, ou le sont évidemment par le défaut de bonnes eaux pour leur boisson. 5°. Que les végétaux qui devroient être améliorés par leur influence, dépérissent au contraire; nous devons par conséquent conclure que l'Epidémie de Rochefort n'est point l'effet des marais.

SECTION DEUXIEME.

Maladies considérées relativement à la manière de vivre.

Alimens.

68. Si des changemens considérables que les Etrangers nouvellement arrivés à Rochefort y éprouvent relativement à la constitution de l'atmosphère, l'on passe

paſſe à leur nouvelle manière de vivre, on voit tout ce qui concerne le régime, concourir avec la température, à déranger leur économie animale ; ce dernier changement eſt peut-être la première des cauſes de l'Epidémie.

69. En effet, ils ont quitté cette vie ſimple & frugale à laquelle ils ſont redevables de la bonne conſtitution qui les a fait choiſir pour le ſervice de la Marine ; ils ne peuvent plus ſe procurer les alimens auxquels ils étoient accoutumés à la campagne ou dans la claſſe inférieure des Habitans des Villes ; le laitage, les œufs, les végétaux rafraîchiſſans, les fruits, ſur-tout les fruits d'Eté, ſi néceſſaires à la ſanté durant cette ſaiſon, & dans une température qui les rend encore plus précieux, ſont hors de la portée des uns, & la facilité que les autres trouvent à ſe procurer des alimens d'un genre nouveau pour eux, les y fait renoncer ;

ils y substituent le poisson, la viande de boucherie, le cochon, les légumes secs, & autres substances plus abondantes en parties nutritives, que leur nourriture habituelle, plus échauffantes, plus propres à exciter l'appétit & plus difficiles à digérer, d'ailleurs mal préparées, salées, & quelquefois gâtées; les boissons ne leur sont pas moins contraires.

70. En considérant ce nouveau régime par rapport aux Maladies qui sont les suites fâcheuses de l'Epidémie, bien différentes, comme il a été dit, des Maladies Epidémiques, on est forcé de voir qu'il en est la cause exclusive; puisqu'à l'époque de ces Maladies subséquentes, la constitution de l'atmosphère contemporaine de l'Epidémie a changé, & qu'aucun nouveau sujet n'en est atteint (29. 30.)

71. Ceux qui ont essuyé l'Epidémie pendant la fin de Juillet & le com-

mencement d'Août, n'en ſont pas plutôt délivrés, qu'ils reprennent leur travail ou leurs exercices & la même nourriture qui a contribué à déranger leur économie animale : les Ouvriers retournent à l'Arſenal ; ils y paſſent tout le jour expoſés à une température ardente, & la nuit, ils ſont enfermés en grand nombre dans des logemens étroits, peu aérés, où la malpropreté, la gourmandiſe & l'ivrognerie préſident ; les Matelots ſont remis ſur les vaiſſeaux, & dans les différents dépôts où ils attendent les armemens ; les Soldats recommencent à monter la garde, & la montent d'autant plus ſouvent, que l'Epidémie en empêche un plus grand nombre de le faire. Tous ces ſujets travaillant, au ſortir de maladie, comme les hommes en ſanté, ſont nourris de même, quoique les forces digeſtives des uns ſoient bien différentes de celles des autres.

72. Les Ouvriers & les Matelots qui ne vivent point en commun, & dont les alimens dépendent de leur caprice, sont pesle-même avec leurs camarades que l'Epidémie a épargnés ; ils suivent & sont pour ainsi-dire obligés de suivre le même régime qu'eux ; la viande, le poisson salé, les coquillages cruds, sont leurs alimens les plus ordinaires ; ils se régalent d'anguilles rôties & de diverses préparations du sang, des entrailles & de la chair de porc, qui sont les mets favoris de la plupart.

73. Si quelques-uns sont plus aisés que les autres & par conséquent moins mal logés & plus soigneux dans leur régime, abandonnés à eux-mêmes & accoutumés à regarder les alimens de prix comme les sources de la santé des personnes riches, ils s'efforcent de se les procurer & se prodiguent la volaille, le gibier, la pâtisserie, &c, ils surmontent une certaine répugnance

naturelle durant la maladie, ou cèdent à un appétit vorace qui tourmente dans la convalefcence ; ils mangent plus qu'ils ne peuvent digérer & avant d'avoir entièrement digéré ; ils retombent néceffairement malades peu de tems après.

74. Cela arrive d'autant plus infailliblement aux fujets de cette claffe, qu'ils ont en horreur les Hôpitaux, où le régime eft de règle indifpenfable, qu'ils traînent dans leurs tavernes, une vie tourmentée par un mélange de remèdes & de fantaifies de tout genre, & fe précipitent dans les maladies qui font les fuites de l'épidémie. Les Soldats, les Forçats & ceux qui ont effuyé l'épidémie dans les Hôpitaux, courent auffi le danger de ces maladies à caufe de leur manière de vivre après en être fortis.

Boiſſons.

75. L'uſage du vin eſt le plus grand fléau des convaleſcens de l'épidémie & la principale cauſe des maladies fâcheuſes & funeſtes qui en ſont les ſuites; ſoit par le vice du climat, ou par la négligence du Cultivateur, le vin du cru des environs de Rochefort eſt on ne peut pas moins analogue aux humeurs; c'eſt une liqueur épaiſſe, d'une couleur foncée & fort chargée de tartre; elle imprime à l'eſtomac un ſentiment de froid qui annonce qu'elle eſt indigeſte & peu favorable à la nutrition; elle eſt encore abondante en eſprits & propre par conſéquent à augmenter l'effervescence des humeurs; ce qui ne peut arriver impunément dans une température qui concourt déjà fortement au même but.

76. Ce vin ſuffit donc par ſa ſeule qualité, pour nuire aux convaleſcens & déterminer diverſes maladies après

les fecouffes de l'épidémie ; que fera-ce fi c'eft du vin au plus bas prix, acheté dans les plus mauvais cabarets, fouvent gâté ou frelaté, & fur-tout lorfqu'on le boit en abondance & qu'il eft pour ainfi dire exclufivement la boiffon du plus grand nombre des individus, dans une faifon où la foif eft le plus preffant befoin ; car le vin fait partie de la nourriture des Matelots, des Soldats de la Marine durant leurs exercices & des Forcats lorfqu'ils travaillent dans l'arcenal.

77. L'inconvénient de l'ufage de tels vins eft d'autant plus inévitable, que l'eau n'eft pas généralement bonne à Rochefort ; il y a cependant des fontaines publiques qui conduifent à la portée des Habitans, une excellente eau calcaire ; mais outre que ces fontaines tariffent fouvent pendant l'Eté, tout le monde ne boit pas l'eau qu'elles offrent dans tout autre tems : un pré-

jugé qui la fait croire mauvaise, la difficulté d'aller la chercher, & l'économie qui empêche de l'acheter, obligent une grande partie des Habitans à boire la mauvaise eau des puits qui sont plus près d'eux.

78. Cette eau, comme celle dont s'abbreuvent les Habitans d'une partie des marais (55), contient du sel marin, du bitume, une terre noirâtre & un peu d'alun ; elle est désagréable au goût, pesante sur l'estomac, indigeste ; elle excite des rapports ; l'usage habituel que plusieurs en font, leur cause des vomissemens, la diarrhée, la dyssenterie, des obstructions, les fièvres intermittentes ; celui qu'on en fait à la cuisine & dans les boulangeries, n'est pas moins nuisible, quoique son influence ne soit pas aussi évidente.

79. Ainsi, soit que les convalescens de l'épidémie boivent l'eau qui leur est la plus familière pendant l'été, soit

qu'ils lui préfèrent le mauvais vin qu'ils peuvent ſe procurer, l'une ou l'autre boiſſon les expoſe également à des maladies indépendantes de l'épidémie & qui paſſent cependant ſur le compte de l'épidémie aux yeux de ceux qui n'ont pas obſervé.

Traitemens.

80. Il n'eſt pas poſſible non plus de diſſimuler que les mauvais traitemens uſités contre les maladies épidémiques de Rochefort, ſont, preſqu'auſſi généralement que la manière de vivre, les cauſes des ſuites fâcheuſes de l'épidémie & de la mortalité; le nombre des malades, dans le tems qu'elle règne, eſt dans une telle diſproportion avec ceux qui peuvent leur donner de bons ſecours, que la plûpart ſont obligés d'avoir recours à quiconque s'arroge le droit de les traiter. Chacun ſe traite

soi-même jusqu'à un certain point ; la Mère de Famille traite ses Enfans & ses Domestiques ; l'Hôtesse ou l'Apothicaire de la maison traite la plûpart des Étrangers. Il arrive communément delà que la plus légère atteinte de l'épidémie se convertit en des maladies si écartées du cours naturel des autres, si défigurées & si détériorées, qu'elles sont devenues incurables.

81. Ce qui se passe dans les Hôpitaux, dépose sur-tout hautement contre les traitemens usités au-dehors contre l'épidémie ; il n'y a pas, pour ainsi dire, de jour, durant deux ou trois mois après l'épidémie, que l'on n'y jète quelques victimes d'un traitement erroné.

RÉSULTAT.

I. L'air de Rochefort ne mérite point la réputation d'insalubrité, qu'on lui attribue d'après les maladies épidé-

miques qui règnent tous les ans dans cette Ville.

II. Les maladies doivent être diſtinguées en deux eſpèces, une maladie épidémique qui règne depuis Juillet juſqu'à la fin d'Août, & des maladies diverſes très-fâcheuſes & ſouvent funeſtes qui ſuccèdent à l'épidémie.

III. L'épidémie conſiſte dans une fièvre continue-remittente, ſimple, bénigne & nullement meurtrière, puiſque malgré les erreurs auxquelles les malades ſont expoſés après l'atteinte, il n'en périt qu'à peine un vingtième.

IV. Elle n'attaque pas les naturels du pays, & elle tombe pour ainſi dire excluſivement ſur les Étrangers; ce qui prouve qu'elle ne procède pas de l'inſalubrité de l'air auquel les premiers ſont expoſés comme les autres, mais de quelque changement ſurvenu dans l'économie animale des ſeconds, à cauſe de leur changement de climat.

V. On remarque principalement dans la conſtitution du climat, une différence conſidérable dans la peſanteur de l'atmoſpère ; la preſſion extraordinaire de l'air ſur les Étrangers nouvellement arrivés des lieux où l'air étoit plus léger, eſt la principale cauſe éloignée de l'épidémie.

VI. La ſituation de la Ville, ſa pente vers le midi, la chaleur, la ſéchereſſe extraordinaire, le défaut de pluye & la direction, ou l'abſence des vents, déterminent l'épidémie ; les marais n'y ont point de part.

VII. Les maladies & la mortalité qui leur ſuccèdent en ſont indépendantes & ne peuvent lui être attribuées ; elles procèdent des changemens que chaque individu éprouve au ſortir de l'épidémie, dans ſes alimens & ſes boiſſons, & de la manière dont il a été traité pendant ſa maladie.

TROISIÈME PARTIE.

Des ſymptômes de l'Epidémie.

SECTION PREMIERE.

Maladies conſidérées relativement à leur caractère particulier.

82. LE changement cauſé dans l'économie animale des Etrangers nouvellement arrivés à Rochefort & dans les lieux où règnent les mêmes Maladies, conſiſte dans un travail de la nature, qui tend à la débarraſſer des ſucs ſurabondans & viciés & d'une bile auſſi ſurabondante & nuiſible, qui ſont l'effet des circonſtances de la température & du régime ; ce travail s'annonce par la douleur de tête & des orbites, accompagnée d'une peſanteur douloureuſe à l'eſtomac, de nauſées, d'envie de vomir, de vomiſſemens bilieux ;

de laſſitudes ſpontanées, & de ſenſations alternatives & irrégulières, de friſſon, de chaleur, & quelquefois de ſueur.

83. Le viſage eſt rouge, les vaiſſeaux du blanc de l'œil gorgés de ſang, la langue chargée & fort rouge ſur les bords, la reſpiration un peu laborieuſe, le ventre tendu, la région hypochondriaque douloureuſe; les Malades rendent beaucoup de vents & quelquefois des vers par la bouche: les vomiſſemens reprennent à chaque invaſion du friſſon; à cette époque, le poul eſt fort, dur & ſerré; il ſe développe enſuite & il devient grand, plein & très-dur, juſqu'à la fin du redoublement où le friſſon recommence; après le redoublement, les urines qui étoient d'abord rouges, claires & tranſparentes, deviennent jaunes, troubles & chargées d'un ſédiment ſemblable à de la brique pilée,

mêlée de craie. Ceux dont les urines restent claires, sont sujets à l'hémorragie du nez.

84. Au-lieu de l'hémorragie, il se fait dans beaucoup de malades une éruption de taches rouges & quelquefois d'ampoules qui s'élèvent à peu de distance les unes des autres sur toute l'habitude du corps, & qui ressemblent à celles qui sont l'effer des morsures de la punaise. Le vulgaire appelle cette éruption *la platrelle;* c'est une espèce de scarlatine; mais elle n'est que symptomatique; elle paroît ordinairement durant chaque redoublement, disparoît pendant la rémission & revient au redoublement suivant, jusqu'à ce que les secours aient enlevé la cause du tumulte des humeurs.

85. La fièvre est continue-remittente, elle attaque les Malades après quelques jours de malaise général, accompagné de lassitudes & de douleurs

de tête & d'eſtomac. Son invaſion eſt marquée par un léger friſſon & la ſoif; immédiatement après, la fièvre ſe développe ; elle devient conſidérable & d'un caractère inflammatoire ; elle dure environ dix-huit heures ; pendant ce tems-là, le mal de tête eſt plus grand, la chaleur & l'accablement extrêmes, la ſoif inextinguible ; enfin la remiſſion eſt annoncée par une ſueur.

86. La remiſſion dure communément cinq à ſix heures, après leſquelles un ſecond redoublement s'établit de la même manière que le premier, mais il eſt plus foible & ordinairement plus court, ce qui prolonge la durée de la rémiſſion, ſans que les ſymptômes précédens diſparoiſſent entièrement.

87. Ces redoublemens correſpondent entre eux, deſorte que le troiſième correſpond au premier, qu'il revient à la même heure & qu'il a le même degré d'intenſité ; le quatrieme répond au

fecond & fe trouve comme lui plus court & plus foible que les autres. Quelquefois après les premiers redoublemens, les malades font très-tranquilles & prefque fans fièvre durant la rémiffion ; cette alternative d'agitation & de repos dans la machine durant ces maladies, induit en erreur, les fait confondre très-fouvent avec les fièvres intermittentes & appeller improprement doubles-tierces (24).

88. Une autre raifon donne lieu à cette erreur : ces fièvres continues fe convertiffent fouvent en fièvres intermittentes après les premiers jours; on les trouve par conféquent telles dans beaucoup de malades qu'on ne voit pas dans les premiers tems & qui ne répondent pas pertinemment fur l'état où ils fe font trouvés à l'invafion.

89. Le pouls diftingue exactement la fièvre continue de la fièvre intermittente; il eft continuellement fort

& dûr dans la première ; dans l'autre il devient foible & presqu'insensible durant le frisson, & celui-ci, au lieu d'être de quelques secondes, comme dans la fièvre continue, dure plus long-tems & souvent plusieurs heures.

90. Dans aucun sujet l'épidémie de Rochefort ne prend d'emblée le caractère de fièvre intermittente ; de sorte que si ce dernier caractère se trouve établi, on doit être certain que la fièvre continue-remittente a existé la première & qu'elle n'a pas été traitée ; de cette négligence procédent la plûpart des suites fâcheuses & funestes de l'épidémie de Rochefort & sur-tout la durée prodigieuse des fièvres intermittentes.

91. Diverses circonstances contribuent à changer le caractère de l'épidémie de Rochefort & à convertir les fièvres continues-rémittentes qui la caractérisent, en d'autres maladies très-

dangereuſes ; les principales ſont la négligence des malades, la continuation inconſidérée du travail, les abus dans le régime & les mauvais traitemens ; ceux qui regardent le ſéjour dans cette Ville comme l'unique cauſe de ces ſuites fâcheuſes, ne veulent pas voir que les ſoins convenables & adminiſtrés à propos, les écartent infailliblement & qu'ils guériſſent toujours & en peu de tems, ceux même qui paroiſſent avoir le plus beſoin de changer de lieu & qui ne le font pas.

91. Les maladies graves qui ſuccèdent à la fièvre continue-remittente à l'époque de l'épidémie & qui en font elles-mêmes parties, ſont les fièvres inflammatoires, ardentes, putrides, malignes, la fièvre intermittente ſoporeuſe, les diarrhées & la dyſſenterie qui deviennent chroniques & ſe propagent bien au-delà de l'époque de l'épidémie, les fièvres intermittentes

longues & opiniâtres & d'autres maladies dont il sera question en parlant des suites de l'épidémie.

93. On s'apperçoit que la maladie épidémique prend un mauvais caractère, lorsque les redoublemens, au lieu d'être alternativement l'un plus fort & l'autre moindre, augmentent au contraire d'intensité, & qu'au lieu de laisser toujours de plus en plus de longs intervalles entre eux, ils se rapprochent insensiblement au point de finir par se réunir ; alors la fièvre est inflammatoire, putride ou maligne ; elle devient même tellement continue, qu'elle ne laisse pas le tems de placer les remèdes & qu'il faut prendre sur soi de les appliquer malgré les contre-indications tirées de cette extrême continuité, si l'on ne veut livrer les malades à une mort inévitable.

94. Ces fièvres sont les seules qui enlèvent les sujets sacrifiés par l'épidé-

mie; elles parcourent diverſes périodes ſelon leur degré d'intenſité ; celles qui tendent à une heureuſe iſſue, rentrent, vers la fin, dans la claſſe des fièvres continues-remittentes ; leurs redoublemens s'éloignent, s'affoibliſſent inſenſiblement & finiſſent par être des fièvres intermittentes qui durent pendant toute la convaleſcence ; les fièvres intermittentes ſoporeuſes ſont une modification particulière & cruelle de l'épidémie, qui frappe comme l'apoplexie & épargne auſſi rarement.

Il eſt inutile de faire ici la deſcription de ces maladies extraordinaires & néceſſitées par les circonſtances, tant parce qu'elles ne font qu'accidentellement partie de l'épidémie qui eſt le ſujet de cet Ouvrage, qu'à cauſe de leur diverſité & du danger qu'il y auroit à les généraliſer pour en déterminer le traitement.

SECTION DEUXIÈME.

Maladies considérées relativement à leurs suites.

95. Les maladies qui succèdent à l'épidémie, commencent en Septembre, époque à laquelle les maladies précédentes ont cessé, & le plus souvent lorsque la température, qui en étoit contemporaine, a totalement changé ; alors on ne voit plus de nouvelles maladie, mais des rechûtes fréquentes ; elles continuent jusqu'à la fin de Novembre & même au-delà, si l'on s'arrêtoit à ce qui se passe à l'égard des traîneurs dans les mois suivans.

96. A cette époque, tous les Malades, exceptés le petit nombre de ceux que les modifications graves & extraordinaires de l'Epidémie tourmentent, sont convalescens ou dans le chemin de la convalescence ; mais par l'effet

du régime ou des mauvais traitemens (72. 81.), la plupart retombent dans une Maladie presque semblable à celle qu'ils viennent d'essuyer, ou bien ils sont attaqués de diarrhées, ou de dyssenterie ; ils contractent des obstructions, la cachexie, l'anasarque, la fièvre hectique, ou traînent pendant longtems des fièvres intermittentes.

97. La rechûte dans la fièvre continue-remittente, ne diffère de la première attaque, que par la moindre intensité des symptômes, quoique plus graves, eu égard à la diminution des forces ; le pouls est communément plutôt fréquent & serré que plein & dur ; les vomissemens ont repris & les urines sont sédimenteuses : cette seconde maladie, déjà plus dangéreuse que la première, l'est bien davantage à la troisième, à la quatrième récidive ; il y a des sujets qui essuient six rechûtes consécutives, séparées par des inter-

valles très-courts, jusqu'à ce qu'enfin la nature succombe.

98. Mais après la deuxième rechûte, les Maladies ont un tout autre caractère ; le plus commun est celui d'une fièvre colliquative, accompagnée de diarrhée, dans laquelle il semble qu'une humeur âcre, dont la source est dans l'estomac, ronge les intestins en les parcourant. *Sydenham* observoit cet accident dans l'Epidémie de Londres, semblable à celle-ci, qu'il a décrite, lorsque les Malades n'avoient pas pris l'émétique, malgré les fréquentes envies de vomir qui indiquoient ce remède ; à Rochefort, la diarrhée survient aussi souvent par cette cause ; mais les plus graves sont celles qui accompagnent les rechûtes occasionnées par le mauvais régime ou l'ineptie des traitemens. Les autres suites de l'Epidémie sont proprement des Maladies Chroniques.

99. Souvent la diarrhée dégénère en dyſſenterie, & quand cette maladie a jetté quelques racines un peu profondes, rarément les remèdes que l'expérience rend les plus recommandables, parviennent à la guérir; il y en a d'affreuſes, qui ne laiſſent pas un moment le malade ſans des angoiſſes inſupportables & qui le mènent en peu de jours au tombeau; ce ſont particulièrement celles qui ont été attaquées dans le principe par les purgatifs réitérés.

100. Quand la diarrhée ou la dyſſenterie ſont accompagnées de fièvre intermittente, ce qui eſt aſſez fréquent, la maladie tend à la cachexie, & l'eſpace qu'elle doit parcourir avant d'y arriver, eſt très-court; mais cette maladie une fois établie eſt longue à ſe terminer quoiqu'elle ſoit pour ainſi dire toujours mortelle.

101. Dans d'autres ſujets, les viſ-

cères du bas-ventre s'obſtruent, le meſentère, le foye, la ratte groſſiſſent prodigieuſement & ſuppurent quelquefois; celle-ci ſe diſtend au point de couvrir quelquefois tout l'abdomen ſous les tégumens. Cette affection de la ratte eſt endémique à Rochefort; elle n'y a pas d'autre ſuite fâcheuſe que d'être comme un foyer de fièvre intermittente qui ſe diſſipe & revient par intervalles, tant que dure l'obſtruction; elle gêne auſſi la fonction des inteſtins & la ſecrétion de la bile, rend le teint hâve, conſtipe, & cauſe un malaiſe continuel. Les autres obſtructions ſont plus conſéquentes: celles du foye entraînent la jauniſſe, & celles du meſentère ſont ordinairement ſuivies d'aſcite, comme l'ouverture des cadavres me l'a confirmé.

102. Les fièvres intermittentes dont le foyer réſide dans quelque viſcère obſtrué, ſont ordinairement d'autant

plus graves & plus rebelles que l'obſtruction étant déjà l'effet des mauvais traitemens & principalement de l'abus des purgatifs, l'erreur à l'égard de la fièvre, reſte la même & ſe perpétue. On ne voit en effet d'obſtructions & de fièvres intermittentes funeſtes, que chez les individus indociles par rapport au régime ou privés des bons ſecours de l'art.

103. Ils ne tardent pas à éprouver des maux plus grands; l'hydropiſie ſe déclare par l'édeme des pieds, & enſuite des jambes; enfin, l'épanchement ſe manifeſte dans l'abdomen. *Sydenham* n'a jamais vu auſſi « *cette* » *foule de maux qu'à ceux qui ont fait* » *un uſage trop précipité & trop fréquent* » *des purgatifs* ».

104. Cet état des malades préſente un aſpect encore plus déplorable dans les Hôpitaux; il y devient tel que les Médecins attachés à la Marine le con-

noissent sous le nom de *Maladie d'Hôpital*; c'est la cachexie au dernier degré; elle procéde vraisemblablement de ce que l'air des infirmeries étant plus raréfié par les vapeurs émanées des malades rassemblés en grand nombre, la dissolution des humeurs a lieu d'une manière plus prompte & plus complette.

105. Dans ce dernier cas, surviennent la douleur & l'inflammation des amygdales, avec difficulté de respirer, voix rauque, inertie générale des solides & dépravation des fluides; les malades sont absolument sans ressource. La même observation n'a pas échappé à Sydenham, qui attribue ces accidens « *aux évacuations trop considérables que* » *le Malade aura éprouvées* ».

106. Quant aux fièvres intermittentes simples & de longue durée, lorsqu'elles sont bien traitées, elles ne sont ni funestes par elles-mêmes, ni

ſuivies de maladies plus graves ; mais elles ſont quelquefois très-enracinées & très-difficiles à détruire, ſur-tout ſi l'on s'obſtine à les emporter. J'ai remarqué, comme Sydenham l'a vu à Londres, « *qu'il n'y a aucun eſpoir de* » *guériſon pour les Malades juſqu'à ce* » *que le ventre ait commencé à ſe durcir* » *& à ſe tuméfier, & qu'à meſure que ce* » *ſymptôme augmente, la fièvre ſe pré-* » *pare à diſparoître ; de ſorte qu'il n'y* » *a point de meilleur ſigne prognoſtic de* » *ſa deſtruction* ».

RÉSULTAT.

I. Les ſymptômes de l'Epidémie de Rochefort, qui eſt commune à beaucoup d'autres endroits, ſont ceux d'une fièvre continue-remittente bénigne, qui ſe termine le plus ſouvent heureuſement, & qui ne prend de caractère malin & dangéreux que dans les ſujets

exposés aux erreurs du régime & du traitement.

II. Mais les Malades qui ont essuyé l'Epidémie bénigne ou naturelle, retombent pour la plupart dans la même maladie : celle-ci devient plus dangéreuse, à raison de ce qu'elle est plus réitérée dans le même sujet ; elle prend quelquefois le caractère de Maladies chroniques, dont plusieurs, parvenues à un certain période, sont incurables.

III. Ce sont des fièvres intermittentes opiniâtres, mais rarement funestes, la diarrhée, l'hydropisie, les obstructions du foie, de la ratte, du mésentere, la dyssenterie, la fièvre lente-hectique, ou la maladie des Hôpitaux.

QUATRIÈME PARTIE.

Du traitement de l'Epidémie.

SECTION PREMIÈRE.

Maladies qui constituent l'Epidémie en elle-même.

107. IL y a du danger à éclairer le Peuple sur les moyens de se guérir lui-même, à cause des erreurs qu'il peut commettre dans l'application des remèdes, n'ayant aucune connoissance des principes qui doivent la diriger; mais cet inconvénient, dans le cas dont il s'agit, n'approche pas cependant des maux réels qui procèdent des erreurs des Malades & de celles de beaucoup de personnes qui les traitent; il est d'autant plus essentiel de dévoiler l'impéritie, qu'elle est plus générale & plus pernicieuse; l'autorité de Sy-

denham, (*Constitut. Epid. ann.* 1661, 62, 63 & 64.) aidera à la combattre & à la détruire.

108. L'indication dans l'Epidémie de Rochefort est de défendre les organes des chocs que leur font éprouver les humeurs agitées dans la machine & surabondantes ; on parvient à la remplir par l'évacuation artificielle d'une partie de ces humeurs, mais la difficulté est de juger assez précisément tous les cas qui se présentent, pour déterminer, dans chacun d'eux, à quelle partie des humeurs il faut donner la préférence pour l'évacuer. C'est d'un juste choix, dans cette circonstance, que dépend tout le succès du traitement & l'issue heureuse ou malheureuse des Maladies.

109. On distingue les humeurs contenues dans les organes en deux espèces : le sang & les humeurs proprement dites, qui sont séparées du sang &

deſtinées aux ſécrétions : dans l'Epidémie de Rochefort, ces deux fluides ſont agités d'une manière extraordinaire ; tantôt le ſang l'emporte par ſon effervefcence, tantôt la ſurabondance des humeurs gêne la circulation ; quelquefois tous les deux exigent des ſecours également prompts & adminiſtrés avec ſagacité.

110. La ſaignée eſt un ſecours contre les mouvemens extraordinaires du ſang, tel qu'aucun autre ne peut le remplacer avec le même ſuccès ; *Sydenham* l'employoit fréquemment à Londres, dans les mêmes maladies que celles de Rochefort, quoique la conſtitution des ſujets & la température du climat ſemblent beaucoup moins propres à la rendre néceſſaire que dans cette dernière Ville. L'heureuſe application de la ſaignée dans l'Epidémie de Rochefort, dépend de pluſieurs circonſtances qu'il eſt important de bien ſaiſir.

Danger de la Saignée.

111. Cette opération doit être proscrite du traitement, quand ce sont les humeurs seulement qui éprouvent le mouvement par lequel l'économie animale est dérangée. On reconnoît cela lorsque les symptômes du début se bornent à l'agitation fébrile du pouls, à une alternative irrégulière de frisson, de chaleur, de sueur & de relâche, & que le pouls n'est pas beaucoup plus élevé que dans l'état naturel : qu'il y a simplement nausée, vomissement ou envie de vomir, sueur symptomatique ou diarrhée, ou fièvre intermittente irrégulière ; il faut bien alors se défier d'être induit en erreur par les symptômes propres du tems de chaleur des fièvres intermittentes qui pourroient décider pour la saignée ; car on se repentiroit de l'avoir prescrite, en revoyant le malade dans un autre tems.

Saignée.

112. Mais quand le ſang participe des mouvemens extraordinaires qui ſe paſſent dans la machine, *comme il arrive*, dit Sydenham, « *dans les » perſonnes du tempérament ſanguin & » d'une forte conſtitution, la ſaignée ne » peut être omiſe ſans danger pour la » vie des malades* ». Elle eſt indiquée par une chaleur extraordinaire, par des douleurs de la tête & des reins, par des laſſitudes, par la plénirude & la dureté du pouls, par la rougeur du viſage, du blanc des yeux & de la langue, & par les redoublemens journaliers de la fièvre. Alors « *on ne peut » l'omettre*, ſelon Sydenham & l'ex- » périence journalière, *ſans danger pour » la vie des Malades; par le défaut » des ſaignées, ils ſont non-ſeulement » menacés de phrénéſie & d'autres ma- » ladies inflammatoires, mais encore du*

» *défaut de circulation & de la suffoca-*
» *tion qui sont les effets purs & simples*
» *de la surabondance du sang* ».

113. Sydenham prescrit de réitérer la saignée « *jusqu'à ce que les symptômes* » *précédens aient diminué d'intensité*, & » *de proportionner la quantité du sang* » *qu'il faut tirer au besoin de la maladie &* » *aux circonstances*; il veut *qu'on épar-* » *gne le sang des enfans, des vieillards* » *& des personnes délicates* ». Une saignée suffit quelquefois pour calmer l'effervescence du sang; mais quand les redoublemens & le mal de tête continuent, & sur-tout, dit Sydenham, « *lorsque l'usage du vin* (65. 66.) *aura* » *donné au sang une constitution inflam-* » *matoire, ce qui se rencontre fréquem-* » *ment dans les sujets du tempérament* » *sanguin & à la fleur de l'âge, il faut* » *réitérer la saignée* ».

114. Ces mêmes circonstances réunies dans l'Epidémie de Rochefort,

jointes à la négligence & à l'indocilité des Malades, font que d'autres fois les ſymptômes ne cèdent qu'à la troiſième ou quatrième ſaignée. Il faut regarder comme un préjugé dangéreux, l'opinion de bien des Praticiens qui s'abſtiennent de la ſaignée dans le traitement des Epidémies des ports, ſous prétexte que les ſujets ont le ſcorbut; puiſque les Malades, comme je l'ai fait voir, ſont preſque tous des Etrangers récemment arrivés & qu'ils ne ſont point par conſéquent ſcorbutiques.

115. Souvent par une ſuite de cette conſtitution du ſang, dans les jeunes ſujets robuſtes & vigoureux, les ſymptômes, après avoir diminué durant quelques jours, au moyen de quelques ſaignées, reprennent leur première vigueur; ils deviennent même auſſi violens que dans le début: cela vient de ce qu'après avoir calmé l'effer-

veſcence du ſang, on a négligé d'évacuer les humeurs qui l'avoient occaſionnée & que leur préſence l'a ranimée; alors la ſaignée eſt également néceſſaire pour combattre cette nouvelle efferveſcence; mais on pourra obvier à ces repriſes inopinées par une conduite fondée ſur les obſervations du ſang tiré de la veine, dont voici le réſultat.

116. Les évacuations du ſang, qui doivent être plus ou moins conſidérables & éloignées les unes des autres, ſelon les circonſtances du tempérament & des ſymptômes, doivent être répétées toutes les fois que la partie rouge du ſang tiré de la veine & refroidi, eſt ſéparée de la partie ſéreuſe, qu'elle eſt compacte, arrondie en forme de cul d'artichaud & ſéparée des bords du vaſe, pourprée, quelquefois noire ou blanchâtre & couverte d'une ſuperficie réellement membraneuſe, tandis que

la férosité qui l'environne eſt trouble & ſaffranée.

117. A meſure que l'on réitère la ſaignée dans cette circonſtance, la conſtitution du ſang change, & les parties rouge & féreuſe ſont unies & de couleur naturelle; alors la ſaignée n'eſt plus indiquée. On doit auſſi s'abſtenir de cette opération, lorſqu'on a vu le ſang tiré de la veine & refroidi, d'un rouge clair, & que ſa ſurface occupe tout le diamètre du vaſe; ces deux conſtitutions extrêmes du ſang ont entr'elles des conſtitutions moyennes, aiſées à reconnoître, qui déterminent plus ou moins l'obſervateur exercé, à réitérer la ſaignée, ſelon qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent de la première conſtitution.

118. Par l'omiſſion de la ſaignée, lorſqu'elle étoit indiquée, les ſymptômes s'aggravent & l'état des malades empire, comme Sydenham l'a prédit; la douleur

de côté continue & menace de phrénésie, la face est enluminée & la langue très-rouge, l'insomnie est constante, le pouls violent, & les forces diminuent; si l'hémorragie du nez ou le flux hémorroïdal ne viennent au secours des malades, ils sont peu de jours après immobiles & sans connoissance; la langue devient séche & noire, la face hippocratique, le pouls convulsif, les excrétions s'arrêtent, une agonie affreuse s'établit à mesure que la circulation devient plus pénible, ou bien les malades sont suffoqués tout-à-coup comme les pendus.

119. Dans ceux dont la disposition inflammatoire du sang n'a pas assez d'intensité pour occasionner ces catastrophes & dont les organes ont plus de force pour résister aux efforts du sang, cette liqueur s'épaissit singulièrement; quand l'épaississement est parvenu à un degré considérable, ils lan-

guiſſent ſous le poids d'un malaiſe accablant, dorment peu, ſe meuvent difficilement, ont le pouls plein & dûr avec des mouvemens de fièvre irréguliers, le plus ſouvent marqués en quarte, & aſſez ordinairement ces mouvemens ſont des redoublemens d'une fièvre lente.

120. Enfin le ſang qu'on a négligé d'évacuer dans l'épidémie de Rochefort, eſt un ennemi irréconciliable contre les attentats duquel on ne peut même être raſſuré pour la longueur du tems. Lorſqu'on eſt le plus dans la ſécurité, il rompt ſes digues & frappe d'apoplexie ou d'épanchement dans la poitrine; ou bien il ſuſcite des maladies d'autant plus dangereuſes, que la cauſe en étant, pour ainſi dire, identifiée avec le ſujet, eſt alors très-difficile à ſaiſir.

121. La circulation après avoir été long-tems gênée par l'abondance & l'épaiſſiſſement du ſang, ſe forme alors

ſouvent elle-même des obſtacles qui arrêtent bientôt cette fonction ; ce ſont des concrétions ſanguines & lymphatiques dont la couleur & la conſiſtance ſont ſemblables à celles du ſang tiré de la veine durant la même diſpoſition des malades ; elles occupent les cavités du cœur & des gros vaiſſeaux qui leur ſont continues, & elles ſuſcitent divers ſymptômes particuliers & des accidens très-graves que j'expoſerai ailleurs (*).

122. Quelques ſujets, dont les organes réſiſtent moins à l'impulſion du ſang ſurabondant & tendant à s'épaiſſir, ſont délivrés de ces maux par l'hémorragie du nez ; les femmes tirent le même ſecours de leurs règles ; c'eſt à

(*) J'ai lu l'Ouvrage Latin qui contient mes Obſervations ſur ce ſujet, auprès des Malades & dans les cadavres, dans deux ſéances de la Société Royale de Médecine.

cette reſſource que celles-ci ſont redevables d'une meilleure ſanté que les hommes ; auſſi eſſuyent-elles rarement l'épidémie d'une manière fâcheuſe tant qu'elles ſont reglées.

123. Les ſuites de l'omiſſion de la ſaignée dans les maladies de Rochefort, ſont d'autant plus graves & plus menaçantes que les remèdes qui ont été adminiſtrés à la place, avoient des actions plus diamétralement oppoſées au but d'appaiſer l'effervescence de ce fluide. Sydenham arrête ſes Lecteurs pour leur faire obſerver « *que l'uſage » importun des rafraîchiſſans, des lave- » mens & des purgatifs, & beaucoup » d'autres mauvais traitemens, loin » de ſoulager les malades, empirent leur » état, au point, non-ſeulement de donner » une nouvelle vie à la fièvre, mais » encore d'en allumer une nouvelle, qui » exige même plus de ſoin que la pre- » mière* ».

124. Sydenham mettoit donc, comme j'ai été forcé de le faire, les mauvais traitemens de l'épidémie de Londres, au premier rang des cauſes de leurs ſuites fâcheuſes; il reproche auſſi aux Praticiens de ſon tems, « *d'expoſer par » négligence ou par impéritie, les » malades à des accidens qui ſont » au-deſſus de la portée des ſecours » qu'ils peuvent employer pour les » combattre* ».

125. A meſure que la ſaiſon où règne l'épidémie s'avance, le caractere des maladies devient tel que la ſaignée convient plus rarement à leur traitement. Au ſortir du Printems, preſque tous les malades d'un âge convenable (102), ont beſoin de cette évacuation; la plûpart languiſſent & meurent de cette première attaque ou d'une rechûte infaillible, dans les mains de ceux qui la leur refuſent. Les maladies du courant de l'Été, exigent plus rarement la ſai-

gnée & elle eſt preſque toujours impraticable dans celles de l'Automne, ſous quelque modification qu'elles ſe préſentent, excepté quelques fièvres intermittentes & principalement les fièvres quartes.

126. On remarque auſſi que ſelon les années, la cauſe immédiate des dérangemens de l'économie animale exiſte plutôt dans le ſang, ou plutôt dans les humeurs, & que les maladies exigent plus ou moins la ſaignée ou une autre évacuation, & à des époques différentes. Ces diverſes modifications ſuivent ordinairement la conſtitution des ſaiſons précédentes. Par exemple, après la conſtitution inflammatoire du Printems 1782, la plus grande partie des maladies de l'Été participèrent des maladies inflammatoires & exigèrent beaucoup de ſaignées.

127. Le caractère des maladies de Rochefort tient auſſi à la conſtitution

des ſujets & à leur manière de vivre; les Ouvriers & les Soldats, à moins qu'ils ne viennent de la Mer, ont plus communément beſoin de la ſaignée, les maladies des Matelots exigent moins cette opération; celles des Forçats, ſont les moins inflammatoires de toutes. Les Étrangers, toutes choſes égales d'ailleurs, ſont ceux auxquels les ſaignées conviennent le plus; les indigênes, ou les ſujets acclimatés, peuvent plutôt s'en abſtenir.

128. Après avoir commencé le traitement des maladies de Rochefort comme Sydenham commençoit celui des mêmes maladies à Londres, par la ſaignée, lorſqu'elle eſt indiquée, il faut avoir recours aux évacuans; mais avec précaution, parce qu'ils ont la propriété d'augmenter le mouvement du ſang, auquel il s'agit de remédier; c'eſt pourquoi ceux-ci ne ſont placés qu'au ſecond rang des ſecours que ces maladies exigent.

Emétique.

129. Lorſque les ſymptômes qui indiquent la ſaignée n'ont pas lieu, ou s'ils ont eu lieu, lorſqu'ils ont été diſſipés par ce ſecours, & qu'il y a peſanteur de l'eſtomac, des ſignes de ſaburre ſur la langue, des envies de vomir, le vomiſſement, &c. il faut avoir recours à l'émétique; « *ce remède,* dit Sydenham, *eſt ſi néceſſaire, que quand on l'a omis, l'humeur qu'il auroit expulſée ne manque jamais d'être le foyer d'une multitude de maux allarmans & embarraſſans juſqu'à l'iſſue de la maladie, qui, dans ce cas, eſt toujours dangereuſe* ».

130. En obſervant ſoigneuſement le ſang tiré de la veine, on reconnoît une autre conſtitution de cette liqueur qui éclaire ſur l'uſage de l'émétique & indique à point nommé ce remède. C'eſt 1°. lorſqu'après l'avoir laiſſé refroidir,

on le trouve totalement compacte, que la lymphe a pris une consistance de gelée & une couleur jaunâtre, que sa surface couvre entièrement la partie rouge & occupe tout le diamètre du vâse; 2°. lorsque le *coagulum* étant en partie à découvert, la lymphe n'est pas gelatineuse, mais qu'elle a une couleur grise tirant sur le jaune, quelquefois sur le verd, qu'elle est étendue au-dessus, ou que ce *coagulum* est parsemé de taches mêlées de blanc, de jaune & de verd; 3°. quand celui-ci, raccorni en cul d'artichaud, surnage dans une serosité jaune, trouble & abondante.

131. L'émétique est indiqué, selon Sydenham, « *quoiqu'il n'y ait ni vomissement ni envie de vomir, mais lorsque ces symptômes ont existé & que la tournure de la maladie annonce une cause cachée dans les intestins* » (Formule II), un autre émétique est indiqué dans la modification de l'épidémie dans laquelle

la

la diarrhée a ſuccédé aux premiers ſymptômes. (*Formule* III).

132. « *Si quelqu'un me demande*, dit » Sydenham, *quel tems je préfère pour* » *donner l'émétique, je réponds, celui* » *du commencement de la fièvre, quand* » *j'en ai le choix; ce remède l'étouffe* » *pour ainſi dire au berceau & l'empêche* » *d'établir ſon empire & de ſe propager* » *au préjudice des malades* ». A Rochefort le retard dans l'application de l'émétique rend, comme à Londres, « *les* » *maladies plus graves; & le foyer des* » *matières qu'il auroit enlevées, ſouffle* (pour nous ſervir des termes du Médecin Anglois) » *la malignité dans le ſang* ». Il accuſe ſur-tout formellement de ces maux « *ceux dont la pratique tend à* » *réprimer les efforts du vomiſſement par* » *les boiſſons émulſionnées, le laudanum,* » *les aſtringens* ».

133. Cet Auteur s'étonne « *de ce* » *qu'ayant examiné quelquefois la ma-*

» *tière rejettée par le vomissement, il* » *l'a trouvée peu abondante & presque* » *sans mauvaise qualité apparente ; tan-* » *dis que cette évacuation soulageoit telle-* » *ment les malades, que tous les symp-* » *tômes graves disparoissoient presqu'aus-* » *si-tôt* ». Ce trait est un avertissement pour ceux qui, fondés sur le peu d'évacuation causée par les divers émétiques indiqués ci-dessus, pourroient être tenter de soustraire ce remède du traitement. Le soir après le vomissement il faut, à l'exemple de Sydenham, calmer l'effervescence des humeurs & procurer du repos au malade par un parégorique (*Formule* IV).

134. Quoique j'aie présenté le commencement de la fièvre comme le tems le plus propre à l'emploi de l'émétique, cependant les symptômes qui déterminent pour ce remède, ne peuvent jamais être assez pressans, pour l'emporter sur ceux qui exigent la sai-

gnée. Quand l'un & l'autre ſont également indiqués, Sydenham & l'expérience veulent « *que la ſaignée précède,* » *afin d'éviter l'irruption du ſang dans le* » *cerveau, qui pourroit être provoquée par* » *les efforts du vomiſſement, ſi on avoit* » *négligé cette précaution* ».

135. L'expérience autoriſe alors à les placer dans le même jour; on commence par la ſaignée; on fait vomir deux heures après; on donne un parégorique le ſoir. Cette méthode réuſſit toujours. Mais quand l'état du pouls & les autres ſymptômes donnent lieu de croire qu'il faudra plus d'une ſaignée, on remet autant qu'il eſt poſſible l'émétique après la dernière, & en preſcrit enſuite le parégorique.

136. L'heureux effet de l'émétique n'exclud point des nouvelles ſaignées; ſouvent au contraire il développe des ſymptômes qui obligent d'y recourir de nouveau; tels ſont le retour de la

douleur de tête & des redoublemens, la plénitude du pouls, la rougeur de la langue, la phrénésie, le point de côté, la constitution du sang tiré de la veine (116); la saignée est toujours indiquée par ces signes, à quelqu'époque que soit la maladie, comme si elle ne faisoit que de commencer.

137. Quand on a négligé de donner l'émétique dans les commencemens, malgré les symptômes qui l'indiquoient, on se trouve dans l'embarras prédit par Sydenham (112). La diarrhée est alors ce qui peut arriver de plus heureux; mais souvent, malgré ce secours naturel, l'humeur acrimonieuse fixée sur l'estomac & les intestins, les corrode & les inflâmme d'une manière prompte & funeste.

138. La diarrhée dégénère principalement en dyssenterie, dans les malades qu'on a négligé de saigner lorsqu'ils en avoient besoin & qui ont suivi un

mauvais régime. Ce cas n'eſt point rapporté par Sydenham, qui, au lieu de la dyſſenterie que l'on obſerve à Rochefort, voyoit ſouvent à Londres, la paſſion iliaque. Ces deux modifications extraordinaires de la même épidémie tiennent vraiſemblablement à des circonſtances particulières de localité, relatives au régime ou aux traitemens. Si la douleur de tête, la plénitude du pouls, la rougeur du viſage & de la langue, & le vomiſſement bilieux, accompagnent la dyſſenterie, ces ſymptômes exigent la ſaignée, l'émétique (*Formule* III.) deux heures après, & le parégorique le ſoir; mais lorſqu'il y a dépreſſion du pouls, abattement des forces, coliques violentes, défaillances, & que la maladie eſt avancée, tout ſecours eſt infructueux, la mort eſt inévitable.

139. Cet état déſeſpéré eſt celui de beaucoup de malades chez leſquels on

a ſubſtitué les purgatifs à l'émétique. « *Une obſervation conſtante*, » dit » mot à mot Sydenham, « *m'a con-* » *vaincu qu'on ne ſauroit commencer le* » *traitement des fièvres continues & in-* » *termittentes d'Été & d'Automne par* » *les purgatifs, ſans jetter les malades* » *dans le plus grand danger* ».

Les remèdes précédens ayant été placés à propos, les ſymptômes s'adouciſſent & n'exigent le plus ſouvent qu'un régime & du tems pour diſparoître entièrement ou faire place à la fièvre intermittente.

Expectation.

140. Le traitement des maladies de Rochefort conſiſte donc dans un mouvement extraordinaire des humeurs, par lequel celles dont l'abſence doit rétablir l'équilibre, s'évacuent, & à la ſuite

duquel il s'opére un changement qui ramène le calme; cette opération appartient uniquement à la nature; elle réussit toutes les fois qu'on la laisse se faire librement, & que les secours de l'art, avec lesquels on prétend malheureusement quelquefois y suppléer, ne viennent point la contrarier & l'empêcher.

141. Sydenham donnoit quatorze jours à la nature pour qu'elle exécutât heureusement la dépuration, & durant cet intervalle, il n'employoit, absolument rien qui pût la troubler. L'expérience lui avoit appris, « *que » l'usage des rafraîchissans prolonge » l'opération jusqu'au 21ᵉ. jour, que » les purgatifs, ou seulement les lavemens » employés mal-à-propos, la font durer » bien plus long-tems, & que ces erreurs » répétées, perpétuent les maladies & les » convertissent en des maladies fâcheuses » & funestes* ».

142. Quand le travail de la nature n'eſt ni trop violent, ni languiſſant, on laiſſe les malades à eux-mêmes pendant les 14 jours preſcrits. Sydenham ne leur donnoit aucun remède, à moins que, « *tourmenté par eux ou par les* » *aſſiſtans, il n'ait été forcé*, dit-il, *de* » *les tromper par des remèdes ſuppoſés* ». Quoique la plupart des malades trouvent ennuyeux d'attendre auſſi long-tems leur guériſon, il faut ſavoir pour eux combien on la retarderoit & combien on la rendroit douteuſe, en ſe comportant d'une autre manière.

143. Dans la marche la plus ordinaire de l'Epidémie, l'expectation après les remèdes précédens, ſuffit pour en enlever les ſymptômes, ou plutôt pour laiſſer à la nature le tems de les détruire; c'eſt ainſi que les choſes ſe paſſoient à Londres ſous les yeux de Sydenham; mais quelquefois les malades, après avoir vomi, ſe plaignoient ſur

les bords de la Tamise, comme on le voit près de la Charente, d'embarras & de douleurs au ventre, causés par la chaleur & l'effervescence du sang. Alors il faut, comme Sydenham, lorsqu'il reste une chaleur qui n'est pas assez considérable pour indiquer la saignée; tâcher de la détruire par les lavemens (*Formule* V.), répétés avec précaution avant les redoublemens; ils réussissent toujours à tempérer ces accidens.

144. Quoique les purgatifs, si usités à cette époque contre l'avis du Médecin Anglois, soient ordinairement contraires, cependant si les douleurs & les embarras du ventre ne cèdent pas dans l'espace de deux jours aux lavemens réitérés, on est obligé d'avoir recours à un purgatif très-doux (*Formule* VI); mais il doit être administré promptement; ce n'est qu'après l'effet de ce remède que commencent les quatorze jours d'expectation.

145. Le bouillon de viandes, qu'un ancien abus a mis en possession d'être, pour ainsi dire, la nourriture exclusive des malades, est tout-à-fait contraire dans les Maladies de Rochefort; on y substitue avec succès des bouillons d'herbes potagères; on le remplace par des crêmes de pain, de ris, &c. & même par des alimens plus solides, lorsque les circonstances de la maladie le permettent.

146. Le tems consacré à la dépuration exige aussi souvent les cordiaux; on ne peut, dit Sydenham, « *se dispenser de les employer lorsque le malade est dans un état de foiblesse naturelle ou occasionnée par des grandes évacuations qu'il aura éprouvées, & qu'il y a lieu de se défier de la nature pour le travail qui lui reste* »; il les employoit durant l'accès; « *plus j'échaufferai*, dit-il, *pendant ce tems-là, plus je hâterai la coction. Je ne conçois*

» *pas le but des Médecins qui prefcri-*
» *vent à cette époque, des remèdes propres*
» *à tempérer la fièvre, tandis qu'ils favent*
» *que la fièvre eft l'agent que la nature*
» *emploie pour féparer les mauvaifes*
» *humeurs & les expulfer* ». Il proportionnoit les cordiaux aux forces, à l'âge & aux évacuations que les malades avoient éprouvées (*Formule* VII. X.).

147. Enfin, Sydenham acheve d'éclairer la partie obfcure de la dépuration, en avertiffant « *que, fi un lave-*
« *ment ou un purgatif, adminiftrés mal-*
» *à-propos au tems du déclin de la Ma-*
» *ladie, la rallume & donne des forces*
» *à la fièvre, ou plutôt, femble en oc-*
» *cafionner une nouvelle, il faut recom-*
» *mencer à la traiter comme fi elle com-*
» *mençoit, & confacrer également qua-*
» *torze jours nouveaux à la dépuration* », quelque fâcheufe que la chofe paroiffe au malade, qui doit une feconde fois attendre jufques-là fa guérifon.

Purgatifs.

148. La dépuration étant faite heureusement, Sydenham veut qu'on purge les Malades (*Formule* XI.) « *L'omission de ce remède expose au danger » de retomber dans la même maladie, » par le reflux de l'humeur dépurée dans » la masse, ou d'essuyer un dépôt sur » quelque partie* » ; mais pour peu qu'il y ait lieu de craindre que la dépuration soit imparfaite, il faut s'en abstenir; en général le purgatif doit être remis au-delà du 17e. jour. « *Quelquefois*, » dit ailleurs Sydenham, *un mois suffit » à peine pour rassurer contre le danger « de ce remède; très-souvent la guérison » n'est qu'apparente; alors, pour rappeler » la fièvre & la rendre plus opiniâtre, » il ne faut qu'employer un purgatif, ou » assujettir le Malade à une diète sévère* ».

149. Immédiatement après la purgation, on doit, comme Sydenham,

» *faire lever les Malades & les rendre* » *peu-à-peu à leur manière de vivre habituelle* », & au lieu de les aſtreindre à un régime trop auſtère & de leur interdire l'uſage du vin, « *il remarque* » *que la ſévérité à cet égard eſt plutôt* » *nuiſible, que ſalutaire* ».

150. Lorſque la Maladie eſt parvenue à cette époque, ſans s'être convertie en fièvre intermittente, on en eſt ordinairement préſervé; ces fièvres prennent naiſſance durant les quatorze jours de dépuration, lorſque cette opération de la nature a été dérangée par le régime ou par le traitement; ou bien elles s'établiſſent primitivement à la fin de l'été, dans les ſujets qui ont négligé des légères atteintes de l'Epidémie pendant cette ſaiſon.

SECTION DEUXIEME.

Traitement des ſuites fâcheuſes de l'Epidémie.

151. Tous les accidens qui ſuccèdent aux Maladies Epidémiques de Rochefort, toutes les rechûtes, toutes les fièvres intermittentes opiniâtres, & beaucoup d'autres Maladies qui en ſont les ſuites, procèdent d'une conduite dans le traitement, différente de celle que Sydenham vient de preſcrire. La faute la plus commune à reprocher à cet égard, eſt une activité perpétuelle & peu meſurée.

152. On a, ſur-tout dans cette Ville, une inclination particulière pour les purgatifs; pluſieurs commencent le traitement par ces remèdes; ils en continuent l'uſage avec obſtination, contre tous les accidens, qui ſont les ſuites fâcheuſes de l'Epidémie, ſans en excep-

ter les fièvres intermittentes. Quelques-uns les font prendre constamment, dans celles-ci, tous les jours d'intermission : pratique contraire aux dogmes de Sydenham, & de tous les bons Praticiens, dont *Sauvages* a recueilli les jugemens en ces termes : « *les accès de fièvre in-* » *termittente durent aussi long-tems,* » *& reviennent aussi souvent, qu'on* » *répète l'usage des purgatifs, ou de* » *tout autre évacuant* (*) ».

153. Ce point de doctrine est le résultat des observations de tous les Auteurs qui ont écrit sur cette matière, & de celles que les Praticiens font journellement. Sydenham, remarque singulière, avoit la même faute à corriger à Londres ; il attribue « *aux* » *purgations répétées, les symptômes* » *graves qui succédoient aux fièvres*

(*) Nosologia Methodica, tom. 1. pag. 321.

» *continues & intermittentes de Londres*,
» *& se terminoient par la douleur &*
» *l'inflammation des amygdales, la dif-*
» *ficulté d'avaler, la voix rauque, les*
» *yeux caves, la face hippocratique &*
» *tous les avant-coureurs d'une mort*
» *prochaine* ». La fièvre intermittente soporeuse est un accident assez commun à Rochefort à la suite de l'usage immodéré des purgatifs ; Sydenham ne l'a point observé à Londres (94).

154. Un seul purgatif placé mal à propos augmente l'énergie des symptômes, échauffe, abbat les forces, redouble la fièvre ou la rappelle si elle avoit disparu depuis peu de jours ; il exige plus d'efforts de la part du Médecin, pour en prévenir les effets dangereux, que les symptômes de la maladie elle-même. Les choses se passoient de la même manière à Londres : « l'*abus*
» *des purgatifs jettoit les malades dans*
» *l'hydropisie, & les purgatifs adminis-*

» *trés dans la vue de guérir cette mala-*
» *die , lui faiſoient prendre de plus*
» *profondes racines & la rendoient incu-*
» *rable* ».

155. « *Il n'y a rien*, ajoute ailleurs » le célèbre Médecin Anglois, *de plus* » *ordinaire, que de voir des Praticiens* » *peu expérimentés , après avoir mal-* » *traité les malades & rendu les mala-* » *dies incurables , rejetter les fautes* » *qu'ils ont commiſes ſur la malignité* » *des maladies, ou attribuer au ſcorbut* » *leur durée & leurs progrès fâcheux*, » *quoiqu'il n'y ait rien de ſcorbutique* » *dans les ſymptômes, & qu'il n'y ait* » *rien eu de malin juſqu'à l'époque de* » *leurs traitemens* ».

Quinquina.

156. Lorſqu'après les jours conſa-crés à la dépuration , la fièvre a ceſſé d'être continue & eſt devenue abſolu-

ment intermittente, il faut, selon Sydenham, avoir recours au quinquina (*Formule* XII) ; mais loin de prescrire ce remède sans règle ni mesure, comme un préjugé malheureux semble y autoriser aujourd'hui, cet Auteur expérimenté ne permet de le donner que « *durant l'intervalle de trois accès con-* » *sécutifs*, après lesquels *il veut qu'on* » *laisse quatorze jours d'expectation pour* » *la dépuration que le quinquina doit* » *aider* ». En effet les malades qui suivent cette méthode, après avoir été traités comme ci-devant, essuyent rarement un grand nombre d'accès consécutifs, tandis que ceux qui abusent du quinquina, sans laisser d'intervalle, éternisent leurs fièvres & souvent les rendent dangereuses.

157. Mais toutes les fièvres intermittentes qui succèdent à l'épidémie de Rochefort, n'ont pas besoin du quinquina pour être détruites ; au con-

traire, elle cèdent ſouvent ſans le ſecours de ce remède & acquièrent une nouvelle intenſité par ſon uſage. Sydenham a fait la même remarque à Londres, principalement « *dans les* » *enfans & les jeunes gens, auxquels il* » *défend d'adminiſtrer le quinquina ni* » *aucun autre fébrifuge; il n'a jamais* » *vu aucun mal réſulter de cette inac-* » *tion* ».

158. Dans les perſonnes avancées en âge & dans les vieillards, lorſque la Nature ne ſe ſuffit pas à elle-même pour achever la dépuration, « *que les* » *accès n'ont d'autre effet que de cauſer* » *une fatigue infructueuſe, d'énerver les* » *malades & de les conduire à leur perte* », Sydenham y ſuppléoit par l'uſage des cordiaux & d'un régime fortifiant; il a toujours vu le ſuccès couronner ſes eſpérances. (*Formules* VIII. X. XIII.).

159. La même raiſon qui fait dégénérer les fièvres continues-remittentes

de Rochefort en fièvres intermittentes (151), rend celles-ci opiniâtres & de longue durée ; il y a plusieurs remarques à faire à leur sujet avant d'entreprendre de les guérir : s'il existe encore, parmi les symptômes, quelques-uns de ceux de la fièvre continue, comme la douleur de tête & les envies de vomir ; ou si, sans exister actuellement, ils ont eu lieu & n'ont pas été combattus ; il faut avant tout, leur opposer les secours prescrits contre l'épidémie proprement dite ; le plus souvent les saignées, les émétiques, & l'expectation seules, enlèvent comme par miracle des fièvres intermittentes de plusieurs mois.

160. Mais si la fièvre intermittente est entretenue, comme dans le plus grand nombre des cas, par le défaut de coction ou de dépuration, & que la force des organes soit inférieure à celle des humeurs qui ont besoin d'être dépu-

rées, c'eſt alors qu'il convient, après les remèdes généraux, de mettre en uſage les plus puiſſans fébrifuges; ſi le quinquina ne réuſſit pas, il y a lieu de croire que quelques remèdes généraux ſont encore indiqués. On peut d'ailleurs donner plus d'activité à ce remède, par pluſieurs préparations que l'expérience rend recommandables.

161. En obſervant attentivement les divers fébrifuges uſités, les uns adminiſtrés par les gens de l'Art, les autres prônés par le vulgaire & qui ſont très-nombreux, on peut ſe convaincre; 1°. que le ſuccès d'aucun n'eſt dû à aucune propriété fébrifuge particulière & éminente, propre à lui mériter cette préférence; 2°. que les guériſons opérées, par toute ſorte de fébrifuge, auroient pu l'être également par le quinquina; 3°. que les ſuccès obtenus par des remèdes qui ne contiennent point de fébrifuges, ſont dûs à la ceſſation de

ceux-ci qui s'oppoſoient à la guériſon (157); 4°. que ſouvent les intervalles placés entre divers changemens de traitement, ſont, par un heureux haſard, tels qu'ils conviennent ſelon le vœu de Sydenham, relatif à la dépuration (156).

162. Lorſque la fièvre intermittente eſt accompagnée de la diminution des forces du malade, & qu'elle eſt, pour ainſi dire, fomentée par la foibleſſe des organes, l'anaſarque ou l'hydropiſie ſont imminentes ou exiſtent déjà; Sydenham avertit alors qu'on voudroit en vain « *s'oppoſer à l'hydropiſie ſans* » *avoir détruit la fièvre*; il aſſure que » *l'uſage des cathartiques indiqués par* » *l'infiltration, ſeroit funeſte; il conſeille* » *de s'en tenir aux apéritifs* ». (*Formule XIV*).

163. Cette pratique, également convenable à Rochefort, n'exclud pas cependant les fébrifuges du traitement; l'ex-

périence a même confirmé, dans ce cas, le ſuccès d'un fébrifuge qu'on a vanté contre toutes ſortes de fièvres intermittentes; mais il n'a pas réuſſi toujours également. (*Formule XV*). Il n'a fait que remplacer le quinquina ſans aucun avantage dans la plûpart des malades; il a paru avoir plus d'efficacité dans les fièvres intermittentes compliquées d'infiltration, lorſque ſon uſage avoit été précédé par les remèdes généraux convenables & qu'on avoit reſpecté, dans le traitement, les intervalles preſcrits pour l'expectation, durant leſquels les apéritifs ſeuls ſont de ſaiſon.

164. On ne doit paſſer aux hydragogues qu'après la diſſipation totale de la fièvre; ceux qui exigent les boiſſons abondantes doivent être proſcrits, de même que tout ce qui pourroit entretenir le relâchement des fibres & s'oppoſer au retour des forces.

(*Formule XVI*). Il faut auſſi préſerver les Malades des hydragogues draſtiques, dont l'effet rameneroit infailliblement la fièvre. Cette modification des ſuites de l'Epidémie, eſt de toutes la plus difficile à conduire à une heureuſe fin. On obtient quelquefois du ſuccès des apéritifs mariés aux fébrifuges. (*Formule XVII*).

165. Mais quand la fièvre intermittente eſt entretenue par des obſtructions, les fébrifuges ſont contre-indiqués; ces remèdes, en précipitant l'affluence des humeurs dans les viſcères, y augmentent l'embarras; les purgatifs concourent au même but, en évacuant les humeurs les plus tenues du ſang, qui affluent aux inteſtins, tandis qu'il faudroit évacuer les plus épaiſſes, ou les délayer.

166. Les obſtructions du foye, ordinairement accompagnées de jauniſſe & ſouvent ſuivies de maladies de peau, exigent

exigent les ſaignées ; la timidité qui empêche de réitérer cette opération ſelon le beſoin, eſt toujours funeſte. Après les ſaignées convenables, l'évacuant de la bile (*Formule I.*) ne doit pas être oublié. On donne enſuite avec ſuccès les apéritifs légèrement évacuans & en même tems toniques, tels que les eaux minérales naturelles ou factices, (*Formule XVIII.*), & enfin, s'il eſt néceſſaire, le diſſolvant des pierres biliaires de M. *Durande*, (*Formule XIX.*) qui eſt auſſi ſpécifique contre l'épaiſſiſſement de cette liqueur. Quand la ratte eſt obſtruée, le danger eſt moindre, mais en même tems les ſecours ont moins de ſuccès. Dans toutes les obſtructions, les purgatifs accélèrent l'hydropiſie ; les eaux minérales appropriées & l'exercice, ſont d'un grand ſecours.

167. Il y a peu de remèdes efficaces contre la dyſſenterie, qui ſuccède à

l'Epidémie de Rochefort, pour peu qu'elle soit invétérée & que les commencemens en aient été négligés. Cependant l'émétique (*Formule III.*), employé à propos & répété si le cas l'exige, les calmans (*Formule XX.*), les tisannes (*XXI.*), les lavemens (*XXII.*) au commencement, & ensuite les lavemens astringens (*XXIII.*), les amers (*XXIV.*), & enfin le bol anti-dyssenterique du Collége des Médecins d'Edimbourg (*XXV.*), l'opium par intervalles, le régime farineux, & surtout l'abstinence scrupuleuse du bouillon, des corps gras & des purgatifs, ne sont pas toujours sans succès. Le lait, pour toute nourriture, m'a quelquefois réussi.

168. Celui de tous les moyens employés contre les suites de l'Epidémie, le changement d'air est le plus recommandé & le plus en usage ; mais il n'en est pas toujours le remède,

« *Il ne convient, en effet,* dit Sydenham,
» *qu'aux perſonnes avancées en âge, &*
» *après l'époque à laquelle la dépuration*
» *eſt achevée ; mais avant cette époque,*
» *il eſt moins utile que préjudiciable,*
» *ſur-tout aux jeunes gens* ». Le changement d'air eſt ſouvent même dangéreux, puiſqu'il diſpoſe à de nouvelles attaques de l'Epidémie (16) : il ne peut être favorable, que par les changemens qu'il occaſionne dans la manière de vivre, principalement lorſque l'air de la campagne eſt celui qu'on préfère.

RÉSULTAT.

I. Le traitement de l'Epidémie de Rochefort conſiſte à diminuer le volume du ſang & des humeurs, afin de rétablir l'équilibre entre les fluides & les organes dans leſquels ils ſont agités d'une manière extraordinaire.

II. Cette diminution doit se faire alternativement, en observant de commencer par celui des deux fluides, dont l'abondance est la plus grande & l'agitation la plus menaçante; ce qu'on reconnoît aux symptômes.

III. Dans la modification des Maladies Epidémiques de Rochefort, où les humeurs seules surabondent, la saignée n'est pas nécessaire, & pourroit être nuisible.

IV. Elle est indispensable, au contraire, lorsque l'abondance & l'agitation du sang égalent celles des humeurs, ou qu'elles les surpassent.

V. L'émétique remplit l'indication relative aux humeurs; quelquefois il faut un purgatif pour le seconder, & un calmant après son effet.

VI. Après les évacuations convenables, on doit s'astreindre à une expectation de quatorze jours, au bout desquels on a recours au quinquina,

ſi la fièvre eſt devenue intermittente.

VII. L'application de quelque remède que ce ſoit, durant l'intervalle conſacré à la dépuration, dérange cette opération de la nature & cauſe des Maladies graves.

VIII. La dépuration étant heureuſement faite, un purgatif eſt néceſſaire; mais le tems propre à l'application de ce remède, exige la plus grande attention, ſi l'on veut éviter une rechûte.

IX. Les Maladies Chroniques, qui ſuccèdent à l'Epidémie, exigent des traitemens particuliers, qui participent peu du précédent. Cependant les fièvres intermittentes opiniâtres, doivent ſouvent être attaquées comme l'Epidémie elle-même, lorſque celle-ci a été négligée ou maltraitée.

X. Les cordiaux ſont auſſi d'un grand ſecours, contre pluſieurs de ces fièvres.

XI. Les fébrifuges ne réuſſiſſent que quand on ſaiſit les circonſtances favo-

bles à leur usage; il est sur-tout essentiel d'observer à des intervalles de trois accès, une expectation conforme à celle qu'exige l'Epidémie.

XII. L'usage déplacé des fébrifuges & des purgatifs éternise les fièvres intermittentes, ou les fait dégénérer en d'autres Maladies très-graves & souvent incurables.

CINQUIÈME PARTIE.

Moyens de se préserver des Maladies Epidémiques à Rochefort, & dans tous les lieux où l'on observe la même Epidémie.

169. LES préservatifs convenables contre l'Epidémie que je viens de décrire, embrassent trois objets principaux: les moyens de prévenir l'infection de l'air, ceux de corriger dans plusieurs points essentiels la manière de vivre

des Etrangers, qui en ſont les victimes, & l'uſage des ſecours que le régime & les remèdes peuvent procurer.

170. Quoique les marais, qui environnent Rochefort, ne ſoient point la cauſe de l'Epidémie (56-67) ; l'opinion qui l'a fait croire, a procuré des deſſéchemens, avantageux pour la ſanté, en ce qu'ils préviennent la complication des Maladies ordinaires, avec celles qui pourroient procéder, dans quelques cas, des exhalaiſons marécageuſes ; mais il reſte pluſieurs autres précautions à prendre pour concourir au même but, ſans leſquelles, malgré les deſſéchemens, l'Epidémie ravagera toujours également les mêmes lieux.

171. Ces précautions ſont indiquées par la nature du ſol, & par les circonſtances de la température ; puiſque l'été, lorſqu'il eſt chaud & ſec, eſt la ſaiſon durant laquelle règnent les Mala-

dies ; il convient de rafraîchir & d'humecter l'air ; l'eau procureroit ces secours par des écoulemens ménagés à propos, & par des arrosemens usités avec succès dans plusieurs Villes de garnison, dans lesquelles j'ai saisi des étincelles de l'Epidémie qui règne habituellement à Rochefort.

172. Il est vrai que ces secours ne sont pas praticables dans ce moment à Rochefort, à cause de la position de la Ville ; il n'y a de l'eau qu'à l'extrémité de la colline sur laquelle elle est bâtie : mais on y a besoin d'un établissement à cet égard ; il seroit aisé de conduire un rameau de la Charente sous le sommet de la colline où est la Ville, d'y élever l'eau à la hauteur du sol, & de l'y accumuler dans un bassin ; alors, on procureroit à volonté des écoulemens capables d'entraîner les immondices dont les rues sont souvent infectées dans la plupart des quartiers ;

on tireroit de-là, la matière des arrosemens convenables, & on les exécuteroit par le moyen des pompes réservées pour les incendies. C'est envain qu'on a voulu forcer les Habitans à remplir, chacun devant sa maison, cet objet d'utilité publique, puisqu'il n'y a pas d'eau dans la plupart des maisons.

173. Les précautions relatives à la manière de vivre, propres à préserver de l'Epidémie de Rochefort, se tirent naturellement de l'examen des changemens que les sujets ont éprouvé avant que d'en être atteints. Ils sont tous partis de différens pays, où presque toutes les circonstances qui intéressent leur existence, étoient différentes : un air plus léger facilitoit la respiration, la chaleur du jour étoit tempérée par la fraîcheur des nuits ; la transpiration de la terre & la présence des bois, diminuoient l'ardeur du soleil & rendoient l'air agité ; ils prenoient sans danger

la nourriture la plus abondante, parce qu'elle étoit la plus saine; tout concouroit à rendre le sang plus fluide, les sécrétions plus faciles, & les excrétions plus libres. Mais tout est changé pour eux à Rochefort, durant la saison de l'Epidémie.

174. L'air pesant de Rochefort (54) rallentit la respiration, retarde le mouvement du sang dans les poumons, & dispose ce fluide à l'épaississement; la chaleur & la sécheresse (51) y absorbent les parties les plus tenues des humeurs; on n'y a d'ombrage, que celui des toîts échauffés par un soleil brûlant; la transpiration de la terre, propre à rafraîchir le sang, y est interceptée par les pierres qui la couvrent & qui refléchissent la chaleur; il n'y a pas un arbre qui fournisse un ombrage frais.

175. Dans cette température, un exercice considérable augmente la transpiration, & diminue encore plus la

férofité du fang; tandis que le vent du midi, ou l'air calme l'abforbent. Outre cela, les alimens y font groffiers (69); un vin épais, chargé de tartre & d'efprits (75), eft le diffolvant qu'on fubftitue à l'eau, ou à d'autres boiffons plus légères.

176. J'ai obfervé une grande différence, eu égard au nombre des perfonnes affligées par l'Epidémie, entre les fujets domiciliés dans l'intérieur de la Ville, & ceux qui, logés dans les dehors, y jouiffent des douceurs domeftiques attachées à la vie champêtre. J'ai vu rarement tomber malades ceux d'entre les Ouvriers & les Matelots qui cultivent, à des momens perdus, un petit jardin potager, qui vivent de fes productions, qui ont du laitage, & pour qui les fruits qu'ils ne recueillent pas, ne font pas un objet de dépenfe exrraordinaire.

177. L'importance & l'utilité de ces changemens suffisent sans doute pour faire voir quelles sont les causes des maladies de Rochefort. Il résulte de l'erreur qui fait regarder l'insalubrité de l'air comme la cause de cette Epidémie, que tous les préservatifs usités contre elle, n'ont que l'air pour objet, & qu'ils sont par conséquent employés en pure perte; ils contribuent au contraire à augmenter les ravages de l'Epidémie par la confiance qu'ils inspirent & parce qu'ils ferment les yeux sur les secours vraiment capables de succès.

178. Le régime est pour ainsi dire le seul préservatif de l'Epidémie de Rochefort; mais on ne sauroit procurer ce secours aux Ouvriers, aux Soldats, aux Matelots & aux Forcats, qu'autant que l'Administration s'en occupera; les uns sont livrés à eux-

mêmes & n'ont d'autre guide que leurs paſſions ; les autres ſont gouvernés dans un ordre établi depuis long-tems & dont aucune réflexion n'a fait juſqu'ici connoître les défectuoſités. Je ne me flatte pas de perſuader bien des perſonnes qui tiennent aux uſages & déſapprouvent les innovations, ni d'opérer une réforme ; je donne ſeulement mes idées à développer, & je m'empreſſe de faire remarquer que depuis nombre d'années, ni les moyens de prévenir les maladies de Rochefort, ni les ſecours de l'Art, n'en ont empêché les ravages annuels.

199. On devroit faire enſorte, que, durant la ſaiſon de l'Epidémie, tout ſe fit, dans l'Arſenal de Rochefort, d'une manière combinée avec les cauſes des maladies ; les Étrangers de la claſſe du Peuple vivroient en commun, par pelotons ou par chambrées ; & leurs alimens ſeroient preſcrits par les gens-

de l'Art les plus éclairés. Ils ne mangeroient point de viande & ne boiroient point de vin, par la difficulté de leur en procurer de bon ; les légumes frais, autant qu'il seroit possible, de la salade, les fruits de la saison, qui sont parfaits à Rochefort, & qui y coûtent même moins que les alimens ordinaires dans les années communes, seroient leurs mets & formeroient, avec du bon pain, leur seule nourriture ; ils n'auroient pour boisson que de l'eau, acidulée avec le vinaigre & rendue spiritueuse avec un peu d'eau-de-vie ; il leur seroit libre de boire de la petite bière, qu'on se procureroit à peu de frais dans le pays, par un établissement convenable.

180. Le lait pourroit alors faire partie des alimens des Habitans de Rochefort; si on observe aujourd'hui que cette liqueur leur est nuisible, c'est par le mélange qu'elle éprouve dans l'esto-

mac de ceux qui se le permettent, avec diverses autres substances qui le dénaturent. En même tems qu'on devroit multiplier les jardins potagers à Rochefort, il faudroit y profiter mieux des excellens pâturages qui environnent cette Ville, & rendre par là le lait plus commun ; ces deux alimens remplaceroient avec tout l'avantage que le cas exige, les viandes, les salaisons & le vin. Celui-ci sur-tout est si pernicieux à Rochefort, que, de tout les ivrognes atteints de l'Epidémie, je n'en ai pas vu guérir un seul.

181. La discipline seroit nécessaire pour obvier aux écarts de la plûpart des sujets accoutumés à vivre selon leurs caprices, ce qui leur est nuisible ; on les surveilleroit dans leur demeure ; on les amèneroit au travail de grand matin & on le leur feroit quitter durant les heures les plus chaudes du jour ; on les y ramèneroit le soir, si la nature des

travaux le permettoit ; on leur feroit finir la journée par le bain dans la rivière. Chaque individu se baigneroit à son tour deux ou trois fois par semaine. Un établissement sur la Charente, propre à procurer ce secours essentiel, seroit encore de peu de conséquence.

182. Dès qu'un homme ressentiroit le moindre dérangement dans sa santé, ou dès qu'on s'appercevroit de son défaut d'aptitude au travail, d'appétit, de sommeil, on avertiroit un Médecin ou Chirurgien exercé dans les principes que j'ai exposé (4e Partie) & la maladie n'auroit aucune suite fâcheuse. On obvieroit aux rechûtes, en tenant les malades au régime végétal, jusqu'à ce que la convalescence fut annoncée par les meilleurs signes; mille observations m'ont tracé cette règle de conduite, dont le succès n'a jamais trompé mon attente.

183. Les perſonnes, dont l'éducation & l'aiſance les éloignent des erreurs qui ſont le fléau des autres, qui ne ſont aſſujeties à aucun travail pénible, ni expoſées à l'ardeur du ſoleil, doivent ſe contenter de choiſir leurs alimens dans la claſſe de ceux que je viens d'indiquer, & de ſe rafraîchir par les boiſſons acidulées & par les bains. L'uſage de pluſieurs Habitans de Rochefort, de ne faire qu'un très-grand repas dans vingt-quatre heures, n'eſt pas ſalutaire durant l'Été; il vaut mieux manger pluſieurs fois le jour, afin de fatiguer moins les organes digeſtifs & de faire de meilleurs digeſtions.

184. Le bon vin eſt très-propre à ſuppléer à ce que les alimens preſcrits pendant la ſaiſon des maladies, ont de moins tonique que les alimens ordinaires; mais on doit en uſer avec circonſpection & le mêler avec égales par-

ties d'eau ; le café convient aux personnes dont le tempérament est pituiteux & aux sujets fort gras.

185. L'exercice du matin & la vie active sont, après les alimens choisis, le plus puissant préservatif des maladies qui règnent à Rochefort ; mais il vaut mieux le prendre au-dehors de la Ville, afin de profiter du rafraîchissement que procure la transpiration de la terre. Ceux qui se promènent souvent à cheval sont rarement malades, aussi bien que ceux qui font un usage habituel des bains domestiques.

186. Le changement d'air, qu'on regarde à Rochefort comme un préservatif de l'Epidémie, n'y est pas d'une utilité générale ; l'observation détruit encore à cet égard un préjugé important. On observe, comme je l'ai dit (168), que la manière de vivre à la campagne achève la guérison & préserve des rechûtes, lorsque la mala-

die a été bien traitée ; mais ſi on a paſſé à Rochefort un tems ſuffiſant, pour diſpoſer aux maladies, & ſi on y a vécu d'une manière propre à les déterminer, c'eſt envain qu'on prétend s'en préſerver par la fuite. Elles attaquent également ailleurs. Pluſieurs exemples en font foi ; on en a vu ſur-tout une preuve convainquante l'année dernière : une grande partie du Corps Royal de Marine, envoyée à *Angoulême*, pour être à l'abri de l'Epidémie, y fut auſſi maltraitée, que celle qui étoit reſtée à Rochefort.

187. Bien de jeunes gens & d'autres individus d'une conſtitution phlegmatique pourroient être expoſés, en ſuivant le régime propre à préſerver des maladies de Rochefort, à diverſes maladies d'atonie. Pour obvier à cet inconvénient, lorſqu'on auroit lieu de le craindre, on leur feroit prendre de tems en tems & même tous les jours,

un gros de quinquina en poudre très-fine avant le repas ; mais on éviteroit d'ufer de ce remède au-delà du befoin. L'effet qui indique les bornes qu'il faut mettre à l'ufage du quinquina, eft celui de rendre le ventre libre & les excrémens plus folides. Dans la difpofition à l'Epidémie, le ventre fe refferre & les excrémens s'amolliffent ; mais, à cette époque, les lavemens ou les purgatifs déterminent toujours la maladie.

188. On adminiftreroit également le quinquina aux fujets des claffes inférieures dans les mêmes vûes ; mais il faudroit redoubler les foins pour eux, à raifon de ce qu'ils s'efforcent davantage de les éluder. Il femble qu'un des caractères particuliers de l'Épidémie foit de maintenir les forces de la plûpart des malades, & fes autres difpofitions pendant plufieurs jours, & de leur permettre même des erreurs graves, fans

qu'il s'en ſuive promptement d'inconvéniens remarquables.

189. Mais, plus on a abuſé de cette diſpoſition, plus les ſymptômes graves ont tardé à ſe développer, & plus on a négligé de remédier aux premières atteintes; plus l'état des malades devient allarmant, & plus les maladies prennent enſuite des modifications dangereuſes. Mes efforts en 1780, pour ſatisfaire au ſervice pendant l'Épidémie de cette année, aggravèrent tellement les ſymptômes qui me tourmentoient depuis trois ſemaines, que je tombai tout-à-coup dans un état déſeſpéré.

190 Ce qu'il y a de plus eſſentiel à obſerver, après ce que je viens de dire, pour ſe préſerver des maladies de Rochefort, c'eſt d'éviter de ſe les attirer ſoi-même, en tourmentant la Nature par des remèdes de précaution. Mille gens ſe dérangent la digeſtion

par divers ingrédiens que l'empirisme accrédite; les uns énervent leurs organes par l'excès des boissons aqueuses; les autres abusent des lavemens & sur-tout des purgatifs qui ne peuvent convenir à cette époque dans aucun cas; peu saisissent ceux où les toniques sont nécessaires.

191. En un mot, il est de la plus grande importance de ne rien entreprendre à Rochefort, sur sa santé, sans avoir consulté un homme de l'Art instruit; cet Ouvrage pourra remplacer à quelques égards les conseils, qu'il peut-être quelquefois difficile de se procurer; ceux qu'il contient, sont d'autant plus dignes de confiance, que, pendant quatre ans de la Pratique la plus étendue, je n'ai pas perdu un seul des malades dont j'ai pu prendre soin pendant tout le cours de sa maladie.

PRÉCIS
DES OBSERVATIONS
DE CHIRAC,

Sur les Maladies qui entraînent la perte des Soldats, des Matelots & des Artisans, extrait du *Traité des Fièvres Malignes*, &c.

192. C'EST à Rochefort, en 1694, que cet Auteur faisoit ses observations ; & il a la franchise de confesser qu'avant de les avoir faites, il étoit très-embarrassé lorsqu'il avoit à traiter les différentes fièvres qu'on nomme communément *malignes*. Il trouvoit obscure l'idée d'une malignité contagieuse, à laquelle tous les anciens Auteurs ont attribué la cause des maladies populaires qui sont les précurseurs de la mortalité ; il ne pouvoit saisir le rapport qu'il devoit y avoir,

ſelon lui, entre les altérations des organes & des humeurs, & une cauſe cachée & inconnue; il étoit obligé de ne traiter ſes malades qu'en tâtonnant par des analogies; il ne voyoit rien de certain dans ſa pratique, que ſon ignorance & le beſoin qui le tourmentoit de faire des recherches.

193. Loin d'être ſéduit par la témérité de quelques modernes, qui s'étoient formé des idées ſur les *qualités occultes* des cauſes de malignité, & qui leur avoient prêté des formes ſenſibles, Chirac ſe perſuada que ces Ecrivains, au lieu de s'aſſurer de l'exiſtence de ces prétendues cauſes, avoient préféré les inventer, afin de ſoulager leur eſprit, & de ſe tirer, par un effort d'imagination, de l'obſcurité où les plongeoit leur ignorance; il rejetta toutes ces chimères, dont il vit bien qu'il ne pourroit tirer aucune indication ſatisfaiſante pour ces ſortes

de maladies; il ne voulut établir ſes traitemens que ſur des cauſes évidentes & ſenſibles, & c'eſt dans les malades & les cadavres qu'il les trouva.

194. Les altérations découvertes par Chirac dans les cadavres des ſoldats, matelots & artiſans, étoient un ſang rouge-foncé, épaiſſi, & caillé dans les groſſes veines & dans les ventricules du cœur, l'engorgement du cerveau, du poumon, du foie, de l'eſtomac & des inteſtins, des obſtructions & engorgemens du ſang dans les vaiſſeaux & les principaux viſcères, une diſpoſition inflammatoire, ſur-tout dans les tempéramens bilieux, l'inflammation ou l'engorgement du foie, la ſuppreſſion de la ſécretion de la bile, la fermentation de cette humeur retenue dans le ſang, l'effervefcence de celui-ci dans tous les vaiſſeaux, ſon extravaſation dans le cerveau, &c. &c. Il regar-

doit comme les cauſes extérieures de ces maladies, le chagrin, la terreur, la triſteſſe, la crainte, les exercices forcés, les mauvais alimens, les vins aigres, & l'air chaud altéré par les exhalaiſons des marais.

195. Il réduiſoit les indications dans ces maladies à trois; celle des *fondans* pour détruire la diſpoſition inflammatoire, de la *ſaignée* pour remédier à l'épaiſſiſſement & aux engorgemens, & celle des *émétiques* & des *purgatifs* dans les cas de nauſées ou vomiſſemens, ſelon la qualité des évacuations. Mais il importoit de choiſir celle de ces indications qui étoit la plus preſſante, afin d'y ſatisfaire d'abord, & d'empêcher par-là les maladies de devenir funeſtes; c'étoit des cordiaux que Chirac appelloit des fondans (*formule XXVI ou XXVII*).

196. Lorſqu'après un grand *friſſon*, les malades ſe plaignoient d'accable-

ment, de mal de tête, qu'ils avoient les yeux allumés, le viſage rouge, le pouls fréquent & petit, & la peau plus chaude que dans l'état naturel; lorſqu'ils avoient des nauſées ou qu'ils vomiſſoient, qu'ils étoient conſtipés ou moleſtés par la diarrhée; on s'empreſſoit de les ſaigner (112); on leur tiroit à diverſes repriſes une ou deux onces & juſqu'à douze ou quatorze onces de ſang; on réitéroit cette évacuation ſelon les cas, & peu de temps après, l'émétique dégageoit les vaiſſeaux du foie & des inteſtins (*formule XXVIII*).

197. Si l'émétique étoit ſuivi de la perte des forces & de la foibleſſe du pouls, CHIRAC répétoit ſon cordial fondant, avec un grain entier de laudanum, à prendre par cuillerées dans l'eſpace de 24 heures; &, ſi l'inflammation reprenoit vigueur après l'opération de l'émétique, il répétoit ſans balancer la ſaignée (113, 136).

Il blâme l'imprudente sagesse de ceux qui ne trouvent pas convenable d'administrer la saignée & l'émétique dans le même jour; la lenteur que ces Médecins préfèrent ne peut convenir que dans les maladies dont le danger n'est pas pressant (135).

198. A raison de l'épaississement de la bile, la boisson recommandée par Chirac étoit la décoction de *chicorée sauvage*, de *dent de lion*, *d'hépatique*, de *cresson d'eau*, de *scolopendre*, de racines de *fraisier*, de *grande chélidoine*, de *garance*, remèdes indiqués contre la jaunisse. Le *nitre* & *le crystal minéral* entroient dans ces boissons; elles occupoient seules le deuxième jour; &, si la fièvre revenoit le soir aussi forte que la veille, la saignée & un émétique plus doux étoient réservés pour le lendemain. Les purgatifs étoient extrêmement rares; mais l'émétique étoit employé de deux jours l'un,

jusqu'à la rémission des symptômes avec beaucoup de succès.

199. Il seroit inutile de suivre plus loin la méthode de CHIRAC dans ce qui concerne les fièvres devenues très-graves, qu'il appelle pestilentielles. Ce qui vient d'être dit suffit pour faire voir que cet habile Médecin avoit su sortir de la routine ordinaire qui servoit de guide aux Médecins de Rochefort, dans le traitement des maladies regnantes. Ces maladies n'ont pas changé de caractère depuis près d'un siècle; mais le préjugé a repris le dessus dans cette ville; l'on y a, sur les causes de ces maladies, les mêmes idées fausses que Chirac a combattues, & l'on y traite les malades aussi mal qu'on faisoit avant lui.



PRÉCIS

DES OBSERVATIONS

DE JACQUES LIND,

Sur les Fièvres intermittentes, extrait de l'Appendice *inſéré dans ſon* Eſſai ſur les Maladies des Européens dans les climats chauds, *en anglois.*

200. Il ne faut pas abandonner les fièvres intermittentes; elles exigent de bonne heure les ſecours de la médecine. On a quelquefois de la peine à les diſtinguer des autres fièvres dans les premiers temps de l'invaſion; &, plus elles ſont anciennes, plus il eſt difficile de les déraciner.

201. Lorſque ces maladies ont commencé en Automne, on peut les confondre avec les fièvres continues remittentes de l'Eté; elles ont la même

durée, les mêmes redoublemens, les mêmes intervalles entre les accès ; il y en a qui sont caractérisées par des saignemens de nez périodiques ; des douleurs au côté qui surviennent de deux jours l'un, avec les mêmes symptômes qui accompagnent la présence de la pierre, affectent d'autres malades ; on voit à quelques-uns des toux sèches, très-fatiguantes, & d'autres accidens, qu'il seroit trop long de rapporter. Il importe donc de savoir distinguer ces sortes de fièvres sous tous ces déguisemens.

202. La saine pratique proscrit du traitement de ces maladies tous les secours qui sont propres à diminuer les forces ; la saignée convient rarement. Cette réflexion ne contredit point au traitement indiqué dans les deux productions précédentes, contre ces mêmes maladies. (112, 196). L'opinion de Lind ne diffère de celle des Médecins

de Rochefort, qu'en ce qu'ils ont observé des sujets dont les forces avoient moins d'intensité. Le dégré de force des malades qui détermine l'usage de la saignée, est assez aisé à déterminer, par l'intensité de la fièvre. La durée du frisson, les retours périodiques qui sont les signes certains de l'intermittence des fièvres, aussi bien que les bâillemens fréquens, les sueurs aigres, & l'urine briquetée dans les intervalles des accès, contre-indiquent la saignée.

203. Dès que le froid de la fièvre intermittente se déclare, on doit faire mettre le malade au lit, & lui faire prendre une potion, qu'on pourroit appeller stimulante (*form.* XXIX). Si les nausées surviennent à la suite de cette potion, ou si elle ne calme pas le frisson, on ajoute un verre de petit lait fait avec le vin, ou une tasse de *thé de menthe*, avec une petite cuillerée *d'esprit de corne* de *cerf*; cette boisson

doit être réitérée de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que la sueur paroisse; on tient le malade chaudement dans son lit; on détermine la sueur par le moyen des bouteilles pleines d'eau chaude, ou des briques échauffées, à la plante des pieds; le frisson diminue par ces moyens, & les sueurs ne tardent pas à paroître.

204. Lorsque les fièvres intermittentes débutent par un violent frisson, je fais prendre avec succès un peu de bon *vin chaud sucré* avec de l'eau. Pour modérer un frisson qui n'incommode pas extraordinairement, je me contente de faire boire toutes les heures un verre d'infusion chaude de *fleurs de sureau* dans l'eau d'orge ou d'avoine, avec un peu de *miel* & de *nitre*; les douleurs convulsives, auxquelles le froid des fièvres quartes donne lieu, cèdent ordinairement à une autre potion, qui est alors calmante (*form.* xxx).

Lind employoit, contre les douleurs du dos & des reins, un topique, qu'il appelloit emplâtre diaphorétique, & qui ne paroît pas mériter grande confiance.

205. La difficulté de distinguer la fièvre à l'invasion du premier accès, oblige le Médecin à la circonspection; ce n'est qu'à l'invasion du second accès qu'il peut agir avec connoissance de cause, & cette expectation ne peut tourner au préjudice des malades. Le degré de chaleur qui caractérise l'accès doit servir de guide dans cette occasion. Si la chaleur du premier accès n'est pas considérable, il seroit inutile de faire usage d'aucune espèce de remèdes; mais quand il est extraordinairement prolongé, ou accompagné de symptômes alarmans, on doit faire appliquer un *vésicatoire* entre les deux épaules, donner le *tartre émétique* à petite dose, & un *narcotique* (*formule*

XXXI) après ſon opération (133). Dans les paroxiſmes ſuivans, on ſupprime l'émétique; &, pour abréger le tems de la chaleur, on donne une ſuffiſante quantité d'*opium* demi-heure après qu'elle a commencé. Ce remède abbat promptement la fièvre, & précipite la ſueur, qui eſt l'iſſue ſalutaire de chaque accès. Le plus grand danger de ces accès ne procède que de la prolongation de la chaleur.

206. Les fièvres intermittentes qui règnent dans les pays bas & marécageux pendant l'Automne, débutent ſouvent à la manière des continues ou remittentes; c'eſt pour cela qu'on les appelle en quelques endroits fièvres phrénétiques. Si elles ne ſont pas promptement ſuivies de rémiſſion, elles deviennent très-dangereuſes; ce type eſt le même que celui qui a été décrit ci-devant (85, 86 & 87). Il ſeroit alors très-fâcheux de confondre

cette maladie avec la véritable fièvre inflammatoire, & de faire pluſieurs ſaignées aux malades; cette évacuation ne pourroit qu'augmenter l'opiniâtreté de la fièvre & le danger dont elle menace (111). La ſaignée feroit encore plus pernicieuſe, s'il y avoit lieu de préſumer, par la nature des ſymptômes, qu'il y aura bientôt une rémiſſion, ou que la fièvre ſe convertira en intermittente régulière, qui eſt le type ordinaire des maladies d'Automne.

207. Il faut avoir recours au *quinquina* dès que la fièvre a une intermiſſion complette, ſoit qu'elle ait été procurée par le moyen des remèdes, ou qu'elle ait eu lieu par le cours naturel des choſes (156). L'on peut dire que la guériſon dépend abſolument du ſage emploi de ce remède; on ne doit faire uſage des autres que dans la vue de diſpoſer les organes à

recevoir le fébrifuge avec tout le ſuccès qu'il peut opérer, de diminuer les ſymptômes particuliers qui pourroient intercepter ſon action, & de le remplacer, s'il eſt poſſible, lorſque des raiſons empêchent de l'adminiſtrer. L'uſage du quinquina n'aſſujettit à aucune préparation, ſi ce n'eſt celle d'évacuer l'eſtomac & les inteſtins avec un *vomitif*, quand il y a nauſée ou envie de vomir (129-139), & quelquefois un purgatif (144).

208. On remarquera ſans doute la timidité de Lind, qui ne faiſoit prendre d'abord que *6* grains d'*Ipécacuanha* pour faire vomir. A la vérité, l'on obſerve le plus ſouvent que le ſuccès de ce remède ne dépend pas de la doſe qu'on en donne, mais de la diſpoſition de celui qui le prend. Le plus petit émétique a un plein ſuccès dans les ſujets très-diſpoſés à l'évacuation que ce remède ſollicite ; ce qui doit

faire interdire les émétiques à haute dose. Lind préféroit assez souvent un purgatif qu'il appelloit stomachique, tel qu'une once ou deux de *teinture sacrée* (*form.* XXXII), ou quelques grains de *pilules de Rufus* (XXXIII). Il prescrivoit ces remèdes dans le tems de l'intermission, dès que le malade étoit sans fièvre, de manière qu'ils avoient achevé d'opérer avant le retour de l'accès. Immédiatement après l'effet de l'émétique ou du purgatif, on peut administrer le quinquina avec confiance.

209. La première rémission de la fièvre est un avertissement de suspendre le quinquina jusqu'à l'accès suivant, afin de découvrir le vrai caractère de la maladie ; mais, si les symptômes en sont dangereux, on est quelquefois forcé de profiter de la première intermission pour faire prendre le quinquina, avant même aucune préparation. On a vu, dans quelques endroits

mal ſains de l'Angleterre, des fièvres intermittentes ſi malignes après des étés chauds, que le ſecond accès étoit ſouvent mortel, & l'on n'avoit que le quinquina pour ſauver les malades. Tels ſont apparemment les maladies dont il a été queſtion au paragraphe 118, ſous le nom de fièvre intermittente ſoporeuſe.

210. C'eſt une erreur de penſer comme quelques Médecins, que les fièvres intermittentes auxquelles il faut un certain temps avant d'être formées, doivent reſter livrées à la nature juſqu'à ce qu'elles ſoient déterminées; l'expérience journalière prouve la fauſſeté de cette idée. On ne peut arrêter trop vîte une fièvre intermittente; plus elle eſt grave, plus le beſoin des remèdes qui peuvent l'enlever eſt preſſant; &, moins ſa guériſon a exigé de tems, moins le tempérament en eſt altéré. On a tort auſſi d'interdire

le quinquina jusqu'à une certaine époque, sous le prétexte que ce médicament occasionne les symptômes fâcheux qui sont les suites naturelles de la durée ou de la malignité de la maladie; ces préjugés n'ont d'autre fondement que des observations imparfaites, & ne trompent que ceux qui ne savent pas distinguer les effets du remède d'avec ceux du mal.

211. Lind eut une occasion remarquable de se convaincre de l'avantage du quinquina administré très-promptement dans l'épidémie des fièvres rémittentes & intermittentes qui régnèrent en 1765, 1766 & 1767, & qui ravagèrent la plus grande partie de l'Angleterre, où la pratique de cet auteur étoit dans la plus grande activité. Si le quinquina enlevoit la fièvre immédiatement après le premier ou second accès, comme Lind l'a éprouvé sur

lui-même & ſur deux cents de ſes malades, elle n'étoit ſuivie ni de jauniſſe ni d'hydropiſie; mais ſi ce remède avoit été omis, ſoit par négligence, ſoit parce que la rémiſſion avoit été imparfaite, la fièvre ſe compliquoit d'hydropiſie, de jauniſſe (101), ou d'une douleur de tête habituelle (138); les ſymptômes fâcheux, dont la violence répond à celle des accès de fièvre qui ont précédé & à leur durée, s'aggravent ſenſiblement après chaque accès, au point que la peau devient de plus en plus jaune ou infiltrée.

212. Par la durée de la fièvre, le ventre & les jambes s'enflent prodigieuſement, & les malades ſouffrent de céphalalgie & de vertiges; de ſorte qu'ils ſont tellement abattus, même après que la fièvre eſt diſſipée, qu'ils ne peuvent marcher dans leur chambre avant quinze jours ou trois ſemaines. Quatre ou cinq accès d'une

fièvre intermittente régulière, d'une simple fièvre tierce, sont quelquefois suivis de symptômes funestes. La rechûte d'un hydropique dans la fièvre intermittente, qui est fort ordinaire, exige absolument le secours du quinquina pour arrêter sur-le-champ la fièvre (163). Cette méthode a réussi à Lind sur plus de 70 malades.

213. Cet Auteur ne faisoit prendre le quinquina qu'après le calme qui succède à la fièvre, & lorsque tous les symptômes étoient dissipés; il le prescrivoit à très-grandes doses, sans s'embarrasser de la toux, ou de toute indisposition chronique qu'on observe dans presque toutes les fièvres intermittentes; il n'a jamais administré le quinquina pendant les accès. Si ce remède ne réussit pas dans les fièvres intermittentes, c'est qu'on ne l'employe pas assez long-tems, & qu'on en fait prendre de trop petites doses, ou que

la forme n'en eſt pas convenable.

214. Une once ou une once & demie de quinquina, pris dans le cours d'une intermiſſion, ne ſuffit pas pour prévenir un autre accès. Si cette quantité remplit quelquefois le but qu'on ſe propoſe, ſouvent auſſi elle eſt inſuffiſante, & ne diminue rien à l'accès ſuivant. Alors, au lieu de ſe plaindre du remède, & de le croire peu efficace, il faut au contraire en augmenter la doſe progreſſivement dans les intermiſſions ſuivantes, juſqu'à ce qu'on en ait employé *cinq ou ſix onces* au moins.

215. Il faut bien auſſi ſe donner de garde de renoncer au quinquina dès qu'un accès a manqué, mais en continuer l'uſage à plus petites doſes, & pendant dix à quinze jours & plus; &, pour prévenir les rechûtes, on fera bien d'en reprendre encore un peu de tems en tems, même pendant

plusieurs mois après la cessation totale de la maladie, sur-tout dans les tems où l'air sera humide, & où le vent soufflera de la partie de l'orient.

216. Lorsqu'on a lieu de craindre de ne pas donner assez de quinquina à cause de la brièveté des intermissions, comme dans les fièvres quotidiennes & doubles tierces, il est nécessaire d'en faire prendre toutes les deux ou trois heures, depuis un gros jusqu'à deux.

217. La forme sous laquelle on donne le quinquina, n'est pas indifférente. Les mucilages & les syrops mis en usage pour en éviter le goût au palais, ne conviennent pas; ils en affoiblissent l'action. Rien n'est plus propre à servir de véhicule au quinquina que la petite bière & le lait; celui-ci vaut encore mieux que l'autre. Un gros de quinquina mêlé avec deux onces de lait, pris sur-le-champ, ne rebute

point les perſonnes les plus difficiles; en ſe rinçant la bouche avec du lait, il ne reſte pas le moindre goût de ce remède. Si cette mixture ne ſe boit pas à l'inſtant même de ſa préparation, l'écorce du Pérou communique bientôt au lait une ſaveur amère.

218. L'uſage du quinquina en électuaire ou en bol, eſt beaucoup moins efficace qu'en julep ou en verrée, ſur-tout ſi l'on y ajoute une doſe convenable de *vin* ou *d'eau-de-vie.* Six gros de quinquina pulvériſés, donnés dans un julep, dont le quart ou le tiers eſt d'eau-de-vie, ont autant d'effet qu'une once de ce remède en électuaire, & l'eſtomac s'en accommode mieux. Les malades qui ne ſont pas accoutumés au vin ou à l'eau-de-vie, peuvent prendre chaque verrée avec *l'eſprit de ſel ammoniac*, ou la *teinture de myrrhe*, l'un & l'autre augmentent l'énergie du quinquina (*form.* XXXIV).

219. Quant à l'opium (*form.* XXXI) administré durant la chaleur d'une fièvre intermittente, voici les vertus principales qu'on lui reconnoît. Il diminue & abrége le paroxisme beaucoup plus sûrement qu'une once de quinquina ne guérit la maladie; il affoiblit ordinairement le mal de tête, éteint l'ardeur fébrile, & donne lieu à une sueur très-abondante, suivie immédiatement après de la rémission; il dissipe cette chaleur brûlante & pénible qu'on éprouve fréquemment lorsqu'on transpire dans le fort de l'accès; la sueur est aussi toujours plus copieuse chez ceux qui ont pris de l'opium que chez les autres; on obtient même quelquefois de ce remède un calme & un sommeil tranquille & rafraîchissant, dont le malade sort baigné d'une sueur générale, & délivré de la plus grande partie de ses maux.

220. Les effets de l'opium ont

toujours paru à Lind plus uniformes & plus conſtans dans les fièvres intermittentes que dans toute autre maladie. Il n'y a, ſelon cet Auteur, pas de remède dont l'action ſoit alors plus prompte & plus marquée. Un narcotique, donné dès le commencement de la chaleur, empêche tellement que le tempérament ſoit altéré par ces fièvres, que, ſi l'on en fait conſtamment uſage dans ces maladies, les malades ne ſont plus menacés de jauniſſe ni d'hydropiſie.

221. Quoique les ſymptômes fébriles ne cèdent pas toujours ſur-le-champ à l'opium, il eſt néanmoins certain qu'il n'en augmente jamais la violence; la plupart des malades retirent, au contraire, de grands avantages des narcotiques, ſi l'on a ſoin de les faire prendre dans le temps de la chaleur. On remarque auſſi que les malades ſupportent alors de plus

grandes doses de ces médicamens que dans toute autre circonstance. Quand ils ne réussissent pas à dissiper le délire qui survient pendant la chaleur, on peut être au moins persuadé qu'ils ne l'augmenteront pas. Au reste, si le malade délire dans l'accès, il est bon d'attendre pour donner le narcotique que les facultés intellectuelles soient rétablies ; alors il remédie utilement à la foiblesse & à la langueur, qui ont coutume de succéder à ces accidens.

222. Ce remède a paru au docteur Lind être aussi le meilleur préparatif au quinquina ; car non-seulement il procure une intermission complette, sans laquelle le fébrifuge ne peut être prescrit avec sûreté, mais encore il occasionne une évacuation si abondante & si salutaire par les sueurs, qu'ordinairement on a besoin d'en diminuer la dose. Il mêloit le narcotique

avec environ deux onces de *teinture ſacrée*, (qui eſt une eſpèce de purgatif) (*form.* XXXII), quand le malade qui devoit prendre le narcotique étoit conſtipé ; il abrégeoit ainſi le paroxiſme, & les inteſtins étoient évacués avant le tems de donner le fébrifuge. L'opération de la teinture ſacrée eſt quelquefois retardée par le narcotique ; mais elle n'en eſt pas moins sûre. Si c'eſt un émétique qu'on a donné immédiatement avant l'accès, le moment où le chaleur commence, eſt celui où le narcotique convient.

223. On ne doit pas perdre de vue que ces préceptes de Lind ſont le fruit d'une pratique très-étendue & très-heureuſe. Il s'eſt contenté de publier les obſervations précédentes, ſans s'écarter de ſon expérience, perſuadé qu'aſſez de Médecins, tant anciens que modernes, ont écrit d'une manière ſatisfaiſante ſur les différentes

eſpèces de fièvres qu'il a obſervées ; & qui ont été tout auſſi communes & opiniâtres en Grèce & à Rome, du tems d'Hyppocrate & de Galien, qu'elles le ſont de nos jours. Il n'auroit pu, de ſon aveu, rien ajouter aux deſcriptions données par ces Auteurs ; il les a trouvées auſſi exactes qu'elles puiſſent l'être : mais, pour ce qui regarde le traitement, il convient que c'eſt uniquement aux recherches heureuſes des Médecins des ſiècles derniers, à la découverte de quelques remèdes nouveaux, & à l'application mieux entendue de ceux qui étoient connus, que l'on doit l'avantage de ne plus regarder ces maladies comme le déſeſpoir de la médecine. Aujourd'hui, ajoute Lind, le Médecin qui ſait employer à propos les véſicatoires, le quinquina & l'opium, trouve bien peu de fièvres intermittentes qui lui réſiſtent, & il ne fait point languir

ſes malades dans l'attente de leur guériſon.

224. Lorſque la foibleſſe de l'eſtomac ou l'averſion des malades rendent l'uſage du quinquina impoſſible, il faut le faire prendre en lavemens (*form.* XXXV) ; il réuſſit auſſi bien de cette manière que de l'autre, ſi l'on a ſoin de commencer par un lavement purgatif, comme de ſel gemme, pour débarraſſer les inteſtins des matières fécales, & ôter tout obſtacle à l'effet du fébrifuge.

225. Les enfans attaqués de fièvres intermittentes ont beſoin d'un traitement particulier, tant à cauſe de leur délicateſſe que de la difficulté & de l'impoſſibilité qu'il y a ſouvent à leur faire prendre le quinquina. On leur fait d'abord frotter l'épine du dos à l'approche de l'accès avec parties égales de teinture thébaïque & de liniment ſavoneux. On leur donne deux ou trois

petites cuillerées de syrop de méconium pendant la chaleur; on les purge avec la magnésie blanche, & on leur fait prendre le quinquina en lavement avec la teinture thébaïque toutes les trois heures. Si ces moyens sont en défaut, on a recours au quinquina dont le goût soit bien déguisé par les préparations (*form.* XXXVI).

226. Dans toutes les fièvres intermittentes, chaque fois que le malade se plaint de soulèvement d'estomac, d'envie de vomir, ou qu'il a des vomissemens spontanés, un vomitif est nécessaire. On ne doit pas donner le quinquina avant que ces symptômes aient disparu, & qu'un purgatif ait nettoyé les intestins.

227. Lorsque les malades sont tourmentés par la toux, avec douleur opiniâtre au côté pendant la respiration, une petite saignée convient, ensuite le quinquina, dans la vue d'arrêter

la fièvre le plutôt qu'il sera possible, attendu que chaque accès rend ces douleurs plus aigües. Un vésicatoire au dos calme les maux de tête & favorise l'action du quinquina; l'usage du sel de corne de cerf détruit le vertige qui subsiste communément après les fièvres intermittentes.

228. La continuation du quinquina (187), le changement d'air (186) & les bains froids (181), sont souvent nécessaires pour prévenir les rechûtes; on peut suppléer à ces moyens, par l'usage du vin anti-scorbutique ou stomachique (184), ou préparé avec le mars; l'équitation est aussi très-utile (185). Dans tous les cas, il faut tâcher d'accommoder le quinquina au goût des malades, sans quoi ils ne le prennent pas ou le prennent mal (*form.* XXXVII).

229. Lind prétend avoir été assez heureux pour trouver un remède qui

manque rarement d'amener des intermissions complettes & parfaites en très-peu d'heures, & de dissiper par conséquent les accidens graves qui accompagnent quelquefois le tems de chaleur, mettent la vie des malades en danger, ou détruisent à la longue leurs constitutions (*form.* XXXVIII).

230. Cet Auteur n'a pas négligé les moyens de préserver des fièvres intermittentes, & c'est au fébrifuge qu'il avoit recours dans cette occasion; il employoit diverses préparations de quinquina; celles qu'il mettoit en usage dans les fièvres en étoient aussi des préservatifs : mais il en avoit de particuliers qui étoient moins désagréables à prendre (*form.* XXXIX, XL).

PRÉCIS

DES OBSERVATIONS

DE MONRO,

Sur les Fièvres intermittentes & rémittentes, *rapportées dans deux Chapitres du tome II de ſa* Médecine d'Armée.

231. On obſerve la fièvre rémittente dans la plupart des pays, à la ſuite des grandes chaleurs de l'été; la bile joue un grand rôle dans cette maladie. Plus l'on approche du Midi, plus elle règne fréquemment, auſſi bien que les autres maladies bilieuſes. Elle eſt la maladie endémique des Indes Occidentales, de la côte de Guinée, & des autres contrées de la Zone Torride; mais dans ces pays

très-chauds, elle est beaucoup plus grave qu'en Europe. Ses progrès sont plus rapides, les accidens qu'elle occasionne plus souvent funestes, que dans les pays froids ou tempérés. Les effets fâcheux de la fièvre remittente sont aussi remarquables dans les pays humides & marécageux, couverts de bois ou d'eaux stagnantes & susceptibles de corruption.

232. Voici, selon Monro, les symptômes de la fièvre remittente : elle prend pour l'ordinaire au commencement le caractère d'une fièvre continue ; les malades souffrent de l'estomac, & vomissent beaucoup de bile jaune, mêlée avec les matières contenues dans l'estomac ; la rémission survient au bout de peu de jours, sur-tout si les malades ont été saignés.... Je ne continuerai pas la description d'une maladie qui est celle que les Médecins rencontrent le plus com-

munément : lorſqu'elle devient mortelle, elle ſe change pour l'ordinaire en fièvre continue ; la langue devient sèche & comme brûlée ; le malade délire ; le hoquet, le dévoiement, la dyſſenterie ſurviennent ; la vie finit.

233. Dans les épidémies que Monro a obſervées, une ſaignée, quelquefois deux, étoient néceſſaires ; le ſang refroidi étoit d'un rouge vif, couvert de la couenne inflammatoire. Après ce ſecours, il paſſoit aux moyens de ſoulager les premières voies, & d'évacuer les humeurs bilieuſes, dont le ſéjour produiſoit les ſymptômes les plus graves ; c'eſt pourquoi il faiſoit prendre un vomitif le ſoir de la ſaignée, & le lendemain un léger purgatif. Les lavemens, & quelquefois un ſecond purgatif, remédioient à la conſtipation, accompagnée de chaleur & d'inſomnie. Il pourſuivoit ſon traitement avec les rafraîchiſſans,

es diaphorétiques, l'esprit de Mindererus, le nitre ou la poudre de contrayerva; ce traitement duroit jusqu'à l'issue de la crise. Le quinquina détruisoit rarement cette fièvre; mais il la convertissoit quelquefois, où elle se convertissoit elle-même en fièvre intermittente, quotidienne ou tierce, qui cédoit alors au quinquina; & c'étoit seulement alors que ce fébrifuge étoit indiqué.

234. Monro s'est bien trouvé, & il conseille de suivre cette pratique, de mêler un peu de rhubarbe avec les premières prises de quinquina, pour procurer aux malades quelques selles.

235. Les fièvres intermittentes, continue Monro, sont souvent essentielles & cèdent au quinquina; mais elles paroissent aussi quelquefois d'abord avec le caractère des fièvres continues, ensuite on y remarque des intermis-

ſions, & enfin elles ſe manifeſtent par des accès périodiques & réguliers, entre leſquels les malades ſont ſans fièvre : dans ce dernier cas, il faut preſque toujours ſaigner les malades qui ſont robuſtes (112 & ſuiv.). Ici l'Auteur s'élève contre le préjugé qui s'oppoſe à la ſaignée dans les fièvres intermittentes, & il rapporte que cette opération a toujours été ſuivie de ſuccès en Angleterre & en Allemagne, quand les malades étoient robuſtes & pléthoriques, & que les accès étoient violens. Il n'a jamais vu réſulter aucun accident de cette méthode ; il a vu au contraire pluſieurs fièvres intermittentes ſe changer en fièvres continues, parce qu'on avoit négligé de tirer du ſang. Il a auſſi obſervé pluſieurs cas où le quinquina, au lieu d'arrêter la fièvre intermittente, en a plutôt augmenté l'intenſité, juſqu'à ce que la veine ait été ouverte,

après quoi le quinquina réussissoit.

236. Mais Monro n'employoit ce remède que quand la fièvre intermittente étoit réglée, lorsque la chaleur du malade n'excédoit pas celle de l'homme en santé, & qu'il étoit absolument sans fièvre durant les intervalles des accès. Il avoit soin, en attendant, de nettoyer l'estomac par les émétiques (129), & les purgatifs (144), quand il n'y avoit lieu de craindre aucun accident de leur usage; &, lorsque la violence des accès le forçoient à arrêter la fièvre intermittente avant qu'il eût eu le tems d'évacuer, il ajoutoit aux premières doses de quinquina, assez de rhubarbe pour purger un peu; ce qui ne contrarioit nullement l'effet du fébrifuge.

237. La dyssenterie se joint quelquefois aux fièvres intermittentes (167); on remarque alors que le dévoiement & les tranchées sont plus violentes

dans les jours d'accès que dans les autres. Dans ce cas, il faut négliger la fièvre intermittente pour ne s'occuper que de la dyssenterie, saigner quand le malade est fort & la fièvre grave, & qu'il y a des douleurs aiguës aux entrailles, puis faire vomir avec l'ipécacuanha (*form.* 111), & purger ensuite avec une potion saline huileuse ou la rhubarbe, donner l'opium le soir & d'autres médicamens recommandés dans la dyssenterie (167); enfin avoir recours au quinquina dès que le flux est moins abondant, & les coliques moins violentes.

238. Lorsque la vie du malade est en danger par la gravité des symptômes de la dyssenterie, rien ne peut empêcher de donner tout de suite le quinquina; mais seulement dans les intervalles des accès & mêlé avec le diascordium & l'opium ou d'autres médicamens que la dyssenterie exige.

On est souvent obligé de discontinuer le quinquina lorsqu'il n'a pas été précédé par les vomitifs & purgatifs, pour revenir à ces remèdes dès que la force & l'absence des douleurs le permettent.

239. Si la jaunisse se trouve compliquée avec la fièvre intermittente, on remarque ordinairement que le pouls est plus vif durant les intervalles des accès que pendant les accès même, & le mal d'estomac est considérable pendant les deux ou trois premiers jours; alors le quinquina incommode toujours avant que la fièvre soit réglée; la saignée est nécessaire, aussi bien que les vomitifs, quelquefois un purgatif & la rhubarbe de temps en temps. Dès que la chaleur est diminuée, qu'il n'y a point de fièvre dans les intervalles des accès, & que la maladie résiste aux moyens précédens, il faut administrer le quinquina, quoi-

qu'il reste encore des traces de jaunisse, en bol avec le savon & un peu de rhubarbe; ce remède triomphe ordinairement de la jaunisse & de la fièvre en très-peu de temps.

240. Plusieurs Praticiens sont prévenus contre l'usage du quinquina (210), & se figurent qu'il en résulte des obstructions dans les viscères du bas-ventre, sur-tout si l'on en fait usage tandis que le blanc des yeux est encore jaune, & avant la dissipation des symptômes de la jaunisse. Monro étoit, dit-il lui-même, imbu de ce préjugé; mais l'expérience l'a fait changer d'opinion à l'avantage de ses malades. Le mal qu'on attribue au quinquina ne vient jamais que de l'opiniâtreté de la maladie, & non pas de ce remède; en effet, on s'oppose à la fièvre intermittente, compliquée de jaunisse & de dévoiement, avec le quinquina uni aux astringens; mais ces

ſymptômes réunis forment une maladie très-grave.

241. Il faut bien faire attention parmi les fièvres intermittentes, à celles dans leſquelles le pouls n'eſt pas tranquille durant l'intermiſſion, telles ſont quelquefois les tierces irrégulières, dont les accès ſont violens. On doit traiter ces maladies comme des fièvres remittentes jusqu'à ce que les accès ſoient affoiblis, que la chaleur du malade n'excède pas celle qu'il auroit en ſanté, & que les intervalles des accès ſe paſſent abſolument ſans fièvre, alors le quinquina achève la guériſon.

242. L'hydropiſie, la cachexie, la ſuppuration du foie & la tumeur de la ratte, ſont d'autres ſuites des fièvres intermittentes que Monro a obſervées, & qu'il tâchoit de prévenir par les traitemens qu'il employoit; car ces accidens une fois déclarés, ſont rarement à la portée des ſecours de la

médecine. Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de quelques autres accidens plus légers qui accompagnent cette maladie ou qui lui ſuccèdent. Tels ſont un gonflement venteux à l'eſtomac & aux inteſtins, qui fait éprouver une ſenſation incommode & difficile à ſupporter ; on y remédie par les cordiaux mêlés au quinquina, ou par des amers ou de petites doſes de rhubarbe. Ce ſymptôme ſe diſſipe quelquefois de lui-même après les fièvres, à meſure que les forces reviennent au malade.

243. Les maux de tête ſont auſſi des ſymptômes de la fièvre intermittente, qui ſubſiſtent dans quelques malades après la ceſſation de cette maladie (211). La douleur commence pour l'ordinaire dans l'après-midi ; elle occupe toute la tête, mais la plus vive eſt au front ou d'un ſeul côté ; elle eſt violente pendant toute ſa durée ;

elle retient le malade au lit pendant plusieurs heures. Tant qu'elle subsiste, le pouls est fréquent, mais la chaleur est naturelle, & la fièvre n'a pas lieu pendant les intermissions. Les urines déposent quelquefois un sédiment, lorsque le mal de tête finit. Ces accidens doivent être traités comme les fièvres intermittentes commençantes, qui seroient accompagnées des mêmes symptômes : par les saignées (136), le vomitif, un purgatif, ensuite le quinquina à grande dose.



PRÉCIS

DES OBSERVATIONS

DE PRINGLE,

Sur les Fièvres Rémittentes & Intermittentes des Contrées baſſes & marécageuſes, qui entraînent la perte des Soldats, extrait du *Traité des Maladies des Camps & Armées.*

244. Les fièvres rémittentes des camps que Pringle appelle *fièvres bilieuſes*, ſont ordinairement inflammatoires pendant les chaleurs, & ce caractère change à meſure que l'été avance vers ſon déclin; alors ce ſont l'eſtomac & les inteſtins que la maladie affecte; & il y a, dans toutes les modifications particulières de ces maladies, des rémiſſions ſenſibles. A l'approche de l'hyver, les ſymptômes in-

flammatoires recommencent à paroître; ils sont accompagnés de points de côté, de douleurs de poitrine, de rhumatismes, de toux, &c.

245. Cette fièvre débute par le frisson avec lassitude, douleur à la tête, dans les os, & dérangement de l'estomac; elle s'allume très-fort pendant la nuit; il survient beaucoup de chaleur & d'altération; la langue paroit brûlée, & le mal de tête est violent; le malade ne dort pas; il a souvent du délire, le matin quelques sueurs imparfaites qui amènent de la rémission dans tous les symptômes, & le soir l'accès revient, mais sans frisson: celui-ci est pour l'ordinaire plus fâcheux que le précédent; le lendemain matin, il y a rémission comme la veille. Ces fièvres sont quotidiennes jusqu'à ce que le peu de soin qu'on en a leur donne lieu de se changer insensiblement en fièvres continues;

quelquefois des selles liquides emportent l'accès, & suppléent aux sueurs.

246. Quoique chez beaucoup de sujets cette fièvre ressemble à une fièvre intermittente, cependant on rencontre rarement dans les camps, des fièvres intermittentes réglées en fièvres tierces ou quartes dès le début, si ce n'est chez des soldats qui en ont été attaqués avant d'entrer en campagne. Les rémissions qui sont sensibles, pour l'ordinaire, dès le commencement, sur-tout lorsque le malade a été saigné à la première attaque, ou lorsqu'il a essuyé une hémorragie du nez, sont quelquefois peu marquées pendant les deux ou trois premiers jours.

247. L'effet des vomitifs, (lorsqu'ils sont indiqués,) est assez semblable à celui de la saignée; mais Pringle n'a jamais vu de guérison parfaite, opérée par des évacuations que la nature eut produites elle-même; il en

excepte cependant les cas où il est survenu un cholera morbus, c'est-à-dire une abondante évacuation par haut & par bas d'humeurs bilieuses corrompues, qui paroissoient être la cause de la fièvre. Après le premier accès, rarement voit-on les accès suivans précédés de frisson, ou même d'un sentiment de froid. Le pouls est plein & fréquent durant l'accès; & il indique toujours de la fièvre à quelque degré, même pendant l'intervalle des rémissions. Le sang que l'on tire à ces malades est vermeil; le coagulum en forme une grande partie, est ferme, & se précipite sous la sérosité.

248. Les urines sont hautes en couleur, & sans aucun signe de coction; jusqu'à ce qu'il y ait eu quelque évacuation; pour lors elles commencent à devenir troubles & chargées; ce que les malades rendent par le vomissement & les selles, est en général d'une

d'une nature bilieuſe & putride ; la conſtipation, non-ſeulement précède ſouvent ces fièvres, elle les accompagne auſſi ; en pareil cas, on ſent le ventre dur, & les malades ſe plaignent d'avoir des vents ; tous ne vomiſſent pas, mais il n'y en a point qui n'éprouve des maux d'eſtomac, ſur-tout pendant les chaleurs. Ils rendent quelquefois des vers ronds par les ſelles, & quelquefois par le vomiſſement ; les malades auxquels cela arrive ont des tranchées très-opiniâtres & des douleurs d'eſtomac ; ils ſont encore ſujets à des points ou douleurs vives. Ce ſymptôme, occaſionné par des vents, ne cède point à la ſaignée ; quelques ſujets deviennent jaunes comme dans la jauniſſe : ſymptôme fâcheux, mais non pas mortel.

249. On n'a pas remarqué que la fièvre bilieuſe ait eu des jours critiques, ni une durée conſtante ; elle étoit plus

ou moins longue, ſuivant la manière dont on la traitoit. Cette maladie ne pourroit pas s'appeller une fièvre dangereuſe, ſi on employoit à tems les remèdes convenables (80); mais ſouvent elle devient funeſte à une armée, quand il ſe trouve à la fois un ſi grand nombre de ces malades qu'on ne peut leur donner les ſoins néceſſaires, ou lorſqu'elle ſe change en une fièvre continue ou en une fièvre maligne (155); ſoit parce qu'elle a été négligée dans ſes commencemens, ſoit parce qu'il y a beaucoup de malades dans le même hopital. On a obſervé cette fièvre putride-remittente durant toutes les campagnes; mais elle a été plus commune & plus funeſte après les étés chauds de 1743 & 1747. Ces ſaiſons ayant été tempérées, durant les campagnes de 1744 & 1745, il y a eu moins de ces fièvres, & elles étoient bénignes.

250. Dans la fièvre remittente, les malades ſe trouvent attaqués en même tems d'une chaleur brûlante & d'un violent mal de tête : quelques-uns reſſentent, avant l'attaque, un friſſon léger de peu de durée; ils ſe plaignent d'une ſoif très-grande, de douleurs dans les os & au dos, d'une grande laſſitude, d'agitation, de fréquentes envie de vomir, de maux d'eſtomac, de douleur au creux de l'eſtomac; & ils vomiſſent quelquefois une bile verdâtre ou jaune, d'une odeur très-déſagréable (82). A la première attaque de cette fièvre, le pouls eſt communément foible, petit; mais il s'élève après la ſaignée. On a eu pluſieurs exemples de maux de tête ſubits & violens, pendant leſquels les malades, ſans avoir reſſenti aucun mal auparavant, couroient çà & là comme des fous, & on les prit pour tels juſqu'à ce que la fin de l'accès, qui ſe

terminoit par une ſueur, & les retours périodiques de ce ſymptôme, euſſent découvert la nature de leur délire.

251. Le pouls étoit alors ſi petit & ſi foible que, quand on ouvroit la veine, le ſang avoit, dans le premier moment, de la peine à couler; mais après qu'il en étoit ſorti une petite quantité, il s'élançoit avec force, & alors le pouls s'élevoit, une ſueur abondante ſuccédoit à la chaleur, & avec elle il venoit une rémiſſion ou une intermittence de la fièvre; les accès ſe renouvelloient tous les ſoirs, & ſi l'on n'avoit pas ſoin d'arrêter la fièvre au plutôt, elle étoit ſujette à ſe changer en fièvre continue, accompagnée de ſymptômes de malignité. Une des circonſtances les plus fâcheuſes de cette fièvre, fut la diſpoſition qu'avoient les gens guéris à retomber malades; mais le riſque étoit léger, après les premières gelées (95, 96).

252. Les fréquentes rechûtes occasionnèrent des obstructions dans les viscères (101), qui rendirent les fièvres intermittentes plus opiniâtres & irrégulières (102), & furent cause que la maladie se termina par la jaunisse & l'hydropisie (103). Alors on sentoit pour l'ordinaire une tumeur dure au côté gauche du ventre, plus bas que les fausses côtes (101); les soldats l'appelloient le gâteau de la fièvre. Aucun de ceux qui moururent avec cette tumeur n'ayant été ouvert, on ne peut assurer quelle partie étoit affectée; j'ai conjecturé que c'étoit la rate : (ceci n'est plus douteux). La tumeur étoit souvent accompagnée d'une enflure aux jambes, de gonflement du ventre, & des autres symptômes de l'hydropisie (106). Tant que ces symptômes duroient, on ne pouvoit, sans risque, faire cesser les accès au moyen du quinquina.

253. Pringle a encore obſervé pluſieurs cas de tympanite, & il lui a paru que cette maladie eſt venue principalement de ce qu'on avoit adminiſtré trop tôt le quinquina avant d'avoir fait précéder les évacuations convenables. A l'égard des autres obſtructions, & en particulier de celles qui occaſionnoient l'hydropiſie aſcite, cet Auteur a remarqué qu'elles ont eu lieu auſſi ſouvent quand on avoit pris le quinquina, que lorſqu'on n'en avoit pas fait uſage; & ces maladies lui ont paru dépendre en général de la longue durée & de l'opiniâtreté de la fièvre intermittente (210).

254. On a remarqué que durant le tems où la maladie a régné avec tant de violence parmi les Soldats, elle a été bénigne parmi les Officiers. Chez ces derniers, la fièvre avoit rarement le type d'une fièvre continue ou accompagnée de ſymptômes de

malignité, mais celui des fièvres tierces, des doubles tierces, ou des quotidiennes-remittentes : différence que l'on doit attribuer à ce que les Officiers étoient moins exposés au soleil & aux brouillards, de ce qu'ils avoient des quartiers plus secs, une meilleure nourriture, & du vin habituellement (71, 72).

255. Le traitement de la fièvre des camps, consiste principalement dans les évacuations & une diète sévère, aidées des sels neutres & des boissons acidules délayantes. Le quinquina est utile lorsqu'il y a des intermittences bien décidées ; la boisson ordinaire étoit l'eau d'orge, rendue acide par le mélange d'un peu de vinaigre ; &, dans l'état de convalescence, on joignoit au quinquina de l'elixir de vitriol. J'ai prouvé qu'il est nécessaire de commencer le traitement par la saignée, & de la réitérer suivant que

les ſymptômes l'exigent (113, 195, 235).

256. Les fièvres remittentes du Printems & de la fin de l'Automne ſont accompagnées de douleurs pleurétiques & rhumatiſantes, cauſées par le froid de ces ſaiſons ; c'eſt pour cela que ces maladies exigent davantage la ſaignée. Un Médecin qui ne connoîtroit pas la nature de la maladie, & qui feroit principalement attention aux accès & aux rémiſſions, pourroit bien & ne pas faire ſaigner, & adminiſtrer trop tôt le quinquina ; ce qui occaſionneroit une fièvre continue - inflammatoire. La ſaignée ſe pratique avec autant de ſûreté durant la rémiſſion que dans le fort de l'accès ; car non-ſeulement j'ai obſervé que la rémiſſion arrive plutôt & qu'elle eſt plus matquée après une hémorragie ; j'ai encore réitéré des épreuves qui me confirment qu'on ſaigne avec ſuccès durant la cha-

leur de l'accès, tant dans cette fièvre que dans celle des pays marécageux, même après qu'elles ont eu les intermittences les plus réglées.

257. Pringle ayant eu depuis les premières éditions de cet ouvrage, de fréquentes occasions de voir les fièvres dont il s'agit ici, a éprouvé qu'il est plus avantageux d'évacuer les intestins, immédiatement après la saignée, à quelque heure du jour que ce soit; le lendemain matin, tems où il y avoit presque toujours une rémission, il prescrivoit l'émétique. Les évacuations faisoient quelquefois cesser entièrement la fièvre, ou du moins ils en diminuoient toujours la violence. Il prescrivoit pour l'ordinaire le même évacuant le second ou le troisième jour, ou bien il tenoit le ventre libre avec un doux laxatif ou un lavement, & il continuoit cette méthode jusqu'à ce

que la fièvre se fût dissipée peu-à-peu, ou fût devenue intermittente (144).

258. Depuis que j'ai adopté cette pratique, continue Pringle, M. Huck m'a confirmé dans la bonne opinion que j'en avois, par le récit qu'il m'a fait des succès qu'il avoit eu en employant une méthode semblable à la mienne, soit dans l'Amérique Septentrionale, soit aux Indes Occidentales, contre de pareilles fièvres. Ce Médecin commençoit leur traitement par la saignée (255); &, dès qu'il remarquoit de la rémission, il prescrivoit quatre ou cinq grains d'ipécacuanha, avec un demi-grain d'émétique; le même remède se réitéroit au bout de deux heures, & on avoit soin que le malade ne prît point de boissons avant la seconde dose. Au moyen de cette précaution, il étoit plus sûr que le purgatif passât dans les intestins avant

d'avoir fait vomir. Si, au bout de deux heures, on voyoit que le remède eût opéré trop peu, tant par haut que par bas, on en faisoit prendre une troisième dose, qui communément avoit le bon effet d'évacuer de la bile: après quoi la fièvre ou cessoit entièrement, ou avoit d'assez longues intermittences pour permettre de prendre du quinquina. M. Huck n'a jamais changé cette méthode, si ce n'est quand l'indication de purger étoit plus pressante que celle de faire vomir.

259. Lorsque nous avions procuré des évacuations suffisantes, nous ordonnions les sels neutres, pour amener plutôt ou la crise de la fièvre, ou des intermittences réglées. Les potions salines, où entre le suc de limon, étant trop dispendieuses pour un hopital, on employoit pour saturer le sel d'absynthe, de l'esprit de vitriol; mais ce remède étant encore trop coû-

teux, nous y avons ſubſtitué l'élixir de vitriol acide.

260. Quant à l'uſage du quinquina, j'obſerverai que les fièvres bilieuſes ont ſouvent des rémiſſions ſi parfaites, accompagnées d'urines abondantes, qu'elles feroient croire à un Médecin qui ne connoîtroit pas déjà la nature de pareilles maladies, qu'elles doivent ſe traiter & ſe guérir avec ce fébrifuge; mais il ſeroit ſouvent trompé dans ſon attente. S'il y a de l'inflammation qui empêche le quinquina de produire ſon effet, ou que ces fièvres quotidiennes ne ſoient pas de vraies fièvres intermittentes, (& on les a priſes plus d'une fois pour des fièvres quartes), il eſt certain que ce remède ſuffit rarement pour les arrêter.

261. A la vérité les accès diſparoiſſent quelquefois; mais comme j'ai vu fort ſouvent, après l'uſage du quinquina, ou la poitrine affectée, ou une

fièvre lente, je me suis fait une loi de traiter ces maladies sans en employer, ou du moins de différer son usage jusqu'à ce que le malade, étant en convalescence, n'ait plus besoin de le prendre que comme fortifiant. D'ailleurs, il me semble que ce n'est point ici le cas de prescrire le quinquina, puisqu'après avoir fait une ou deux saignées, après avoir nettoyé les premières voies, au moyen de la poudre purgative & émétique, & en tenant ensuite le ventre libre par de doux laxatifs & des lavemens, les accès diminuent pour l'ordinaire de jour en jour, jusqu'à ce qu'ils cessent entièrement (142, 143).

262. Quand je voyois que la maladie ne paroissoit pas prendre cette tournure favorable, & que malgré les évacuations, les accès devenoient plus fâcheux; ce qui arrivoit souvent dans la fièvre des pays marécageux, j'avois

alors recours au quinquina ; & si c'étoit vraiment le cas de l'employer, j'avois la satisfaction de le voir réussir parfaitement. Lorsque la maladie se déclaroit sous la forme d'une fièvre tierce ou quarte, le quinquina en étoit le remède assuré, après toutefois qu'on avoit saigné & purgé, ou fait vomir suffisamment, comme nous l'avons conseillé.

263. La meilleure façon d'administrer ce fébrifuge, est de le donner en substance dans du vin du Rhin (218), où il a infusé durant une nuit ; mais on le prescrivoit, pour l'ordinaire, en électuaire, & on y ajoutoit quelquefois un gros de sel ammoniac crud par once de quinquina.

264. Quand la maladie avoit été négligée durant les premiers jours, ou si, après avoir été décidément remittente ou intermittente, elle se changeoit en fièvre continue, on ouvroit

la veine, ſuppoſé que le pouls en indiquât la poſſibilité. Dans tous les tems de ces fièvres, où il y avoit douleur de tête ou délire, on mettoit les ſangſues aux tempes, & on appliquoit un large véſicatoire entre les épaules (205). Pour lors on ne donnoit plus ni vomitifs, ni purgatifs très-actifs; mais on employoit les plus doux vomitifs & de fréquens lavemens ou de légers purgatifs: ce qu'il importoit le plus de faire étant de nettoyer les premières voies.

265. Quoique les ſueurs fuſſent alors la criſe la plus propre à opérer la guériſon, nous nous abſtenions d'employer la ſerpentaire de Virginie, les eſprits volatils, & les autres médicamens échauffans, à moins que le pouls ne fût fort bas, ou qu'il parût des taches pétéchiales ou d'autres mauvais ſymptômes: pour lors il devenoit néceſſaire de faire uſage de

quelque alexipharmaque des plus doux ; & de traiter cette maladie comme une fièvre maligne, & elle étoit réellement de ce genre.

266. Lorsque la fièvre des lieux marécageux est une espèce de fièvre ardente, elle paroîtroit exiger plutôt des saignées que dans les modifications précédentes de la même maladie ; cependant, en général, comme les humeurs ont, dans de pareils endroits, une disposition à la putridité plus forte qu'ailleurs, il est à propos, en traitant cette maladie, de tirer moins de sang que l'on ne fait, pour guérir la fièvre des camps, parce que dans celle-ci le sang est devenu épais & inflammatoire, par le grand froid qu'éprouvent fréquemment les soldats. Néanmoins dans la plupart des cas, il étoit nécessaire d'ouvrir la veine, soit dès la première attaque, soit le lendemain ; s'il ne survenoit

point d'intermittence, quand on réitéroit les ſaignées chez d'autres malades que ceux qui avoient des ſignes évidens d'une inflammation locale, bien loin qu'elles produiſiſſent l'effet qu'on en attendoit, elles étoient ſujettes à rendre la fièvre plus dangereuſe & plus opiniâtre.

267. Les vomitifs étoient encore plus efficaces dans les pays marécageux que dans les camps; tellement que quand on avoit parfaitement évacué la bile au moyen d'un émétique, ſouvent la fièvre ceſſoit tout-à-coup, mais l'ipécacuanha ne produiſoit pas un pareil effet quand on le donnoit ſeul. J'ai même vu ce médicament produire un effet contraire, en rendant les accès ſuivans & plus longs & plus violens que les précédens; cela venoit-il de ce qu'il agiſſoit trop foiblement, & faiſoit paſſer dans le ſang une plus grande quantité d'humeurs qu'il n'en

chaſſoit des premières voies ou de quelqu'autre cauſe? On n'en a aucune certitude ; c'eſt cette ſingularité qui m'a fait ajouter le tartre ſtibié à l'ipécacuanha.

268. La fièvre des pays marécageux étant plus ſujette, quand la ſaiſon eſt chaude, à avoir chaque jour des redoublemens, ou à devenir continue, qu'à prendre la forme d'une fièvre intermittente réglée, il étoit néceſſaire, après avoir fait préalablement les remèdes convenables, de profiter, pour l'arrêter, de la première intermittence parfaite. Pour y réuſſir, le quinquina m'a paru un ſpécifique auſſi sûr dans ces pays-là qu'en Angleterre; & quoiqu'on donnât ce médicament à grande doſe, les rechûtes étoient fréquentes & même certaines, ſi on ne le réitéroit pas plus ſouvent. J'ai obſervé que le long uſage du quinquina étoit ſans danger, & ſi, à la ſuite de ces

fièvres, il ſurvenoit des obſtructions dans les viſcères, on ne devoit pas les attribuer à ce fébrifuge, mais à la longue durée de la fièvre, ou aux fréquentes rechûtes, deſquelles on ne pouvoit ſe garantir qu'en prenant, pendant l'Automne, une once de quinquina en poudre, tous les dix ou douze jours (210).

269. Le moyen le plus sûr, pour faire continuer aux Soldats l'uſage de ce remède, eſt de le mêler dans parties égales d'eau-de-vie & de vin (218, 263). J'ai encore obſervé plus récemment qu'un moyen des plus certains, pour empêcher que ceux qui ne veulent pas continuer le quinquina après leur guériſon, n'aient des rechûtes, c'eſt d'en donner quatre ou cinq onces en poudre, auſſi-tôt qu'on a gagné ſur le malade de le prendre, & il peut conſommer cette quantité en 6 ou 7 jours.

270. Le meilleur moyen de pré-

venir les rechûtes qu'on puisse employer après le quinquina, c'est un régime convenable. Les convalescens doivent manger modérément, principalement des herbages & des légumes, & s'abstenir de fruits, de petite bière nouvelle, enfin de tout ce qui est venteux & propre à relâcher le ventre. D'un autre côté, les alimens qui resserrent sont anti-septiques ou anti-putrides. L'usage modéré des liqueurs spiritueuses est nécessaire dans cette convalescence; mais comme la paye du soldat n'est pas suffisante pour qu'il se procure & de bonne nourriture & des liqueurs fortes, on devroit, dans de pareilles circonstances, distribuer de l'eau-de-vie, comme on le fait pour les gens de mer, peut-être même qu'il suffiroit d'en donner aux Soldats, la moitié de ce qu'on en donne aux autres.

PRÉCIS

DE L'OUVRAGE

DE M. BERTIN.

Intitulé : *Des moyens de conſerver la Santé des Blancs & des Nègres dans les climats chauds & humides de l'Amérique ;* ſur les Maladies qui y produiſent la mortalité.

271. C'eſt une opinion aſſez généralement reçue, que le changement de température trop ſubit (54), eſt la cauſe de preſque toutes les maladies que l'on voit en mer ; mais ce qui rend l'atmoſphère mal-ſaine, n'eſt pas quelques degrés de chaleur de plus ou de moins. Les Officiers & les Matelots embarqués pour un voyage de long cours, ſont également expoſés aux effets du changement de climat, & à des cauſes

de maladies toutes différentes. Les Matelots, qui ont une nourriture plus mal-ſaine que les Officiers, ſont beaucoup plus ſujets aux maladies que ceux-ci. Les épidémies & les mortalités ont toujours commencé par les équipages, & ne règnent ſur les bâtiments, que lorſque la trop grande quantité de monde ſurcharge & infecte l'air de trop d'exhalaiſons mal-ſaines; lorſque le mauvais temps oblige de ſe tenir renfermé dans le bâtiment & de reſpirer continuellement un air putride & infect; qu'une navigation plus longue & plus périlleuſe que celle à laquelle on s'attendoit, a porté l'ennui & la conſternation dans le cœur de l'équipage & des Soldats; enfin que l'eau & les aliments manquent ou ſont corrompus.

272. » Auſſi-tôt qu'on eſt débarqué, on eſt expoſé à l'action de l'air de terre, qui eſt différent de celui de

mer, & à celle de la chaleur qui eſt auſſi plus grande à terre qu'en mer. Il s'enſuit néceſſairement une révolution dans l'économie animale, d'autant plus ſenſible que les ſujets ont été plus échauffés & plus fatigués par la mer; révolution qui, ſuivant les circonſtances, peut être ou ſalutaire ou pernicieuſe. Il y a enſuite la propenſion à ſe laiſſer aller aux abus & aux excès des choſes dont on a été privé ſur mer. Delà, chez les arrivans, des maladies qui tiennent à la nature inflammatoire de leur tempérament, & que la nature du climat rend bientôt putrides «.

273. » Les perſonnes riches qui n'éprouvent ni misère, ni chagrin, ni inquiétude, & qui vivent à l'Européenne, c'eſt-à-dire qui uſent de bons alimens & s'amuſent, ont le tempérament plus fort & plus ſanguin que ceux qui ont des peines de corps & d'eſprit, & qui ſe nourriſſent mal,

c'eſt-à-dire des alimens du pays, (qui ſont ordinairement de mauvaiſes proviſions). Leur ſang eſt mieux coloré, plus rutilant, & tend davantage à l'inflammation. Toutes les humeurs ſont en général mieux conſtituées; la bile eſt plus active. Ceux qui boivent beaucoup de taffia ſont ſouvent attaqués d'inflammation au foie, au bas-ventre, ou à la poitrine, leſquelles ſont toujours fort dangereuſes & difficiles à guérir. Les Européens, ainſi que les Créoles, qui ont paſſé un certain tems en France, & qui ont un tempérament ſanguin, éprouvent de grandes révolutions en Amérique, ſur-tout s'ils donnent dans les excès auxquels la nature de leur tempérament les porte naturellement «.

274. Les tempéramens bilieux ſont ceux qui réuſſiſſent le moins aux Iſles, & ceux qui demandent le plus de ménagement; ceux qui ſont bilieux &

ſecs,

ſecs, ont beaucoup à craindre des premiers effets de la chaleur, & ſur-tout de l'abus des plaiſirs auxquels leur tempérament les fait incliner. Ceux qui ſont humides, ont plus à craindre pour les ſuites : la bile qui augmente par l'effet de la chaleur humide, détermine ſouvent des fièvres bilieuſes, qui deviennent ordinairement malignes. Le ſang a une diſpoſition particulière à ſe charger de bile, quand le fond du tempérament eſt naturellement bilieux, ou lorſque la chaleur & l'humidité agiſſent ſur le tempérament : c'eſt enfin le plus ſouvent aux Iſles, une ſuite du relâchement des organes & de l'abus des *purgatifs* «.

275. » On connoît aiſément que le ſang ſe charge de matières bilieuſes, par la couleur jaune ou terne que prend le ſujet; la bouche devient amère & échauffée, les yeux jaunes, le viſage eſt rouge & jaunâtre; on

se trouve dans une espèce de malaise avec soif & dégoût; on a quelquefois des frissons, des envies de vomir, & même des vomissemens bilieux «.

276. » On peut, lorsque la bile n'est pas jointe à une disposition inflammatoire dans le sang; que la langue n'est pas encore enflammée, & que cette fièvre n'est encore qu'intermittente, tierce ou double tierce, on peut, dis-je, profiter du temps pour faire vomir avec ménagement, appliquer les vésicatoires, & faire prendre du quinquina; on purge après que la fièvre est arrêtée «.

277. » On trouvera extraordinaire que nous prescrivions du quinquina dans une fièvre bilieuse avant d'avoir purgé, tandis que l'expérience apprend que le quinquina administré quand il y a encore de la fièvre, change la fièvre intermittente en fièvre continue, sans

qu'on puiſſe trop ſavoir comment. Mais l'expérience nous a appris que cette méthode réuſſiſſoit aux Iſles, dans les cas que nous avons déterminés. Il y a apparence que l'iſſue qu'on donne aux humeurs par les véſicatoires, dépure la maſſe de la portion altérée par le quinquina, ſouvent même on ſe diſpenſe de faire vomir «.

278. » L'expérience apprend encore d'ailleurs qu'il exiſte aux Iſles, & ſouvent en Europe, des eſpèces de fièvres très-dangereuſes, qu'on ne parvient à guérir qu'en adminiſtrant d'abord le quinquina à très-haute doſe, & en s'écartant de la route ordinaire (94). Dans ces cas, les purgatifs que la quantité des matières bilieuſes que vomiſſoient les malades ſembloient indiquer, étoient pernicieux & entretenoient la maladie, tandis que le quinquina, joint aux cordiaux, donné à petites doſes & répété ſouvent, arrê-

toit les évacuations. Nous en avons vu périr par l'opiniâtreté qu'on a miſe à vouloir conſtamment les purger; d'autres, qui ne pouvoient plus rien prendre, & qui vomiſſoient des quantités étonnantes de matières bilieuſes, au point de faire craindre pour la vie, ſe trouvoient hors de cet état dans la même journée que nous leur faiſions avaler de temps en temps une demi-cuillerée de bon vin de quinquina aromatiſé avec la canelle «.

279 » Dans l'extrême cha'eur & l'extrême ſécherеſſe, la bile devient exaltée, sèche, rougeâtre & volatile; elle détermine ſouvent, dans les lieux ſecs & chauds ſur-tout, des inflammations au foie qui ſont fort à craindre, des fièvres de nature éréſypélateuſe, ayant quelque choſe qui les fait reſſembler au *cauſus*; mais qui ne ſont ordinairement ni longues ni dangereuſes. On connoît cet état de la bile par une

chaleur plus grande dans tout le corps, des picotemens, l'altération, la rougeur & la sécheresse de la langue; les yeux deviennent rouges & jaunes en même temps. Les lavemens à l'eau froide conviennent beaucoup alors; il faut de la tranquillité, des bains, des boissons froides & acides, l'usage des fruits acides du pays, & manger moins qu'à l'ordinaire «.

280. » Les personnes bilieuses, aux Isles, ont presque toujours le foie obstrué. Sous le vent des Isles, c'est-à-dire au bas de la côte de l'ouest, dans les gorges où les montagnes mettent à l'abri du vent, & concentrent la chaleur, la bile domine beaucoup; mais elle ne tend point à la pourriture, comme dans les lieux bas & humides. Les maladies qu'elle occasionne sont des obstructions au foie, des inflammations & des abscès «.

281. » Tout homme, aux Isles, dont

l'état eſt de travailler à l'ardeur du ſoleil, à la pluie, ou dans l'humidité des bois, éprouve une révolution beaucoup plus grande & plus prompte que celui dont la profeſſion eſt de travailler à couvert. Nous avons toujours vu les Soldats & les Matelots conſerver leur ſanté, & n'avoir que quelques maladies particulières, tant qu'ils ont été ſages & qu'ils n'ont pas reſté dans de mauvais ports & de mauvaiſes garniſons (71) «.

282. » Le réſumé de tout ce que nous avons dit, eſt que le ſéjour aux *Antilles* produit dans les humeurs de ceux qui y arrivent, une turgeſcence plus ou moins grande, ſuivant que leur tempérament eſt plus ou moins vif ou ſanguin ; que cette turgeſcence eſt une diſpoſition à la maladie ; mais qu'il eſt fort rare qu'elle ait ſon effet par elle-même, ſi d'autres cauſes ne viennent la mettre en jeu «.

283. » Il faut, aux Isles, environ dix-huit mois ou deux ans pour que le tempérament se fasse au climat. C'est par conséquent dans ce temps qu'il faut user de plus de précautions, en évitant tous les excès. Les excès les plus nuisibles aux Isles, sur-tout pour les arrivans d'Europe, qui ont les humeurs échauffées, sont ceux des femmes, du vin, des liqueurs, de la danse, du jeu, par conséquent des veilles, &c.; d'autres se livrent trop tôt à une marche forte ou à un travail pénible, ou s'exposent sans précaution au soleil, à la pluie, au serein; il y a l'excès de précaution qui a aussi ses inconvéniens (190) ». Ainsi la plupart de ces inconvéniens menacent les Soldats, les Matelots & les Artisans aussi bien que les particuliers qui habitent cette contrée du nouveau monde.

284. » Nous allons maintenant entrer dans le détail des précautions &

des moyens à prendre pour conserver la santé. Quand les passagers arrivent aux Isles & qu'ils débarquent, si la traversée a été douce, comme elle l'est ordinairement, il est fort rare que la seule révolution qu'ils éprouvent puisse par elle-même détruire l'équilibre, & produire une maladie décidée. Mais il arrive quelquefois que, lorsqu'on a été fort échauffé (ou mal nourri) pendant une traversée longue & fatiguante, on porte en soi le germe d'une maladie, quoiqu'on paroisse assez bien se porter, & que la révolution de la terre le dissipe ou le développe. Quand on est dans ce cas, on doit sentir la nécessité où l'on est de prendre les plus grandes précautions «.

285. » Il est aisé de concevoir que si, au lieu de se reposer & de se rafraîchir en arrivant, pendant une quinzaine de jours ou trois semaines, on se livre à ses plaisirs, du côté des

femmes, de la danse, ou des veilles; ces excès, qui échauffent & épuisent en même temps, déterminent des maladies inflammatoires, d'autant plus violentes & d'autant plus promptes, que les humeurs déja échauffées sont plus susceptibles de raréfaction & d'engouement «.

286. » L'abus du vin & des liqueurs échauffe & enflamme le sang, précisément dans un temps où il auroit besoin d'être rafraîchi. Si les tempéramens sont vifs & sanguins, il résulte de ces excès des maladies inflammatoires très dangereuses. Le vin pur & les liqueurs, quoique nécessaires, prises modérément, comme cordiales & stomachiques, quand le sang pèche par la dissolution, & les solides par le relâchement, sont souvent pernicieuses pour un arrivant qui a la fibre forte & le sang disposé à l'inflammation «.

287. » L'excès de mollesse & d'oisiveté ne peut que prévenir les maladies qui ont coutume d'attaquer les débarquans ; mais à la longue, le tempérament s'affoiblit beaucoup plus que si l'on prenoit un exercice modéré ; on devient languissant ; l'action musculaire s'affoiblit, tandis que l'amas des humeurs augmente & devient presque insupportable. Ce genre de vie, d'un autre côté, irrite les passions, & détermine à tomber dans les excès dont nous venons de parler. Si la vie oisive est pernicieuse, l'abus du travail l'est encore plus ; & il est d'autant plus à craindre, qu'on est plus nouvellement débarqué, qu'on a le sang & les humeurs plus échauffés & plus disposées à l'inflammation «.

288. » Les voyages à pied sont cause de la perte de beaucoup de nouveaux débarqués. Beaucoup de gens en arrivant aux Isles, sont chargés de lettres

de recommandation pour des personnes ſouvent éloignées du lieu de leur débarquement ; d'autres ont des affaires, & font le plutôt poſſible les démarches néceſſaires, d'autant que la vie étant plus diſpendieuſe qu'en France, bien des gens ne ſe ſoucient pas de reſter long-temps dans les auberges à dépenſer leur argent ; d'autres viennent pour faire la pacotille, & courent à pied & le corps chargé, pour vendre leurs marchandiſes dans les habitations. Comme ordinairement le gain qu'ils font ne répond pas à l'idée qu'ils s'en étoient faite, ils joignent l'abſtinence à la fatigue, ſe paſſent ſouvent du néceſſaire, afin de profiter du gain qu'ils peuvent faire : cette manière de vivre les échauffe, & finit par les exténuer. C'eſt ainſi qu'on voit périr, aux Iſles, les deux tiers des Européens qui viennent avec une pacotille médiocre ; tandis que

l'autre, c'eſt-à-dire ceux qui ont été élevés dès l'enfance à ce genre de ſobriété & de fatigue, réuſſit & fait fortune. Nous avons obſervé que la misère, le chagrin, l'ambition & la débauche faiſoient périr aux Iſles beaucoup plus d'Européens que les fièvres du pays «.

289. » Trois choſes ſont à éviter aux Iſles pour ceux qui voyagent tant à pied qu'à cheval : le grand ſoleil, la pluie & le ſerein du ſoir. Quoique le vent qu'il fait continuellement rende la chaleur ſupportable, cependant l'action immédiate du ſoleil eſt toujours plus forte qu'en France : les fleurs après le lever du ſoleil n'ont plus d'odeur; les coups de ſoleil très-communs, ſont cauſe qu'il ſe fait des raréfactions ſubites dans les humeurs, qui déterminent des fièvres d'inſolation, des maux de tête violens, & qui épuiſent par les ſueurs.

Les boiſſons acides & aſtringentes, comme la limonade, le jus de pomme d'acajou avec de l'eau & une goutte de rhum, modèrent les effets de la chaleur; mais ce que nous croyons encore plus convenable, c'eſt un peu de vin avec beaucoup d'eau «.

290. » Il eſt dangereux de ſe laiſſer mouiller par la pluie en Amérique; c'eſt ordinairement ce qui détermine la fièvre du pays, ſur-tout ſi on laiſſe ſécher ſur ſoi ſes habits & ſon linge; & encore plus, ſi c'eſt une pluie froide, comme ſont les pluies d'orage, qui ſurviennent après un ſoleil fort chaud & quand on eſt en ſueur «.

291. » Le temps où le ſoleil eſt le plus à craindre, eſt celui où il paſſe au zénith : il y paſſe, comme l'on ſait, deux fois l'année, entre les tropiques & l'équateur. Les apoplexies ſont alors communes; elles ſont ſanguines chez les tempéramens ſanguins, & ſereuſes

chez les autres; il faut par conséquent alors beaucoup plus de ménagement «.

292. » Dans tous les pays chauds & humides, le serein du soir est nuisible. L'humidité condensée dans l'air par la fraîcheur, les vapeurs de la terre qui ne sont plus dilatées par la présence du soleil, tendent & retombent vers la terre, s'appliquent sur la peau, la pénètrent & la resserrent; elles bouchent les pores, & déterminent ainsi les maladies «.

293. » De l'excès du travail, il résulte nécessairement les mêmes inconvéniens que de celui de la marche, sur tout si c'est un travail en plein air; il échauffe les arrivans & exténue les autres; les premiers doivent beaucoup se rafraîchir; les secours doivent se soutenir par l'usage du vin & des analeptiques convenables «.

294. » Les passions de l'ame influent beaucoup aux Isles sur la santé.

Il eſt rare de voir les perſonnes gaies & contentes être malades ; mais il ne faut pas cependant que cette gaieté de caractère porte à abuſer des plaiſirs. Nous n'avons vu la colère très-dangereuſe que pour les arrivans. Ce n'eſt pas cependant que nous penſions qu'elle ſoit ſans danger chez les autres. Nous avons vu, chez les Créoles, la colère déterminer, au bas-ventre & à la poitrine, des maladies inflammatoires dont ils ont été les victimes. L'ennui eſt très-pernicieux par-tout, ſur-tout aux Iſles, où une monotonie générale y porte naturellement. Celui qui s'ennuye déſire ſon pays, ne voit plus que le rebutant de l'endroit où il ſe trouve ; les humeurs ſe ralentiſſent & ſe dépravent ; il ſe forme ſouvent des concrétions dans les gros vaiſſeaux & au cœur (121), & les ſujets finiſſent par périr dans le maraſme

ou dans la bouffissure, suite de l'obstruction des viscères «.

295. » Nous avons déja dit qu'on mangeoit beaucoup aux Isles. L'air salin & vif y excite l'appétit. Il faut cependant savoir se modérer ; le relâchement de l'estomac y rend les indigestions communes, sur-tout celles de veau, de porc & de tortue, & les mauvaises digestions encore plus fréquentes. Ce sont les mauvaises digestions qui forment la saburre, qui devient dans la suite le principe des maladies vermineuses, si fréquentes dans tous les âges, & des fièvres putrides. En général, nous avons vu le scorbut, qu'on dit être produit par ces alimens, beaucoup moins fréquent aux Isles qu'en France, quoique la plupart des Américains prétendent l'avoir tous, & qu'il fait partie de leur constitution. On prend aux Isles, pour le scorbut, la simple éro-

ſion des gencives, cauſée par une ſalive âcre, mais ſans épulies ni pourriture, ni aucun autre ſigne qui caractériſe le ſcorbut. A S. Domingue, on appelle diarrhée ſcorbutique un ſorte de diarrhée le plus ſouvent mortelle, qui attaque les Nègres, & qui eſt l'effet de la langueur & du maraſme «.



PRÉCIS

DES OBSERVATIONS MÉDICINALES,

Sur les Fièvres Intermittentes, traduit du latin de CHARLES STRACK, Médecin Allemand, Ouvrage couronné par l'Académie de Dijon.

296. Parmi les cauſes multipliées des fièvres intermittentes, on peut mettre au premier rang le mauvais régime, les veilles exceſſives, les chagrins, la peur, un amas de levains impurs dans les premières voïes, ou qui y eſt dépoſé après les maladies longues, & beaucoup d'autres, qu'il ſeroit trop long & peu utile de rapporter. Il n'y a peut-être aucune eſpèce de dérangement de l'économie animale qui ne puiſſe être accompagné

ou ſuivi d'une fièvre intermittente. On ſera toujours étonné de ce que la foule innombrable des cauſes auxquelles on attribue les fièvres intermittentes n'en produiſent pour ainſi dire que trois eſpèces; la quotidienne, la tierce & la quarte. Loin de moi les raiſonnemens oiſeux des Ecoles, les conjectures, les hypothèſes; toutes mes propoſitions feront étayées par des faits, mes obſervations par des expériences, mes démonſtrations par des obſervations.

297. Il y a deux méthodes de guérir la fièvre intermittente, une rationnelle & l'autre empirique. Je commencerai par expoſer la première; je ferai voir enſuite comment l'une & l'autre ſe prêtent mutuellement des ſecours.

298. Chaque accès de fièvre intermittente peut être conſidéré comme une fièvre continue de peu de du-

rée (22). De-là il paroît convenable d'employer, pour guérir la première, des moyens analogues à ceux qui réuffiffent contre l'autre, c'eft-à-dire ceux qui peuvent éteindre la trop grande chaleur, comme la faignée, les rafraîchiffans, la diète jufqu'à la terminaifon fpontanée de la maladie; mais ce traitement feul réuffiroit rarement.

299. Dès que le froid commence, le malade doit fe couvrir & boire quelqu'infufion aromatique chaude pour favorifer la fueur; dès que la chaleur fuccède, il doit boire au contraire de l'eau nitrée ou mêlée avec quelque fyrop acide; &, quand la fueur furvient, il doit reprendre la première boiffon, pour déterminer la fueur auffi abondante qu'il fera poffible. Après cette évacuation, il faut réparer les forces du malade au moyen d'un

cordial, enſuite lui eſſuyer tout le corps, lui mettre du linge blanc & chaud, & l'habiller doucement.

300. Vient enſuite le temps de la rémiſſion qui doit être employé au traitement. Les Médecins ne ſont pas d'accord ſur la queſtion de ſavoir s'il faut profiter des jours de rémiſſion pour purger ou pour faire vomir les malades. La première opinion donne lieu à des fautes nombreuſes, tant de la part du peuple que de celle des gens de l'art, qui ſe perſuadent qu'il y a toujours dans le corps des matières à évacuer. Pour moi, je penſe que les malades de fièvres intermittentes n'ont pas de plus grands ennemis que les purgatifs, dont on abuſe énormément.

301. Il eſt donc bien malheureux, pour les malades, d'avoir des Médecins toujours agiſſans (151), qui s'efforcent de les purger dès le com-

mencement (139), & qui ſe hâtent de récidiver enſuite. Par cette conduite, ils moleſtent les inteſtins, qui ſont déjà aſſez maltraités par la fièvre; ils les fatiguent; ils troublent leurs fonctions, qui ont un rapport eſſentiel avec toutes les parties du corps; ils agitent les humeurs, chaſſent les bonnes, & rendent les maladies opiniâtres & rebelles au quinquina. Les purgatifs interceptent la coction & les criſes, dont les fièvres intermittentes ſont auſſi ſuſceptibles; ils déchirent les entrailles, & ſuſcitent des maladies dangereuſes & des rechûtes. L'expérience apprend qu'une fièvre intermittente, prête à diſparoître par l'uſage du quinquina, revient ſur-le-champ ſi on y ſubſtitue un purgatif (154); que le plus doux purgatif, un ſeul lavement, rappelle la fièvre & lui redonne de nouvelles forces.

302. C'eſt pourquoi les Médecins

font un grand tort aux malades, lorsqu'au mépris de ces considérations, ils donnent tous les jours, ou de deux jours l'un, des purgatifs ou des vomitifs sans raison plausible. S'il n'arrive pas plus souvent des malheurs à la suite de cette pratique pernicieuse, c'est que la nature est quelquefois assez forte pour se défendre & contre la maladie & contre la mauvaise médecine, sur-tout aujourd'hui que nos purgatifs sont beaucoup plus doux que ceux des Anciens. C'est cette apparence de succès qui trompe les Médecins vulgaires.

303. Quoiqu'il soit de règle générale & indispensable d'éviter les purgatifs de deux jours l'un (152), soit au commencement, soit dans le cours des fièvres intermittentes, il arrive cependant souvent, dans ces maladies, lorsqu'elles sont épidémiques, qu'il faut purger une fois les malades au

commencement (144) ; mais c'eſt ſeulement quand il y a ſurabondance d'humeurs. En été, il faut préférer d'évacuer par le vomiſſement, & en hiver par les ſelles. Il ne convient, dans aucun temps de faire vomir ceux qui crachent le ſang, ou qui ont les poumons ulcérés, qui ont des hernies, ni les femmes groſſes, ni après les grandes hémorragies. Il eſt auſſi quelquefois dangereux de ne pas purger dans les fièvres qui l'exigent. Alors le quinquina ne réuſſit pas ; ce remède ſupprime la fièvre ; mais il ne la détruit pas ; il intercepte la coction & jette les malades dans un état fâcheux. Le plus sûr eſt de ne purger qu'au déclin de la fièvre.

304. Je ne ſuis pas d'avis qu'on épuiſe les malades par une longue abſtinence (149) ; mais il ne faut pas leur permettre l'uſage de la viande, des œufs, du poiſſon, du lait, du fromage,

fromage, ni de toute autre ſubſtance difficile à digérer. Ce qui leur convient, c'eſt le jus de viandes, la crême de riz, d'orge, de gruau, d'avoine, les racines, la chicorée, la laitue, les prunes, les pommes cuites, dans les intervalles des accès ſeulement; ils peuvent boire de l'eau & du vin, ou du thé, ou du café, mais chaud (145).

305. Dès que la coction eſt faite, (14 jours après, ſelon Sydenham (141)), le temps d'employer le quinquina eſt arrivé (146); ce remède convient auſſi dans les criſes imparfaites, & avec ce ſecours, les malades n'ont plus rien à craindre. On a employé d'autres remèdes, tels que les amers, l'extrait de camomille & diverſes écorces. L'on s'eſt abuſé de croire que des plantes indigènes étoient propres à remplacer ce ſpécifique. J'ai moi-même obtenu des ſuccès de l'uſage de la poudre de racines de *ſima-rouba*,

à la doſe de 10 grains, trois fois par jour; mais le quinquina mérite la préférence ſur tous les autres fébrifuges.

306. J'en fais prendre, dans les intervalles des accès, un ſcrupule en poudre toutes les heures. Il vaut mieux en donner de petites doſes ſouvent répétées; l'eſtomac les digère plus facilement, & elles peuvent plutôt développer toute leur vertu que ſi l'on en prend de grandes doſes plus éloignées; car le quinquina ne réuſſit que dans les malades qui le digèrent. Il eſt inutile d'infuſer le quinquina dans de l'eau ou du vin; il n'eſt pas non plus néceſſaire qu'il ſoit en poudre très-fine : le plus finement tamiſé n'eſt preſque que la partie ligneuſe qui a peu de vertu, mais il faut avoir cette écorce de bonne qualité. C'eſt encore une abſurdité de croire que le quinquina ſe niche dans

les replis des inteſtins & altère ces viſcères (210, 240). Quand ce remède a produit ſon effet dans les inteſtins, on le rend par les ſelles, ſans qu'il faſſe jamais aucun mal.

307. Après la guériſon, qui a lieu communément quand on a employé environ trois onces de quinquina; & au bout de 8 ou 10 jours, ſi l'on n'a rien fait pour déranger l'ordre du traitement, il faut encore continuer le quinquina quelque tems. La guériſon parfaite ſe décide communément par un flux abondant d'urine plus conſidérable que les liqueurs qu'on a bues, & cette époque eſt celle à laquelle on peut diminuer le quinquina, n'en prendre qu'un ſcrupule toutes les deux heures, puis toutes les trois heures; enſuite un ſcrupule trois fois par jour, puis deux fois par jour, enfin une fois par jour, de manière que l'uſage de cette écorce dure encore quinze jours

après la fièvre dissipée. Les malades pourront aussi boire du vin pur, manger, comme en bonne santé, des viandes légères, & reprendre leurs exercices. On doit même continuer le quinquina de semaine à autre pendant plusieurs mois, & quelquefois pendant une année entière, d'autant plus que ce remède ne peut jamais faire de mal, & qu'il résulte toujours beaucoup de bien de son usage.

308. Les fièvres intermittentes laissent quelquefois après elles des maladies fâcheuses, comme la tumeur du ventre, celle de la rate. Dans ce cas-là, (qui est commun), on ne retire aucun succès des apéritifs, ni des onguens & emplâtres; c'est aussi une erreur de prolonger la fièvre ou de la rappeller : plus la fièvre dure, plus la tumeur du ventre augmente. Il faut arrêter cette fièvre avec le quinquina. Quelquefois cette tumeur est un précur-

ſeur de la guériſon (105). La jauniſſe, les exanthêmes, l'hydropiſie, la ſuppreſſion des évacuations, les flux extraordinaires ſont auſſi des ſuites des fièvres intermittentes, dont le quinquina vient toujours à bout ſans exception, s'il eſt bien adminiſtré. Les purgatifs, dans l'hydropiſie qui ſuccède à une fièvre intermittente, ſont funeſtes (103, 162, 166).

309. Les fièvres intermittentes s'offrent quelquefois aux Médecins ſous les ſymptômes du carus, de la pleuréſie, du catarrhe, de l'aſthme, du vomiſſement, des coliques, du cholera morbus, de la goutte, de la paſſion hiſtérique, des convulſions, de la phtiſie pulmonaire, de la fièvre continue, &c.

310. Ces maladies donnent lieu à la tumeur du ventre, à la jauniſſe, à la manie (250), à l'hydropiſie, aux excrétions interceptées, aux flux. Plus

la fièvre est ancienne, plus il faut de quinquina pour la détruire, & plus elle est sujette à des récidives; celle qui est récente est bien plutôt guérie. Les fièvres anciennes, au lieu de purifier le corps, comme le préjugé le fait croire à quelques-uns, ne font qu'altérer la santé pour toute la vie(210).

EXTRAIT

DU MÉMOIRE

DE M. VOULLONNE,

Qui a partagé le prix de M. STRACK.

311. M. VOULLONNE remarque très-judicieusement, qu'il est inutile au traitement des fièvres intermittentes, de s'appesantir sur leur division en quotidiennes, tierces, quartes, &c. » Il » y a, dit-il, des Auteurs qui, à force » de multiplier cette division, en

» ſous-diviſant chacune de ces eſpèces
» en ſimples, doubles, triples, qua-
» druples, &c. ſemblent avoir fait
» conſiſter toute la ſcience du dia-
» gnoſtic des fièvres intermittentes,
» dans la ſolution mathématique d'un
» problême, qu'on pourroit propoſer
» en ces termes : *étant donnée une ſuite*
» *d'accès fébriles, trouver la loi de leur*
» *retour.* Il eſt aiſé de ſentir toute la
» frivolité de ces combinaiſons minu-
» tieuſes «.



PRÉCIS

DES OBSERVATIONS

DE CLARKE,

Sur les Fièvres, ſur-tout celles du type continu, &c.

312. Le Docteur Clarke, dans ſes obſervations ſur lá diverſité qui règne dans les fièvres, blâme avec raiſon la trop grande multitude de claſſes qu'on en a établies. Il dit que, malgré ſon application à étudier les ſymptômes & la nature des fièvres en divers climats, il n'a jamais pu reconnoître ce grand nombre de différentes fièvres que les auteurs admettent; & il eſt convaincu que, quoiqu'il y ait des variétés qui tiennent à des circonſtances particulières, il n'en eſt pas moins vrai que la ſource de ces maladies eſt partout

eſſentiellement la même; qu'il n'y a qu'un ſeul genre, qui ne comprend que trois eſpèces, ſavoir : la fièvre intermittente, la remittente & la continue. On peut, ſelon lui, s'en convaincre facilement en paſſant en revue les ſymptômes eſſentiels de ces fièvres. (*Voyez* l'Avant-Propos & 223).

313. Conformément à cette diviſion, M. Clarke rejette celle qui établit des fièvres inflammatoires, des fièvres nerveuſes, des fièvres putrides, &c. Voici les raiſons ſur leſquelles il ſe fonde : » ſi nous examinons de près, dit-il, ces genres ſuppoſés, nous verrons qu'ils ne font qu'exprimer différens états de la fièvre, & que les ſymptômes qui les caractériſent, accompagnent également les fièvres intermittentes & les fièvres remittentes «.

314. » La définition de la fièvre inflammatoire, par exemple, porte qu'elle conſiſte dans une chaleur in-

tenſe, accompagnée d'un pouls fréquent, fort, dur & plein, d'une urine haute en couleur. La plupart des fièvres ſont accompagnées, dans le commencement, des mêmes ſymptômes, & ceux-ci ſont plus graves dans les paroxiſmes des intermittentes & remittentes que dans les fièvres continues. La fièvre maligne elle-même ne diffère des remittentes & des continues, que par l'intenſité des ſymptômes qui procède ſouvent des erreurs des malades ou des mauvais traitemens (124, 155).

315. M. Gillchrist, en donnant la deſcription des fièvres *nerveuſes*, obſerve *que, chez quelques-uns, l'attaque & les ſymptômes du premier jour ſont très-violens, tels que les vomiſſemens, les nauſées, les maux de tête, la force, la plénitude & la dureté du pouls, la chaleur, la rougeur des yeux*, &c. Si l'on excepte le tremblement des mains, on ne peut pas même

diſtinguer les *fièvres des priſons & des hopitaux* des fièvres communes, & le pouls varie au commencement, en force & en plénitude. Pringle conſeille, dans cette fièvre, la ſaignée, & Huxham dans la fièvre putride, afin de modérer la trop forte action des vaiſſeaux. Ainſi, quelque attention qu'exige l'état de la fièvre qui indique la ſaignée, comme il ſe rencontre également dans les fièvres intermittentes, remittentes & continues, on ne doit pas le regarder comme un objet d'une différence générique «.

316. Selon Clarke, » il ne faut appliquer le terme d'*inflammatoires* qu'aux fièvres qui accompagnent les inflammations; & il avoue que, quelque contraire que puiſſe paroître ſon aſſertion à l'autorité des Médecins du premier rang, il n'a jamais rencontré de fièvre inflammatoire indépendamment d'une affection locale. Comme

le ſeul nom conduit aux ſaignées & aux évacuans, on doit être circonſpect dans leur emploi «.

317. L'Auteur, pour juſtifier la diviſion des fièvres, qu'il a adoptée, s'exprime ainſi : » Lorſque les fièvres continues ſont accompagnées d'un pouls foible, de proſtration des forces & de découragement; que le ſyſtême nerveux eſt fortement intéreſſé; on leur donne le nom de *fièvres nerveuſes*, comme on les appelle *putrides* quand il y a des ſymptômes de diſſolution dans le ſang. J'ai vu qu'il n'y a pas un ſeul ſymptôme caractériſtique des fièvres nerveuſes, qui ne ſe rencontre dans les fièvres remittentes des climats chauds : toutes les fièvres aigües, dans ces cantons, paſſent même, en général, plus ou moins promptement, à cet état de la fièvre. Dans quelques-unes d'elles, quoique les liqueurs aient d'abord paru tenir de la diſſolution,

cette dégénération putride eſt plus ſouvent l'effet que la cauſe de la fièvre, & ſe rencontre également avec les fièvres intermittentes, les remittentes & les continues; ce qui prouve le tort qu'on a de reſtreindre ces dénominations aux fièvres continues, & ſurtout de former des genres particuliers qui y répondent «.

318. » Si, dans d'autres maladies, on devoit former des genres différens en conſéquence des divers états des liquides, ou d'après quelques autres circonſtances particulières, comme on a fait à l'égard des fièvres continues, on multiplieroit à l'excès les diſtinctions des maladies qui ſont eſſentiellement les mêmes. La petite vérole, par exemple, eſt preſque toujours accompagnée de fièvre qui, dans quelques ſujets, ſe trouve réunie à une action très-forte des vaiſſeaux; dans d'autres, il y a des ſymptômes de

débilité & d'affection nerveuſe : on en rencontre encore chez qui la pente des humeurs vers la diſſolution putride ſe manifeſte ; le même malade parcourra quelquefois en peu de jours tous ces divers états dont la maladie eſt accompagnée (ce qui a également lieu dans les fièvres continues) ; cependant il n'y point de Médecin qui ne ſache que la maladie provient de la même contagion ſpécifique, & que ces variétés n'indiquent point de différence générique «.

319. » Il eſt évident, d'après ce qui a été dit, que toutes les fièvres primitives ſont accompagnées des mêmes ſymptômes eſſentiels, & que la ſeule différence qu'on doit admettre, eſt que les unes ont une intermittence ou une remittence parfaite, tandis que d'autres ont des interruptions ſi peu ſenſibles qu'on peut, à juſte titre, les regarder comme continues. Elles

diffèrent encore les unes des autres en ce que quelquefois elles ſont accompagnées de vigueur & d'activité dans le ſyſtème vaſculaire, & que d'autres fois on y remarque de la débilité, ou bien des ſymptômes de putridité. Il eſt donc raiſonnable de conclure, comme BOERHAAVE a fait dans une autre occaſion, *que ces maladies, quoique variées à l'infini relativement à leurs ſymptômes, ne demandent nullement une variété correſpondante dans les remèdes ou dans leur méthode curative* «. (Avant-Propos).

320. Voici la méthode curative qui a le mieux réuſſi à l'Auteur. » 1°. Dans le premier état de la fièvre, dit-il, je donne le tartre émétique de manière à faire d'abord vomir légèrement, enſuite à agir par en bas; je conſeille en même temps aux malades de boire modérément & tiède d'une boiſſon délayante qui flattera le

plus leur goût. Par ce moyen, l'estomac & les intestins sont nettoyés; la peau devient moite, ou se couvre même de sueur, & la vîtesse de la circulation est diminuée (129, 267). Si néanmoins la chaleur contre-naturelle se soutient, ainsi que la vivacité & la force du pouls, il conviendra de continuer les antimoniaux de manière à entretenir les évacuations; s'ils n'agissent point par les selles, il faudra y joindre une décoction de tamarins, une solution de manne, ou de sel «. (144).

321. » Aussi-tôt que l'action forte des vaisseaux est réduite (car si le Médecin est appellé au commencement de cet état de la fièvre, il ne faut pas attendre qu'il survienne des symptômes de débilité), il faut administrer le quinquina à des doses aussi fortes que l'estomac peut le supporter, sans avoir égard aux remittences & aux redoublemens (207). Si l'on suit à tems cette

méthode, je déclare avec confiance, que la maladie paſſera rarement aux autres états de la fièvre, ou, en d'autres termes, qu'elle ne deviendra jamais *nerveuſe*, ni *putride*, ni *maligne.*

322. » Dans quelques cas de fièvre continue, on peut, après l'uſage des antimoniaux, tout abandonner à la nature (140). Je l'ai ſouvent fait lorſque je ne remarquois aucun dérangement nerveux, & qu'il n'y avoit pas lieu de ſuppoſer que la maladie avoit été contractée par contagion; mais dans l'incertitude, le plus sûr eſt de commencer l'uſage du quinquina à la fin du quatrième jour de la fièvre : car tant que la maladie continue, il n'y a de méthode qui ſoit sûre que celle-ci pour garantir des ſymptômes allarmans & funeſtes qui ſurviennent ſouvent lorſqu'on s'y attend le moins «.

323. » Je ſens parfaitement bien que, dans le commencement de la

fièvre, la saignée est le moyen le plus puissant d'abattre la force & l'activité du systême vasculeux; & je n'ignore pas qu'elle a été généralement recommandée dans cet état de la fièvre par les plus célèbres Médecins; mais comme toutes les fièvres, du moins celles que j'ai rencontrées dans ma pratique, sont en général bientôt suivies de débilité, ou de symptômes qui annoncent une tendance à la putridité dans les liquides, il faut user de cette évacuation avec beaucoup de précaution (111). Il peut y avoir en effet quelques fièvres qui exigent la saignée dans le commencement, sur-tout dans les cas où il y a des signes manifestes que le sang est porté à la tête (134), aux poumons, ou vers une autre partie, que le malade est vigoureux & pléthorique, & que la maladie vient de quelque autre cause que la contagion. Cependant, si l'on donne le tartre

émétique de la manière qu'il a été dit, on pourra preſque toujours ſe diſpenſer de faire ouvrir la veine. Depuis ſept ans que je pratique, je n'ai eu occaſion que deux fois d'ordonner cette évacuation dans les fièvres continues exemptes de congeſtion; & je puis aſſurer que je n'ai jamais perdu de malade en conſéquence de cette omiſſion «.

324. » Dans le ſecond état de la fièvre continue, accompagné de débilité & de perte des forces vitales, ſi je ſuis appellé dès le commencement, & que la peau ſoit chaude ou sèche, je donne les antimoniaux, comme je les ai conſeillés dans le premier état; mais je ne les continue jamais aſſez long-tems pour opérer des évacuations abondantes. Si le malade a été fort affoibli, ou que la maladie ſoit fort avancée, les antimoniaux ſont infidèles, il faut les proſcrire entièrement.

Quant aux autres remèdes, je me repose absolument sur le quinquina, que j'administre sans attendre la remittence. Dans le dernier état de la fièvre, qui est accompagné de symptômes de putréfaction, il faut donner le quinquina à très-fortes doses, comme aussi les acides végétaux & minéraux, les fruits mûrs, le vin & autres liqueurs anti septiques. L'usage du quinquina dans cet état de foiblesse est si conforme à la pratique reçue, qu'il n'est pas du tout nécessaire d'insister sur son efficacité «.

325. » Si l'on suit la méthode curative exposée contre les différens états de la fièvre; dès la première semaine, les malades seront souvent guéris; mais si la maladie est une fois entracinée, elle parcourra le plus souvent ses périodes sans qu'aucun remède puisse l'en empêcher (101). Tout ce qu'on peut attendre dans ces cas, du

quinquina, c'eſt qu'il obviera à la débilité, qu'il s'oppoſera aux progrès de la putréfaction, & qu'il préviendra les congeſtions funeſtes dans les viſcères, qui ſont les principales cauſes de la mort dans les fièvres «.

326. » Des accidens graves qui ſurviennent ſouvent dans le cours des fièvres, peuvent exiger différens remèdes : cependant j'ai beaucoup de confiance dans les moyens ſuivans, que je regarde comme auxiliaires du quinquina dans le traitement général des fièvres, ſavoir : le pédiluve, l'accès libre de l'air, la liberté du ventre, & pour quelques-uns l'uſage des opiatiques (133, 219) & des véſicatoires (205) «.

327. » Dans le commencement des fièvres, avant que la débilité devienne extrême, ſur-tout lorſque la peau eſt sèche ou la tête priſe, il n'y a rien de plus avantageux que le pédiluve

répété au moins tous les soirs. Ce moyen, non-seulement prévient, mais dissipe très-souvent le délire. Si le malade ne peut pas se tenir sur son séant, on remplacera le pédiluve par des fomentations appliquées aux pieds & aux jambes On doit tenir, les chambres des malades très-propres, & y renouveller l'air en tout tems : aussi tôt que la trop forte action des vaisseaux est abattue, il faut laisser entrer l'air froid par les portes & par les fenêtres. On permettra aussi constamment au malade de se lever, & de se tenir hors du lit tant qu'il voudra : lors même que les symptômes de débilité & de putréfaction dominent.

328. » Les opiatiques, quoi qu'ils produisent les plus heureux effets dans quelques cas de fièvre, ne doivent pas moins être employés avec précaution. Lorsque les fièvres sont accompagnées de débilité & de redoublemens noc-

turnes, avec délire, ils conviennent très-bien. La peau eſt-elle sèche? Je joins ordinairement le tartre émétique à l'opium, ou je le donne ſous la forme de la poudre de Dower, à l'heure du coucher. Les opiatiques ſont encore les ſeuls remèdes auxquels on puiſſe ſe fier dans les diarrhées arthritiques, où le quinquina devient purgatif (167)«.

329. » A l'égard des véſicatoires, je ſuis bien éloigné d'en conſeiller l'uſage en général, & je crois que, même dans les fièvres nerveuſes, où ils ſont les plus recommandés, ils ont très-ſouvent produit de funeſtes effets. Si l'on ſuit à tems la méthode curative indiquée, on aura rarement occaſion de les appliquer; mais lorſqu'on a négligé les fièvres, que les malades délirent, que leur pouls eſt foible, qu'il y a diſpoſition au coma, j'ai vu ſouvent qu'un emplâtre véſicatoire,

appliqué à la tête, a produit les meilleurs effets. Ils sont encore très-utiles dans les cas où la fièvre est compliquée de points de côté «.

330. » Dans tous les états de la fièvre, la diète doit consister en substances farineuses, tels que le gruau, les panades, &c., on peut permettre des fruits mûrs, lorsque l'action des vaisseaux est forte, aussi bien que lorsqu'il y a tendance à la putréfaction. Tant que l'activité du systême vasculeux est trop forte, il faut boire modérément chaud ; mais si les symptômes de débilité ou de putridité prennent le dessus, la boisson doit être froide, & acidulée avec le jus de limon, de la gelée de groseilles, ou quelqu'autre acide végétal, & il faut de plus y mêler une quantité suffisante de bon vin.



PRÉCIS

PRÉCIS

DES OBSERVATIONS

DE M. LUCADOU,

Sur les Maladies de Rochefort, & sur celles de l'Armée Navale de 1779, qui ont occasionné une grande mortalité de Soldats, Matelots & Artisans.

331. M. Lucadou confirme ce que les Auteurs précédens ont observé, en observant lui-même 1°. que les maladies d'Automne, endémiques à Rochefort, sont des fièvres intermittentes qui paroissent dépendre uniquement d'une surcharge des organes épigastriques. 2°. Que ces fièvres ont toujours le caractère intermittent ou remittent. 3°. Qu'il n'est par conséquent pas possible de regarder les

exhalaiſons des marais & les diverſes conſtitutions de l'atmoſphère, comme les ſeules cauſes de ces maladies, puiſqu'en effet elles dépendent *uniquement* d'une ſurcharge des organes épigaſtriques : l'eſtomac & les inteſtins ; & qu'on ne peut en attribuer la cauſe aux marais, qui n'introduiſent rien dans les organes.

332. Mais les obſervations de cet Auteur ſur les autres fièvres, tant de Rochefort que de l'armée navale, ſe rapportent preſqu'uniquement à celles de Chirac, dont il a été queſtion plus haut ; ces maladies étoient des fièvres putrides & *malignes* qui procédoient des rémittentes & intermittentes dégénérées. M. Lucadou n'a point héſité d'en rendre compte, avec l'aide d'une partie des *qualités occultes* que Chirac réprouve. C'eſt ainſi qu'il attribue la fin tragique des fièvres malignes, » à » l'impreſſion profonde que font, ſur

» le principe de la vie, les caufes » prédifpofantes ou déterminantes de » la *malignité*, caufes qui peuvent » exifter, s'accumuler même, pendant » un intervalle plus ou moins long, » & n'occafionner aucune léfion no- » table dans les fonctions qu'après un » certain tems, ou lorfqu'elles font » mifes en jeu par une nouvelle caufe » accidentelle «. Il dit ailleurs que, » la *malignité* ne paroiffoit que dans » l'état de la maladie, ou plutôt dans » l'augment; alors il furvenoit des » *concentrations de fpafme* dans divers » organes, & principalement à l'efto- » mac & à la tête «.

333. On voit que la nature des maladies des flottes, décrites par M. Lucadou, les exclut d'entre celles dont il eft queftion dans cet Ouvrage; mais fes obfervations fur celles de Rochefort, dont on fera bien aife de voir le précis, font expofées intelli-

giblement, & leur traitement sagement indiqué. Il remarque avec raison que la sagacité des Médecins destinés pour le service des grands Hopitaux, ne peut être acquise par l'étude; qu'on ne peut l'acquérir qu'au lit des malades; qu'il n'est pas possible de développer, dans un Ouvrage, les motifs qui déterminent à employer tel ou tel moyen dans telle ou telle circonstance; qu'on ne sauroit le plus souvent s'en rendre soi-même une raison satisfaisante, & que la conduite en ce cas, dépend de l'habitude du coup-d'œil, qui fait apprécier les objets sans calcul & souvent sans réflexion. Revenons aux fièvres, qui sont la source de la mortalité des gens de guerre, de mer & des Artisans, lorsqu'on les laisse dégénérer en fièvres putrides, *malignes*, si l'on veut, en scorbut, dyssenteries, &c.

334. Les fièvres intermittentes

ſimples ſe terminent ſouvent d'elles-mêmes après le ſixième ou le ſeptième accès; les évacuans des premières voies, (émétiques & purgatifs) les guériſſent communément au deuxième ou troiſième accès; le quinquina en préſerve; les purgatifs en accélèrent le développement. L'auteur convient qu'après avoir été pendant quelque tems d'une opinion contraire à l'uſage du quinquina, & favorable à celui des purgatifs pour prévenir la fièvre, il a été forcé, par l'obſervation, de changer abſolument d'avis. Le quinquina lui paroît auſſi le remède sûr de la fièvre après un émétique & un purgatif; il proſcrit comme dangereux le temps d'expectation preſcrit par Sydenham (140). Il faut, ſelon lui, arrêter le plus promptement poſſible les mouvemens fébriles avec le quinquina (321); le camphre & le nitre ont paru à l'auteur propres à être aſſociés à ce fébrifuge.

335. Quoique la fièvre n'ait pas un caractère inflammatoire décidé, la ſaignée eſt cependant utile aux ſujets jeunes & pléthoriques; elle eſt indiquée par un grand mal de tête (112). Quand le malade n'a point la bouche mauvaiſe, ni une grande ſoif, ni défaut d'appétit, que le viſage eſt rouge, le regard animé, la ſaignée eſt utile; & faute de ce ſecours la fièvre devient opiniâtre; le mal de tête ſe prolonge très-avant dans la convaleſcence, & ne ſe diſſipe qu'après quelqu'hémorragie. Les fièvres tierces ſont de toutes les fièvres intermittentes celles où la ſaignée eſt le plus fréquemment indiquée. La ſaignée eſt nuiſible, toutes les fois que les principaux ſymptômes de la maladie ſont remarquables dans l'eſtomac ſeulement (111), & alors les ſeuls remèdes indiqués ſont les émétiques & les purgatifs. Lorſque les ſignes de pléthore & de ſaburre

exiſtent en même-temps, M. Lucadou ordonne le plus ſouvent une ſaignée dans l'accès, & un émétique au commencement de l'intermiſſion ſuivante; on peut enſuite réitérer la ſaignée. La crainte de l'Auteur, que les ſaignées ne faſſent paſſer les matières putrides dans les ſecondes voies, ſi l'émétique n'avoit pas précédé, ne paroît pas fondée.

336 Il eſt dangereux de donner le quinquina avant d'avoir fait un uſage ſuffiſant des évacuans. Lorſqu'on a à redouter la continuité de la fièvre, il convient d'aſſocier au quinquina les purgatifs, tels que la rhubarbe (236) & la crême de tartre, quelquefois le jalap. Dans les ſujets que le quinquina purge, on peut lui aſſocier les aſtringens, tels que le diaſcordium, le ſimarouba, les gouttes anodines; dix-huit ou vingt grains de ſel ammoniac dans chaque priſe de quinquina, en aug-

mentent la vertu fébrifuge : le mélange que M. Lucadou préfère, est celui de la magnésie.

337. Il résulte des observations de cet Auteur, comme de celles des Auteurs précédens, que les fièvres intermittentes, très-aisées à guérir en elles-mêmes, & très-universelles, sont suivies de diverses maladies très-graves & d'une mortalité considérable parmi les gens de guerre, de mer, & les Artisans. On va voir, par l'énumération de ces maladies, observées par M. Lucadou, qu'il y en a fort peu d'autres qui occasionnent la mort. Ce sont d'abord les obstructions du foie, de la ratte, du mesentère, du pancréas, les tubercules du poumon, la phtisie, la fièvre lente, la jaunisse, la mélancolie, l'œdème & les hydropisies, tant du bas-ventre que de la poitrine, le scorbut, des maladies de peau, enfin des rechûtes multipliées

qui offrent chaque fois des différences eſſentielles, & qui conduiſent les malades au tombeau, ſans, pour ainſi dire, qu'on puiſſe déterminer quelles étoient leurs maladies.

338. L'obſervation ſuivante eſt très-juſte, & elle m'a paru neuve : » La » fièvre tierce, ſur-tout lorſqu'elle a » dès ſon début & dans les rechûtes, » beaucoup de pente à la continuité, » occaſionne ſouvent une dégénération » des humeurs. Cette dégénération » ſemble tenir le milieu entre la chlo- » roſe & le ſcorbut, & elle ſe rap- » proche plus ou moins de l'une ou » de l'autre de ces maladies. Lorſqu'elle » a plus d'analogie avec la chloroſe, » c'eſt-à-dire, avec cette cachexie par- » ticulière aux jeunes filles, abſtraction » faite des appétits dépravés, & des » autres ſymptômes relatifs au ſexe, » elle eſt accompagnée d'une infiltra- » tion générale du tiſſu cellulaire; &

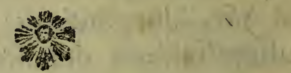
» lorsque cette infiltration est portée
» à un certain point, elle résiste à
» tous les secours connus. Lorsque
» cette dégénération des humeurs se
» rapproche du scorbut, les dents se
» noircissent, les gencives sont fon-
» gueuses, saignantes, la peau est fort
» ternie. On observe quelquefois des
» hémorragies, mais cela est rare. Peu
» de ces malades deviennent enflés,
» & ce n'est ordinairement qu'aux
» jambes, aux mains, & à la face,
» ils périssent alors infailliblement «.

339. Telles sont en partie les affections subséquentes des fièvres intermittentes, auxquelles M. Lucadou & les Auteurs précédens attribuent la mortalité dont elles sont la source. Quelquefois ces mêmes fièvres » dé-
» génèrent, après des rechûtes multi-
» pliées, en une fièvre lente nerveuse,
» qui ne présente des indices d'aucune
» altération des humeurs, ni d'aucun

» vice dans les organes ; les malades » conſervent leur appétit ; ils font bien » leur digeſtion ; mais ils ſont atteints » d'une fièvre continue légère, (en » apparence) qui a un redoublement » tous les ſoirs, & qui eſt très-difficile » à détruire. Il en eſt d'autres qui, » ſans montrer aucun mouvement fé- » brile, tombent dans un anéantiſſe- » ment extrême ; le ſyſtême muſculaire » eſt chez eux d'une inertie inconce- » vable ; quoiqu'ils paroiſſent faire » aſſez bien toutes leurs fonctions, ils » courent à grands pas vers le ma- » raſme, « & rien ne peut les en dé- tourner (104).

340. Les principales cauſes de la dégénéreſcence des fièvres intermittentes, & par conſéquent de la mortalité dont elles ſont la première ſource, ſont 1° les mauvais traitemens employés contre ces maladies, ſoit dans le commencement, ſoit pendant

leur cours (102) ; 2°. Les abus du régime dans les convalescences par l'intempérance des malades (73). 3°. L'erreur grave que l'on commet presque par-tout de remettre les convalescens au même service, aux mêmes travaux & à la même nourriture (71), & de les exposer, comme à dessein, aux mêmes causes de maladies, avec des organes moins capables de les supporter ; de sorte que la force des organes diminuant à raison de l'augmentation des causes de maladies, les individus doivent nécessairement succomber en très-grand nombre.



FORMULES

Des Remèdes employés dans le traitement des Maladies Epidémiques, par SYDENHAM *& l'Auteur.*

FORMULE PREMIERE.

Deux grains de tartre ſtibié, diſſous dans une livre d'eau.

On prend ce remède en trois verres, à un quart-d'heure de diſtance l'un de l'autre, & l'on boit cinq à ſix verres d'eau tiède ſur chaque doſe. Souvent le dernier verre n'eſt pas néceſſaire. (*page* 95).

I I.

Même remède, broyé dans un ſcrupule de ſel d'epſom, diſſout comme ci-deſſus & pris de la même manière. (*page* 96).

III.

Un ſcrupule d'ipécacuanha en poudre. On boit également par-deſſus, beaucoup d'eau tiède. (*page* 97).

IV.

Six onces d'eau d'orge légère, émulſionnée, & ſucrée avec demie-once de ſyrop diacode.

A huit ou neuf heures du ſoir, une heure après toute autre boiſſon, & la dernière juſqu'au lendemain. (*pag.* 98).

V.

Décoction de plantes émollientes & miel écumé, ou l'eau tiède, avec trois onces d'huile commune. (*page* 105).

VI.

Demi-once de tamarins, deux gros de ſéné, demie-once de ſel de Glauber & deux onces de manne.

On en fait deux verres de décoc-

tion, on les prend à jeun, à une heure de diſtance l'un de l'autre; on boit une heure après le dernier verre, des bouillons potagères d'herbes préparés avec le beurre, de demie-heure en demie-heure. (*page* 105).

V I I.

Un petit bâton de canelle fine, du ſucre; faites bouillir pendant un demi-quart d'heure, dans deux verres d'eau; ajoutez un verre de vin rouge choiſi.

Un petit verre deux ou trois fois le jour. (*page* 107.)

V I I I.

Racines de ſerpentaire de Virginie & de contrayerva, de chaque douze grains, en bol avec le ſyrop d'œillet.

On prend ce bol deux heures avant le redoublement, & l'on boit par deſſus un petit verre du remède précédent. (*ibidem*).

IX.

Eau diſtillée de menthe, quatre onces; deux gros de ſemences de citron; faites une émulſion, édulcorez-la avec du ſucre candi.

Ce remède ſe prend ſeul, à la doſe de trois cuillerées, trois fois par jour. (*ibidem*).

X.

Voici le cordial que Sydenham employoit.

Une once d'une mixture compoſée d'une livre d'eau-de-vie, de trois onces de thériaque, & un gros de ſafran. Il y faiſoit fondre deux ſcrupules de pilules cochées majeures, & faiſoit prendre ce mélange au moment de l'invaſion de l'accès. (*page* 115).

Dans les cas de grandes foibleſſes, ſur-tout après d'abondantes évacuations, le même Auteur preſcrivoit l'électuaire ſuivant.

Une once de conſerve de fleurs de bourrache & de bugloſſe ; écorce de citrons confits, noix muſcade confite, thériaque, de chaque trois gros, confection alkermes deux gros ; faites un opiat.

En prendre de la groſſeur d'une aveline matin & ſoir, en buvant par-deſſus ſix cuillerées d'un julep, composé de trois onces d'eau de reine des prés, autant d'eau thériacale diſtillée, & une once de ſyrop d'œillet. (*page* 115).

Eau thériacale, deux onces, confection alkerme un gros, ſyrop d'œillet une once.

En une fois, avant le redoublement. (*ibidem*).

X I.

Tamarins, demie-once ; follicules de ſéné, deux gros ; rhubarbe, un gros ; une once de manne, & autant de ſyrop de roſes ſolutif.

Pour une potion que l'on prend à jeun, en obſervant de boire beaucoup de bouillon d'herbes par-deſſus, une heure & demie après. (*page* 108).

X I I.

Un gros de quinquina en poudre impalpable, & douze grains de ſel ammoniac, délayés dans l'eau, ou dans quelque décoction fébrifuge, ou mis en bol avec le ſyrop d'abſynthe.

Toutes les quatre heures, durant les intermiſſions. (*page* 113).

X I I I.

Demi-gros de thériaque, étendue dans deux onces de vieille eau-de-vie ou d'elixir de Garus.

Deux heures avant l'accès. (*page* 115).

X I V.

Une décoction de racines de raifort ſauvage, ou de bayes de genièvre, ou l'infuſion de ſommités d'abſynthe

& de petite centaurée, ou la leſſive de cendres de geneſt.

Pour boiſſon ordinaire. (*page* 118).

X V.

Quinquina, une once; rhubarbe, un gros; ſel d'abſynthe, de petite centaurée, de tartre ſimple, de chaque un demi-gros; mars, deux gros; extrait de gentiane, une once. On fait de tout cela un opiat avec le ſyrop d'abſynthe.

On le donne en quatre portions égales; ſavoir, la première, immédiatement après l'accès; la ſeconde, ſix heures après; la troiſième, le lendemain matin, & la quatrième, le ſoir. (*page* 119).

X V I.

Safran de mars apéritif, antimoine crud, de chaque deux gros; diagrède, une once. Faites un opiat avec le ſyrop d'abſynthe.

On le diviſe en doſes d'un gros ; dont on prend une matin & ſoir. (*page* 120).

X V I I.

Quinquina, racines de gentiane ; ſommités d'abſynthe, en poudre ; de chaque demie-once. Faites infuſer à froid, pendant vingt-quatre heures, dans deux bouteilles de vin blanc de Grave, paſſez avec expreſſion ; ajoutez-y demi-once de terre foliée de tartre par bouteille.

La doſe eſt de ſix onces, matin & ſoir. (*page* 120).

X V I I I.

Demi-once de ſel de Glauber ; autant de tartre martial ſoluble ; on les fait bouillir enſemble dans une livre d'eau, pendant un quart-d'heure.

On prend ce remède le matin à

jeun, en trois doſes égales, ſéparées par une demi-heure de diſtance, & un bouillon une demi-heure après la dernière doſe. (*page* 121).

X I X.

Un gros d'œther, mêlé avec un gros d'eſprit de térébenthine.

Tous les matins à jeun : on boit par-deſſus une écuelle de petit lait, auquel on ajoute un verre de ſuc de chicorée blanche. (*Ibid*).

X X.

Un gros de diaſcordium de fracaſtor, le ſoir. (*page* 122).

X X I.

Raclure de corne de cerf, une once; mie de pain blanc écraſée, deux onces; racines de grande conſoude, demi-once.

On en fait une bouteille de tiſanne,

que l'on édulcore avec le syrop d'œillet, pour boisson ordinaire. (*Ibidem*).

XXII.

Le bouillon de tripes, fait avec la tête d'un mouton qui ne soit pas écorchée, ou le bouillon à la Reine, composé d'un jaune d'œuf & du sucre étendus dans l'eau bouillante. (*Ibidem*).

XXIII.

Deux gros de thériaque, six onces de vin de Bordeaux, un morceau de sucre, délayés ensemble & étendus dans une décoction de quinquina. (*Ibidem*).

XXIV.

La décoction d'écorce de simarouba, pour tisanne, ou cette écorce en poudre, à la dose d'un demi-gros, trois fois par jour, en buvant par-dessus

un verre d'hypocras. (*formule* VII). (*page* 22).

XXV.

Six grains de verre d'antimoine, préparé avec la cire, incorporés dans la conſerve de roſes.

On prend ce bol le matin à jeun & on en augmente la doſe d'un grain chaque jour, juſqu'à ce que ſon effet ſoit ſenſible par de grandes évacuations; après quoi on le continue à la même doſe, comme aſtringent. (*ibidem*).



FORMULES

DE CHIRAC,

XXVI.

Potion fondante ou plutôt cordiale.

Quatre onces d'eau ou de décoction de bourrache ou d'eau commune; délayez-y un gros de confection d'hyacinthe avec un gros de lilium, demi-gros de safran en poudre, & un tiers de grain de laudanum (sec), lorsque le malade ne sera point assoupi. Au défaut de liliùm, on ajoute à la composition, un gros d'esprit de sel ammoniac ou de corne de cerf, ou demi-gros de sel volatil de vipère.

On donne cette potion de quatre heures en quatre heures pour relever les forces & donner lieu de placer les autres remèdes (*page* 146).

XXVII.

Un bouillon, dans lequel on fait bouillir demie-once de graine de chanvre écrasé avec un gros de safran ; on y ajoute deux onces d'une forte lessive de sarment ou de tout autre bois.

Même usage que la potion précédente & dans les mêmes cas, pour les pauvres. (*page* 146).

XXVIII.

Emétique.

Quatre grains d'émétique dans une pinte d'eau, avec deux ou trois onces de manne, & faire beaucoup boire d'eau chaude ou de quelque tisanne après chaque évacuation. (*page* 147).



FORMULES

DE LIND.

XXIX.

Deux onces de vinaigre, verſées ſur deux gros d'yeux d'écreviſſes en poudre.

On fait avaler ce remède pendant l'effervefcence qui réſulte du mélange. (*page* 152).

XXX.

Trois onces d'eau de chardon béni, huit gouttes d'eſprit de ſel ammoniac, quatre gouttes de laudanum liquide, & un grain de camphre trituré avec un peu de ſucre, mêlé dans demi-once de ſyrop de pavot rouge.

On donne ce remède une heure avant l'accès. (*page* 153).

XXXI.

Un grain d'opium ou ſeize gouttes de laudanum liquide, ou de teinture thébaïque.

Dans le commencement de la chaleur de l'accès. (*page* 154 *&* 166).

XXXII.

Teinture ſacrée.

Aloës ſuccotrin, huit onces; canelle blanche, deux onces; vin blanc, dix livres : pulvériſez ſéparément l'aloës & la canelle; mêlez-les; verſez le vin deſſus; laiſſez macérer à froid pendant une ſemaine & plus, en ſecouant de temps en temps le vaiſſeau; après quoi paſſez.

Il eſt à propos de mêler avec ces poudres un peu de ſable blanc bien lavé, pour empêcher les molécules d'aloës de faire corps en ſe réuniſſant; ce qui lui arrive ſouvent lorſqu'il eſt humecté.

La doſe eſt d'une once ou une once & demie. (*page* 158 & 169).

XXXIII.

Pilules de Rufus.

Aloës ſuccotrin, deux onces; myrrhe, ſafran, de chacun un gros; formez du tout une maſſe avec le ſyrop de ſafran.

La doſe eſt d'une pilule de cinq à ſix grains le ſoir. (*page* 158).

XXXIV.

Fébrifuge ordinaire.

Un gros de quinquina en poudre dans deux onces d'eau; ajoutez-y demi ſcrupule d'eſprit de ſel ammoniac, ou un gros de teinture de myrrhe.

On prend cela toutes les deux ou trois heures durant les intervalles des accès. (*page* 165).

XXXV.

Lavemens fébrifuges.

Extrait de quinquina, demi-once; faites diſſoudre & bouillir dans quatre livres d'eau de fontaine; ajoutez-y une demi-livre d'huile d'amandes douces, & dix gouttes de teinture thébaïque.

On injecte cinq à ſix onces de cette liqueur toutes les quatre heures. (*p.* 171).

XXXVI.

Fébrifuge pour les enfans.

Quinquina, trois gros; faites bouillir dans vingt onces d'eau & réduire à treize. Filtrez; jettez ſur le réſidu deux onces d'eau de fleurs d'oranges; filtrez encore, & mêlez avec la colature précédente; ajoutez-y ſyrop d'orgeat, une once.

La doſe eſt de deux priſes de quatre onces chacune, dans l'intervalle d'un accès à l'autre. (*page* 172).

Autre, pour les Enfans qui préfèrent le goût du vin.

Quatre onces de quinquina en poudre, six livres d'eau de fontaine, faites bouillir & réduire à deux livres; versez dessus le résidu deux livres & demie de bon vin de France; faites digérer pendant une heure; passez, exprimez & versez du même vin une livre & demie. Faites encore digérer autant de tems; passez, exprimez; mêlez les colatures sur le feu, & jettez-y quinze onces de sucre blanc, & l'écorce jaune de deux oranges. Faites bouillir un instant, & ajoutez un gros & demi de graine de kermès en poudre.

La dose est d'une cuillerée toutes les heures pendant les intermittences.

XXXVII.

Fébrifuge sans mauvais goût.

Bon quinquina pulvérisé, une once;

faites macérer à froid pendant vingt-quatre heures dans une livre d'eau de fontaine ; paſſez, ajoutez à une once & demie de cette infuſion, un gros d'eau de canelle ſpiritueuſe, & autant de ſyrop balſamique pour chaque priſe. (*page* 173).

XXXVIII.

Narcotiques.

Eau de fontaine, demi-once, eau alexitère ſpiritueuſe, ſyrop de méconium, de chaque deux gros, teinture thébaïqne ou laudanum liquide, de quinze à vingt gouttes.

A prendre une fois pendant la chaleur. (*page* 174).

XXXIX.

Préſervatifs recommandés par Lind.

Infuſion de quinquina.

Quinquina concaſſé, une once ; écorces d'oranges d'Eſpagne, demi-

once ; eau de fontaine bouillante ; demi-livre ; verſez l'eau ſur les drogues ; laiſſez précipiter le marc ; verſez par inclinaiſon pour l'uſage.

La doſe eſt d'un verre tous les matins à jeun.

X L.

Teinture de quinquina.

Quinquina broyé, une once ; eau-de-vie de France, huit onces ; faites infuſer pendant quatre jours.

On en prend de tems en tems une cuillerée dans un verre d'eau.

F I N.

TABLE

DES MATIÈRES.

Fin de la Table.

